

MENS ANTIQUES AVEC DES YEUX D'ARTISTE ET D'ANTIQUAIRE ET
AVEC UN ESPRIT DE CRITIQUE (1).

(1) M. Lajard, p. 1 de sa réponse, dit que quelques épreuves que j'ai fait tirer à part de l'article sur *les nouvelles observations*, etc., que j'ai mis dans la description du Musée royal, n° 76, ont été distribuées par mes soins avant même que l'impression de cet article fût achevée (c'est-à-dire publiée), et avec un empressement qui fait honneur à mon amour pour la vérité. On a pu voir plus haut, p. 46, les causes de cet empressement. Et d'ailleurs, lorsqu'on tire à part un article qui doit paraître dans quelque livraison d'un ouvrage périodique tel que le *Bulletin universel* de M. le baron de Férussac, que l'on met souvent un mois et plus à imprimer, il est assez ordinaire que l'article tiré à part soit distribué avant la publication de la livraison dont il doit faire partie. C'est ce qui se voit tous les jours; mais ce qui se voit moins, c'est que dans une discussion tout-à-fait scientifique, on cherche, lorsqu'on est déjà si fort par soi-même, des auxiliaires dans un autre journal que le sien, et j'ai dû être étonné de voir que pour venir au secours de M. Lajard, l'*Universel*, excellent journal qui n'a besoin de personne pour soutenir toute espèce de discussion, ait emprunté, le 22 mai, au journal *le Temps*, l'article suivant qui probablement ne s'est glissé dans l'*Universel* qu'à l'insu du rédacteur.

« M. Lajard vient de publier une réponse à un article de M. le comte de Clarac, inséré dans le *Bulletin universel des sciences*. M. le comte de Clarac avait cru remarquer dans les observations sur le grand bas-relief mithriaque du Musée royal, quelques bévues échappées à M. Lajard. Après la lecture de la réponse de ce dernier, imprimée chez M. Firmin Didot, le public jugera de quel côté il y a bévue. »

Je serai loin d'en agir ainsi et de citer deux articles qui, le 14 et le 17 mai, ont paru sur M. Lajard et sur son ouvrage *en expectative*, dans un journal très-bien écrit, et qui exerce la critique littéraire avec beaucoup d'esprit et de talent. — Ces articles ne laisseraient pas d'avoir quelque influence, mais je me garderai bien de les faire connaître à ceux qui ne les ont pas lus, et je ne nommerai même pas le journal. — Mais après avoir vu le petit emprunt fait au *Temps* par l'*Universel*, je n'ai pu m'empêcher de lire tout bas : *tantanc*, etc.

Dans l'article sur Mithra, p. 6, ce que j'ai dit de Smet et de Pighi au sujet des mots *amycus*, etc., *M. Antonius*, etc., est inexact, et M. Lajard a relevé avec raison cette erreur dans sa réponse. Smet et Pighi n'ont pas plus parlé de l'une que de l'autre de ces prétendues inscriptions antiques, ce qui contribue à prouver (voy. p. 76), que de leur temps ces mots n'étaient pas encore inscrits sur la cuisse du taureau mithriaque.

MÉMOIRE

SUR LES

REPRÉSENTATIONS FIGURÉES

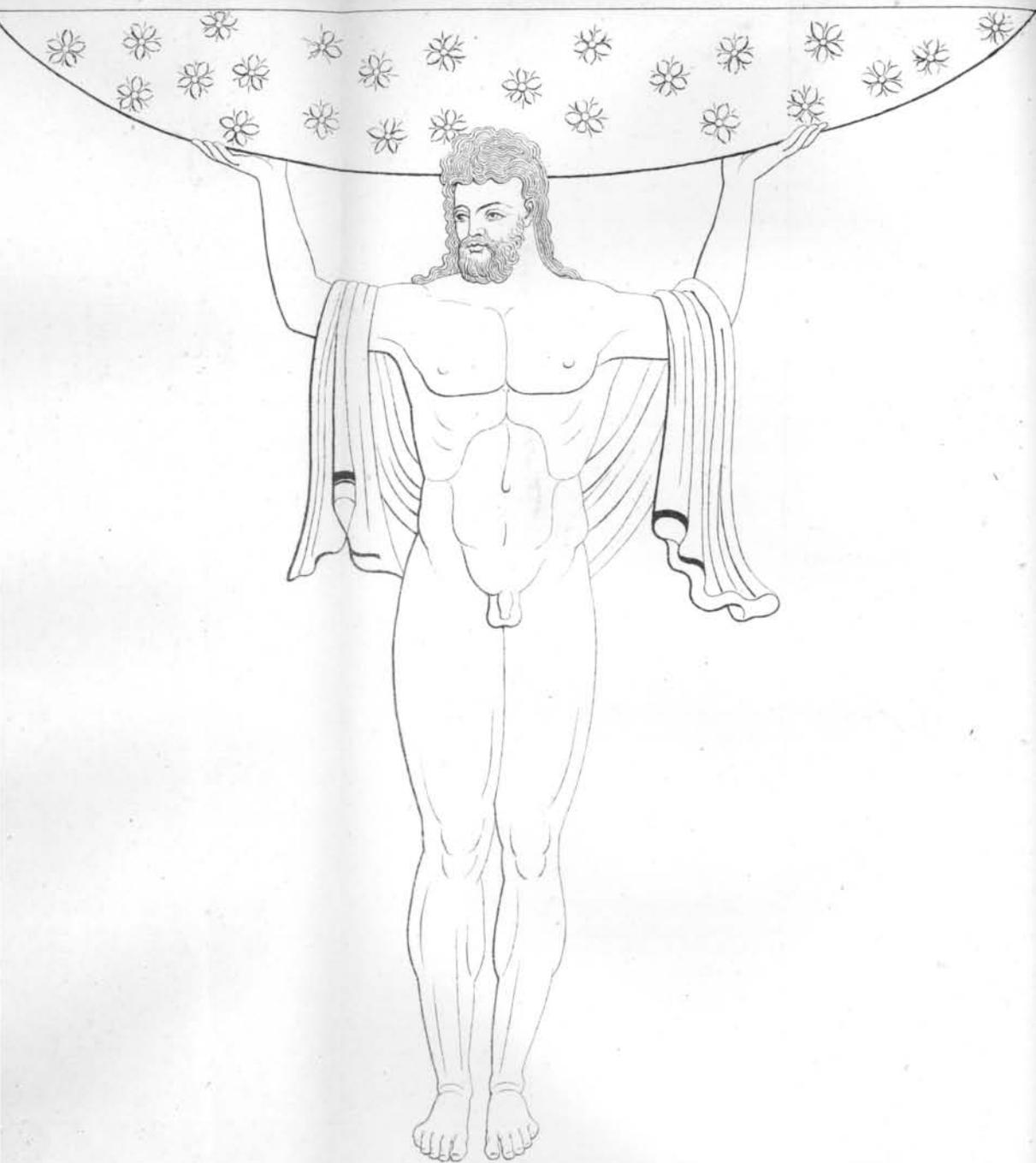
DU

PERSONNAGE D'ATLAS.

Bibliothèque Maison de l'Orient



134074



MÉMOIRE

SUR LES

REPRÉSENTATIONS FIGURÉES

DU

A. M. FREDERIC CRUZEZ
PERSONNAGE D'ATLAS;

ÉCRIT EN 1787. PAR

M. RAOUL-ROCHETTE,

PROFESSEUR D'ARCHÉOLOGIE,
L'UN DES CONSERVATEURS-ADMINISTRATEURS DE LA BIBLIOTHÈQUE DU ROI,
ET DES COLLABORATEURS DU JOURNAL DES SAVANS,
MEMBRE DE L'INSTITUT DE FRANCE (ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES),
MEMBRE ÉTRANGER HONORAIRE OU CORRESPONDANT DES ACADÉMIES
DE MUNICH, DE GOETTINGUE, DE BERLIN, DE SAINT-PÉTERSBOURG, DE ROME,
DE NAPLES ET DE MADRID.

— 000 —

PARIS.

IMPRIMÉ CHEZ PAUL RENOUARD,

RUE GARANCIÈRE, N° 5.

1835.

MÉMOIRE

SUR LES

REPRÉSENTATIONS FIGURÉES

PERSONNAGE D'ATLAS

M. LAOUI-BENNETTE

PARIS

IMPRIMERIE CHEZ PAUL RENOUARD,

15, RUE CASSEGRAND, N. 2.

1832.

double dont vous savez que je m'occupe, et qui représente
tous les mythes de la mythologie, dont l'origine peut être
recherchée dans les traditions et dans les usages, et qui
est principalement sous le rapport archéologique que je
me propose de les étudier, en recherchant de quelle manière
les mythes étrangers à la Grèce ont pu être représentés sur
les monuments de l'art grec, à quels signes on peut les re-

A M. FRÉDÉRIC CREUZER,

PROFESSEUR DE LITTÉRATURE ANCIENNE, ET DIRECTEUR DU SÉMINAIRE
PHILOLOGIQUE, A L'UNIVERSITÉ DE HEIDELBERG, ASSOCIÉ
ÉTRANGER DE L'INSTITUT DE FRANCE, ETC., ETC., ETC.

Mon illustre ami,

En vous adressant ce petit écrit, j'ai voulu vous donner
un témoignage, aussi public qu'il pouvait dépendre de moi,
des sentimens que je professe pour vous, en qui je révère un
des maîtres de la science, et que je m'honore d'avoir pour
ami. Il n'a pas tenu à moi que cet hommage ne fût plus digne
de vous; et mon insuffisance à vous rendre, de cette manière,
tout ce que je vous dois de respect, d'attachement et de re-
connaissance, m'a été plus sensible à moi-même, qu'elle ne
pourrait l'être pour personne. Mais je suis assuré d'avance,
par tant de preuves que vous m'avez données de votre intérêt
pour mes travaux et de votre bonté pour moi, que cet opus-
cule recevra, à vos yeux, du motif qui me porte à vous l'of-
frir, quelque chose du mérite qui lui manque; et c'est là tout
le succès que j'ambitionne.

Je n'ai pas besoin de vous dire que cet *Essai sur les repré-
sentations figurées d'Atlas* est un fragment d'un travail consi-

dérable dont vous savez que je m'occupe, et qui embrassera tous les mythes de la même classe, dont l'origine peut être réputée phénicienne ou asiatique; et vous savez aussi, que c'est principalement sous le rapport archéologique que je me propose de les étudier, en recherchant de quelle manière ces mythes, étrangers à la Grèce, ont pu être représentés sur les monumens de l'art grec, à quels signes on peut les y reconnaître, dans quelles circonstances et par quelles causes ils ont pu s'y produire. Ces recherches entraient naturellement dans le plan de mon *Histoire de l'art des anciens*, qui doit s'ouvrir par l'Égypte, et passer par l'Orient, pour arriver à la Grèce et à l'Italie; travail bien supérieur à mes forces sans doute, mais dont je m'occupe, depuis bientôt dix ans, à recueillir les matériaux, et dont le projet, si ce n'est l'exécution, remplira, comme je l'ai déjà dit ailleurs, tout ce qu'il me reste d'années à donner à l'étude. Dans cette vaste carrière que j'ai à parcourir, je me trouverai constamment sur un terrain que vous avez, plus que personne, cultivé et rendu fécond pour la science; et devant y marcher partout avec votre aide, toujours guidé par vos recherches, éclairé de vos lumières, n'était-ce pas un devoir pour moi d'inscrire votre nom sur cette première page, et de la publier sous vos auspices?

Je vous dois maintenant, mon illustre ami, une explication sur la forme de ce petit écrit; car je m'attends que vous serez surpris des critiques qu'il renferme, vous, qui connaissez tous mes travaux, et qui savez que la critique n'en fut jamais l'objet principal, qu'elle n'y reçut, suivant l'occurrence, et surtout selon le besoin, qu'une part accidentelle et toujours bien rare. Ici, au contraire, vous verrez que j'entreprends de réfuter, aussi complètement que possible, et plus longuement sans doute qu'il ne le comportait, un travail où j'aurais pu me borner à relever, en quelques lignes, l'insuffisance des données et l'inexactitude des résultats. Pour m'être ainsi écarté, sans

une nécessité bien apparente, des habitudes de ma vie entière, vous penserez sans doute que j'ai dû avoir quelques motifs; et c'est là l'explication que je voulais vous donner.

Dans le grand nombre d'écrits que j'ai publiés, assez jeune encore et sur bien des sujets divers, j'ai dû donner considérablement de prise à la critique, et je puis dire que sans l'avoir jamais provoquée, elle m'a presque toujours traité avec assez peu de ménagement. C'est là, pour en faire en passant la remarque, la condition en quelque sorte obligée des gens qui produisent beaucoup, de s'attirer beaucoup de contradictions. Mais cet inconvénient n'est sensible que pour eux; et l'avantage est pour la science, qui s'enrichit des idées nouvelles, qui profite des monumens nouveaux, laissant les fautes à la charge de leur auteur. C'est le contraire qui a lieu pour cette autre espèce de savans, qui, ne produisant rien par eux-mêmes, ne s'exercent que sur les travaux d'autrui. Ceux-là n'avancent pas la science; mais ils ne se compromettent jamais. Comme ils ne hasardent rien en fait d'idées neuves, et qu'ils ne risquent rien qui leur soit propre, ils peuvent à peu de frais se prétendre infailibles et se rendre inviolables. Ils sont assurés contre la critique, précisément parce qu'ils ne font que de la critique; leur mérite qui est tout négatif, leur savoir qui est tout emprunté, ne saurait donner lieu ni à la discussion, ni au contrôle; et, devant tout à la science qui ne leur doit rien, ils passent agréablement leur vie à corriger tout le monde, sans pouvoir être repris par personne. Mais, pour revenir à moi, qui n'ai rien de commun avec ces gens-là, qui ai beaucoup écrit, sans trop m'inquiéter de ce qui pouvait m'en revenir de blâme, s'il en résultait quelque profit pour la science; toutes les fois qu'il m'est arrivé d'avoir à contredire une opinion, à relever une erreur, à combattre une assertion, je l'ai fait, avec la liberté qui était dans mon droit d'écrivain, mais en même temps avec la modération de langage qui n'était pas moins dans mon ca-

ractère; et je puis me rendre auprès de vous, mon illustre ami, ce témoignage, que j'ai constamment respecté la science dans la personne de mes adversaires, comme en moi-même. Jamais je n'employai, même pour répondre à des critiques, assez souvent injustes, presque toujours passionnées, de ces expressions irritantes qui s'adressent à l'homme pour lui nuire, au lieu de ces argumens qui ne doivent porter que sur la chose et uniquement pour la redresser. Je n'ai pas besoin de vous dire si c'est de cette manière que l'on a procédé envers moi; et je vous laisse à juger si l'avantage est toujours resté à mes adversaires, pour le fond comme pour la forme de leurs critiques; c'est là une question qui ne me regarde pas, et je ne veux vous parler que de ce qui me touche, sans aigreur, sans récrimination contre personne.

Si j'ai fait, pour mon propre compte, peu d'usage de la critique, je ne chercherai pas à me prévaloir auprès de vous, mon illustre ami, de cette discrétion comme d'un mérite; je n'eus jamais aucun goût, et je ne me sens aucun talent pour la critique. Vous dirai-je plus? les gens qui s'en font un état, une occupation, un métier; qui, sans jamais rien produire de leur propre fond, ne savent que s'attaquer aux idées d'autrui; qui, choisissant leur adversaire, prenant leur avantage, ne s'escriment que sur le terrain qui leur convient, et ne s'avancent que jusqu'au point où ils se sentent capables d'aller; gens qui, retranchés derrière leur propre impuissance, et n'offrant sur eux-mêmes aucune prise, ne veillent que pour épier une faute, que pour saisir au passage une idée neuve, que pour entamer une réputation déjà faite; ces gens-là, qui ne combattent que pour blesser, et qui, de leur propre aveu, ne travaillent que pour démolir, m'ont toujours fait l'effet d'être les guérillas de la littérature; ou si vous trouviez cette comparaison trop ambitieuse, je veux dire trop flatteuse pour eux, et que vous voulussiez me permettre une expression un peu hasardée peut-

être dans un sujet aussi grave, je dirais qu'ils me représentent les eunuques de la science, qui ne font rien, et nuisent à qui veut faire.

Avec une pareille manière de voir, au sujet de ces critiques en général, et avec des inclinations si contraires aux leurs, vous concevez, mon illustre ami, que j'aie dû prendre peu de part à leurs travaux, et, en ce qui me concernait, faire peu de cas de leurs attaques. J'ai tâché d'en tirer tout le profit qui pouvait m'en revenir, en me corrigeant moi-même sur tous les points où l'on avait raison contre moi, en apportant plus de soin dans mes recherches, plus de sévérité dans mes travaux; et je leur ai dû, sans leur en savoir plus de gré, beaucoup d'instruction, là où ils avaient mis beaucoup de bile. En un mot, j'ai toujours tâché de prendre, de la critique, ce qu'elle pouvait avoir de juste en soi et d'utile pour moi; quant au reste, je n'en ai jamais tenu compte; et j'ai laissé l'injure à sa place, l'intention de nuire à son impuissance, et la personnalité à ses auteurs.

Voilà l'aveu que je voulais d'abord vous faire, et qui ne rend que plus nécessaire l'explication que je vous ai promise; car vous allez me trouver, dans le petit écrit que je vous adresse, en contradiction avec mes maximes et en dehors de mes habitudes, moi qui me pique d'être conséquent dans mes principes et dans ma conduite. Mais il est des temps, mon illustre ami, il est des positions dans la vie, où une critique n'est pas seulement une œuvre littéraire bonne ou mauvaise; où, par la main dont elle part, elle acquiert plus d'importance qu'elle n'en a par elle-même; où, par l'intention qu'elle recèle et par l'éclat qu'elle produit, elle vise plus haut qu'à la frivole satisfaction et au vain honneur d'avoir raison; où, par le choix de l'homme qu'elle attaque, elle poursuit plus qu'une opinion. Il est des cas aussi, où l'on peut être touché de si près et dans un endroit si sensible, qu'avec la meilleure volonté du monde,

avec les intentions les plus pacifiques, il n'est pas permis de ne point se sentir blessé. En tout autre temps que celui où nous sommes, dans toute autre situation que la mienne, j'aurais laissé passer telle critique qui me serait venue de telle personne, comme si elle me fût arrivée de Halle ou d'ailleurs, sous le voile de l'ano yme ou autrement, sans y faire la moindre attention, si ce n'est pour en profiter, sans m'en affecter du moins en aucune façon. Je suis, grâce au ciel, assez habitué à la contradiction pour ne pas trop m'en émouvoir; et j'ai prouvé que j'étais peu susceptible sur l'article de la critique, en n'y répondant presque jamais. Mais du point où vous êtes, mon illustre ami, examinez sans prévention les lieux, les circonstances, les hommes au milieu desquels je me trouve placé. Voyez-moi, vivant sans coterie dans un temps où tout est coterie, la science comme la politique, l'université comme la bourse; sans le moindre accès aux journaux, dans un pays où les hommes n'ont de valeur que par les journaux dont ils disposent, soit comme écrivains, quand ils en ont le talent, soit comme actionnaires, quand ils n'ont que ce moyen-là; voyez-moi, étranger à tous les partis, là où il n'y a pas de petit homme qui n'ait un parti; sans crédit auprès des gens en place et auprès des femmes à la mode; retiré du monde et renfermé dans l'étude; seul, sans autre appui que ma considération littéraire, sans autre affaire que mes travaux archéologiques; voyez-moi dans cet état, si vous pouvez vous le figurer, mon illustre ami, vous qui, dans vos écoles d'Allemagne, n'essuyez jamais que des querelles de savans, et, en fait d'antiquités, n'avez affaire qu'à des antiquaires; vous qui n'êtes point exposé à recevoir du *Journal des Débats* un brevet d'érudit, ni réduit à acheter un diplôme de grand homme avec une action du *Temps*; tâchez enfin d'apprécier, d'après les lieux et les circonstances, l'importance que je puis mettre à la critique; et jugez si, attaqué sur mon terrain d'antiquaire, au sein de mon académie, je

devais abandonner la position que je conserve dans la science, et qui m'est si légitimement acquise, en restant sous le coup d'une provocation que rien ne motivait, que je n'avais point cherchée et qu'il m'était si facile de repousser! Voilà par quels motifs je me suis trouvé dans la fâcheuse nécessité d'opposer des critiques à des critiques; voilà comment je me suis vu forcé de manquer pour une seule fois, je l'espère, à la résolution que j'avais prise vis-à-vis de moi-même, de vivre en paix avec tout le monde, moi qui avais cru, en me retirant tout entier dans l'antiquité, ne plus me trouver en France sur le chemin de personne. Aussi, fallait-il encore qu'on vint me chercher sur celui-là, décidé que j'étais à n'en dévier jamais, pour que je pusse m'y rencontrer avec quelqu'un. Mais alors vous conviendrez, mon illustre ami, que le tort de cette rencontre, s'il y en a un, n'est pas de mon côté; car on ne peut m'accuser de l'attaque; et on peut encore moins me faire un crime de la défense. Maintenant donc que la lutte est engagée entre deux adversaires qui ne semblaient pas destinés à se mesurer sur le même terrain, habitués qu'ils étaient à marcher dans des voies bien différentes, c'est au public à juger du mérite et de l'opportunité de cette agression. Mais quelle que soit l'issue du débat, je suis tranquille sur le résultat, comme je suis innocent de la provocation.

Vous excuserez, mon illustre ami, avec votre indulgence accoutumée, cette longue apologie d'un si petit écrit; peut-être aussi trouverez vous ma préface bien obscure, en la lisant sur les bords du Rhin; sans compter que pour un mémoire tel que celui auquel je m'attaque, déjà vieux de quelques années, vous ne verrez là qu'une réminiscence bien surannée, et pour la querelle qui m'est suscitée au sujet de la *Peinture sur mur*, qu'une représaille bien indirecte. Mais on ne peut ni s'expliquer sur tout, ni répondre à tout à-la-fois. Il fallait bien prendre le temps de rétablir dans toute son extension, dans toute son

importance, cette question si grave de la *Peinture sur mur*, que je n'avais traitée d'abord qu'incidemment sous la forme de programme, et dont on faisait contre moi un thème de controverse, en la réduisant aux plus petites proportions qu'il fût possible, sans doute afin de s'y trouver plus à son aise. Ce travail que j'ai accepté avec empressement et entrepris avec ardeur, parce qu'il se rattachait à mon *Histoire de l'art des anciens*, et que j'en avais tous les élémens réunis entre les mains, est devenu considérable, à raison de l'intérêt qu'il m'inspirait; et pourtant il s'est trouvé achevé, presque aussitôt que la lecture de la thèse contraire, et sa publication suivra d'aussi près celle de l'écrit qui l'a provoqué. Mais en attendant, j'étais bien aise de montrer par l'examen critique des *représentations figurées d'Atlas*, telles que les avait conçues un habile philologue, jusqu'où pouvaient aller les connaissances archéologiques de l'auteur, afin que l'on pût apprécier d'avance quelles étaient, en ce genre d'études où il est encore étranger, la présence de sa mémoire, la sûreté de sa critique et l'étendue de son savoir. Ai-je rempli mon objet? Lisez, comparez, et prononcez.

Agréez, mon illustre ami, le témoignage de la haute estime et du respectueux attachement que je vous ai voués à tant de titres.

RAOUL-ROCHETTE.

Du Cabinet des Médailles et Antiques de la Bibliothèque du Roi.

Ce 1^{er} janvier, 1835.

MÉMOIRE

SUR LES REPRÉSENTATIONS FIGURÉES DU PERSONNAGE
D'ATLAS (1).

On a pu remarquer déjà que les monumens figurés qui avaient rapport au mythe d'Atlas, et qui provenaient de l'art grec, étaient au nombre des plus rares que nous possédions. Cette extrême rareté s'est rendue plus sensible encore, s'il est possible, par le résultat des découvertes opérées dans le cours des dernières années, lesquelles ont enrichi la science de tant de représentations mythologiques neuves et curieuses, sans ajouter rien, ou presque rien à celles qui concernent la famille des Titans, tels qu'Atlas et Prométhée. Cependant, deux miroirs étrusques, sortis en dernier lieu des tombeaux de Vulci, nous ont offert ces deux personnages sous une forme qui doit appartenir à une assez haute antiquité, et qui dérive certainement d'une école grecque. L'apparition de ces monumens m'a semblé fournir une occasion naturelle et un motif légitime de soumettre à un nouvel examen les représentations relatives au mythe d'Atlas, d'autant plus que l'auteur d'un mémoire récemment publié sur le même sujet, M. Letronne, avait commis plusieurs erreurs qu'il importe de relever, dans l'intérêt de la science, le seul qui doive présider à des travaux de ce genre.

Le principal, ou même l'unique rapport sous lequel le savant que je viens de nommer se soit proposé de considérer le

(1) Lu à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, dans ses séances ordinaires des 20 et 27 juin 1834.

mythe d'Atlas, se trouve clairement et complètement indiqué dans le titre de sa dissertation (1); c'est celui des *idées cosmographiques qui se rattachent au nom d'Atlas*. Partant de cette observation, que certaines idées cosmographiques, admises de bonne heure dans la poésie des Grecs, et qui de là avaient passé dans le langage des arts, ont besoin d'être étudiées dans leur principe et considérées dans leur ensemble, pour qu'on puisse *se pénétrer du vrai caractère de certaines représentations dont les anciens nous ont parlé, et sur lesquelles plus d'un antiquaire habile s'est mépris*, M. Letronne continue en ces termes :

« J'en donnerai pour exemple deux bas-reliefs qui ornaient le coffre de Cypselus, et le trône de Jupiter, à Olympie; ils représentaient, dit Pausanias, *Atlas soutenant le ciel et la terre*. Au défaut de monumens analogues, il est difficile de se faire une idée exacte de la manière dont on avait dû figurer le *ciel et la terre* soutenus *à-la-fois* par Atlas, à moins de réunir les notions cosmographiques que les anciens avaient rattachées au nom de ce Titan. C'est l'objet de ce mémoire qui touche à plus d'un fait intéressant pour l'histoire des opinions et des connaissances des Grecs. »

La question ainsi nettement posée dans les propres termes dont s'est servi M. Letronne, il y a sur ce texte même plus d'une observation préliminaire à faire, qui ne sont pas sans quelque importance.

L'auteur ne cite au début, comme dans tout le cours de sa dissertation, que *deux monumens grecs* relatifs au mythe d'Atlas, qu'il désigne de cette manière : *Deux bas-reliefs qui*

(1) *Essai sur les idées cosmographiques qui se rattachent au nom d'Atlas, considérées dans leur rapport avec les représentations antiques de ce personnage fabuleux*, publié dans les *Annal. dell' Instit. archeol.*, t. II, p. 161-174, tav. d'Agg., 1830, E 5. Cet *Essai* a été reproduit, avec quelques additions, dans le *Bulletin* de M. Férussac, février, 1831, p. 139-156; et il a été fait de cette seconde édition, revue et augmentée, mais non pas corrigée, un tirage à part pour les seuls amis de l'auteur, dont je n'ai pas besoin de dire qu'aucun exemplaire n'est venu dans mes mains.

ornaient le coffre de Cypselus et le trône de Jupiter, à Olympie; et pour qu'on ne puisse se méprendre sur le sens de ces expressions, parfaitement claires, non plus que sur les monumens qu'elles concernent, il reproduit ailleurs, p. 172, la même désignation : *Un des BAS-RELIEFS du mur d'appui du trône de Jupiter Olympien*, et p. 173 : *dans les restitutions modernes des BAS-RELIEFS du coffre de Cypselus et du trône de Jupiter*; plus loin, même page : *Dans les BAS-RELIEFS cités par Pausanias*; puis encore, quelques lignes plus bas : *sur le coffre de Cypselus et le trône d'Olympie*. D'après des indications si précises, si positives, cinq fois répétées (1), il n'est pas possible de se méprendre sur les monumens qu'avait en vue M. Letronne; et il n'est pas moins évident qu'il a commis lui-même à cet égard plus d'une forte méprise, sans compter d'assez graves omissions.

Et d'abord, il est permis de s'étonner que ce savant n'ait cité et n'ait paru connaître que *deux* monumens, d'antiquité grecque, représentant *Atlas*, quand il est de fait qu'il se trouvait *quatre* de ces monumens, à Olympie seulement, tous les *quatre* indiqués par le même auteur, Pausanias. M. Letronne en a donc oublié *deux*, et ce sont: 1° le *bas-relief*, placé avec les autres sculptures des travaux d'Hercule, *au-dessus des portes* du temple de Jupiter (2); et 2° le *trésor* des habitans d'Épidamne, érigé dans l'Altis (3). Sur le premier de ces monumens, *Hercule* était figuré au moment où *il allait se charger du fardeau d'Atlas*, Ἄτλαντός τε τὸ φόρημα ἐκδέχασθαι μέλλων; et je remarque à cette occasion, qu'on a cru reconnaître *Atlas* dans une des têtes mutilées retrouvées par les architectes français sur

(1) Dans la seconde édition de cet *Essai*, l'auteur s'est toujours servi de la même expression de *bas-reliefs*, pour désigner la *peinture* de Panænus, et il y a ajouté, p. 155, pour l'artiste qui décora le *coffre de Cypselus*, le titre de *peintre*, tandis que ce *coffre* était orné d'un travail *en bas-relief*: en sorte que, par une double inadvertance, reproduite cinq ou six fois, à deux ans d'intervalle, il a appelé *bas-relief* ce qui était *peinture*, et *peinture* ce qui était *bas-relief*.

(2) Pausanias, V, 10, 2. — (3) *Idem*, VI, 19, 5.

l'emplacement du temple d'Olympie. Cette tête serait celle dont il ne subsiste plus que la partie supérieure du visage, et dont le front sillonné de rides, et les yeux qui semblent à demi-fermés par la vieillesse et la fatigue, conviendraient bien effectivement au personnage d'Atlas. Ce fragment précieux est gravé parmi les marbres d'Olympie (1); et le mérite de la conjecture, qui l'attribue à la figure du Titan, se partage entre MM. Dubois, Lenormant et Panofka (2), sans que je sois à même de décider auquel des trois il appartient en réalité.

Le second monument omis par M. Letronne (3) était bien plus important à tous égards; il consistait en une suite de figures, de ronde bosse, qui représentaient l'épisode d'Hercule au Jardin des Hespérides, dans ses principales circonstances. On y voyait le *polos* ou le ciel soutenu par Atlas, ἔχει μὲν πόλον ἀνεχόμενον ὑπὸ Ἄτλαντος, Hercule avec l'arbre des Hespérides entouré du dragon, ἔχει δὲ Ἡρακλῆα καὶ δένδρον τὸ παρὰ Ἑσπερίσι, καὶ περιελεληγμένον τῇ μηλέᾳ τὸν δράκοντα; et quelques lignes plus bas, Pausanias ajoute que les figures des Hespérides, enlevées par les Éléens, se trouvaient de son temps dans le temple de Junon, à Élis: αἱ δὲ Ἑσπερίδες (μετεκινήθησαν γὰρ ὑπὸ Ἠλείων) αὐτὰ μὲν ἔτι καὶ ἐσ

(1) Voyage de la Commission scientif. de Morée, Antiquit., vol. I, pl. 76, n. 11.

(2) Dans une Notice sur les sculptures d'Olympie, insérée au Bulletin de l'Institut. archéol. de 1832, M. Lenormant dit, p. 22, qu'il reconnut avec M. Dubois, Atlas, dans la tête en question; et dans le tome V^e des Annales du même Institut, publié en 1833, M. Panofka assure, p. 129, qu'il a reconnu le premier, le voisin du jardin des Hespérides dans une figure des marbres d'Olympie, qui ne peut être que ce fragment de tête; c'est à ces messieurs à se mettre d'accord entre eux; quant à moi, j'ai dû me borner à faire mention de la conjecture qui me paraît heureuse: j'ajoute que cette conjecture a été admise par M. Welcker, dans son savant écrit: Ueber die neuentdeckten Sculpturen von Olympia, p. 12; voy. aussi p. 20.

(3) Il en fait cependant mention, dans la seconde édition, p. 142, mais d'une manière incidente, sans en tenir le moindre compte, et en plaçant ce trésor à Delphes, au lieu d'Olympie; ce qui est une erreur géographique; puis, en se figurant le ciel, comme une voûte hémisphérique, au lieu du polos; ce qui est une supposition arbitraire.

μὲν ἦσαν ἐν τῷ Ἡραίῳ. J'ai dû insister sur ces détails, parce qu'ils ont rapport à un monument d'une haute importance, et qu'ils rendent d'autant plus extraordinaire le silence gardé par M. Letronne sur ce monument, que, frappé, comme il l'était, de l'extrême rareté des représentations antiques d'Atlas, ce savant devait moins négliger celle de ces représentations, qui, à raison de la manière dont elle était exécutée, en figures de ronde bosse (1), et d'après le nombre de ces figures mêmes, offrait le plus d'éléments caractéristiques du sujet. Il y avait encore ici une autre circonstance qui devait fixer particulièrement l'attention de M. Letronne; c'est la particularité du polos, ou globe céleste soutenu par Atlas, πόλον ἀνεχόμενον ὑπὸ Ἄτλαντος; ce qui offrait, dans l'expression figurée du mythe d'Atlas, telle que ce savant la concevait, et qu'il l'a exposée, une difficulté très grave. En effet, M. Letronne s'est attaché principalement dans le cours de sa dissertation à démontrer que, dans les idées cosmographiques que les Grecs d'une certaine époque rattachaient au nom d'Atlas, le ciel devait figurer, conjointement avec la terre, sur les épaules de ce Titan; et les deux monuments qu'il a cités, d'après Pausanias, comme nous le verrons bientôt, les seuls qu'il paraisse avoir connus, offraient effectivement cette image, Atlas soutenant le ciel et la terre, Ἄτλας οὐρανὸν καὶ γῆν ἀνέχων (2). Ce point établi, sur la foi de ces deux seuls monuments, comme le pensait notre auteur, voici la conséquence qu'il en tirait; et ici je vais encore le laisser parler lui-même: « dans les restitutions modernes des bas-reliefs (3) du coffre de Cypselus et du trône de Jupiter (4), on représente ce que soutient Atlas sous la forme d'un

(1) C'est en effet ce qui résulte du fait que ces figures furent transportées du trésor des Epidamniens dans l'Héraon d'Élis; elles étaient au nombre de cinq, comme nous l'apprend Pausanias, dans un autre endroit, V, 17, 1. Faute d'avoir rapproché ce passage du précédent, M. Sillig a cru que les cinq figures d'Hespérides constituaient un ouvrage à part des sculptures du trésor.

(2) Pausan., V, 11, 2 (et non 5); et *ibid.*, V, 18, 1 (et non 4).

(3) Toujours, comme on voit, des bas-reliefs.

(4) Encore le trône de Jupiter.

« globe. Mais outre que le globe ne reproduit pas tout à-la-fois le *ciel et la terre* dont parle Pausanias; ce ne fut guère qu'à partir de l'époque alexandrine que le globe fut employé pour représenter, soit le ciel, soit la terre. » Arrêtons-nous pour le moment à cette citation, d'où il résulte que le *ciel et la terre* étaient représentés conjointement sur les monumens relatifs au personnage d'Atlas, connus de Pausanias, et que le *globe*, insuffisant pour exprimer cette double image, ne fut employé, soit pour le *ciel*, soit pour la *terre*, qu'à partir de l'époque alexandrine. Que l'on rapproche maintenant de ces assertions, la notion que nous fournit ce même Pausanias, du trésor des Epidamniens, qui contenait la figure d'Atlas soutenant le *ciel*, *πῶλον ἀνεχόμενον ὑπὸ Ἄτλαντος*, et où ce *ciel* était infailliblement représenté sous la forme d'un *globe*, puisque la figure, étant de *ronde bosse*, ne pouvait soutenir qu'un *ciel* de cette forme; ce qui est d'ailleurs le sens habituel du mot *πῶλος* (1), et ce qui s'accorde avec cette autre circonstance remarquable, ajoutée par Pausanias, c'est à savoir, que l'inscription, qui faisait connaître les auteurs du monument, était gravée sur le *globe*: *φησὶ τὰ ἐπὶ τοῦ πῶλου γράμματα*, on verra combien l'hypothèse de M. Letronne reposait sur un fondement ruineux, faute d'avoir connu ce monument capital; et quant à l'assertion qui concerne l'époque alexandrine de l'emploi du *globe*, assertion qui n'est d'ailleurs justifiée par aucun témoignage, ni appuyée d'aucune preuve, il me suffirait, pour la réduire à sa juste valeur, d'observer que les sculptures du trésor des Epidamniens, ouvrage de Thé-

(1) Sans recourir à l'étymologie du mot et à ses significations diverses, telles qu'elles sont données par Hézychius, v. *Πῶλος*, et les lexicographes, je me borne à dire que c'est aussi d'un *globe* que M. Siebelis a entendu ce passage: *Fuit ergo hic globus cæli seu mundi humeris Atlantis impositus*. L'image de la *sphère*, *σφαῖρα*, réputée par Pythagore et son école, le plus parfait des corps solides, Diogen. Laert., VIII, 35; cf. Cicér., *De Natur. Deor.*, II, 18, p. 276, ed. Creuzer.: *Globus, sic enim σφαῖραν interpretari placet*, avait dû familiariser de bonne heure les artistes grecs avec l'emploi du *globe*, pour représenter le *ciel*.

elès, fils d'Hégylus, et disciple de Dipcène et Scyllis, appartenait ainsi, d'après le témoignage de Pausanias lui-même (1), à la LVIII^e olympiade, qui est l'époque florissante de cet artiste, et qui a précédé de près de trois siècles l'époque alexandrine. A la vérité, l'on ne manquerait pas de dire qu'il s'agit ici du *polos*, c'est-à-dire d'un *disque*, objet qu'il faut bien distinguer du *globe*; mais, même en admettant cette distinction que je n'accorde pas, je soutiens que c'est non-seulement sans aucune preuve, mais encore contre des témoignages positifs, que l'on a refusé à l'antiquité grecque, avant l'époque alexandrine, l'emploi du *globe* ou de la *sphère*, pour représenter le *ciel*; et je n'en veux d'autre preuve que ce témoignage clair et formel de Plutarque (2), qui se rapporte au siècle d'Isocrate: *τράπεζα ἔχουσα ποιητῆς ἑ καὶ τοῦ διδασκάλου αὐτοῦ, ἐν δὲ καὶ Γοργίου εἰς ΣΦΑΪΡΑΝ ἀστρολογικὴν βλέποντα, κ. τ. λ.* Si ce témoignage paraissait suspect ou insuffisant, je ne vois pas ce que l'on pourrait opposer contre celui du poète comique Alexis, qui représente le *polos* sous la forme d'une *sphère*, dans ce vers d'une de ses comédies (3):

Τὸ τοῦ ΠΟΛΟΥ τοῦ παντὸς ἩΜΙΣΦΑΙΡΙΟΝ.

Car ce poète exprimait ici bien certainement une idée populaire, sur le théâtre d'Athènes, dans le siècle même de la civilisation grecque; et cela bien avant l'époque alexandrine.

On peut voir déjà par ce seul trait, dans combien de méprises graves et de suppositions arbitraires a pu se laisser entraîner M. Letronne par l'omission d'un seul monument, et, ce qu'il y a de plus fâcheux, du plus important de tous. Un autre oubli, qui n'aurait pas les mêmes conséquences, mais qu'il n'est pas possible de ne point relever chez un critique, qui avait dû faire une étude approfondie des *monumens relatifs à Atlas*, c'est celui du bas-relief sculpté sur le trône de l'Apollon d'Amyle;

(1) Pausan., V, 17, 1; voy. Sillig, *Catalog. vet. Artif.*, v. Theocles, p. 438.

(2) Pseudo-Plutarch. *X. Orator. Vit. Isocrat.*, p. 334, D (48, ed. Westermann.); vid. Fac. *Excerpt.*, p. 226.

(3) Alexis *apud Athen.*, II, p. 60, B, c. LV, p. 230, ed. Schw.

monument qui occupe, comme personne ne l'ignore, une place si importante dans l'histoire de l'art des Grecs, et dont la restitution a exercé tant d'habiles antiquaires. Le sujet d'*Atlas* y était représenté, de *bas-relief*, parmi plusieurs exploits d'Hercule; c'est encore à Pausanias que nous devons ce renseignement curieux (1), mais sans qu'il soit accompagné ici de ces détails qui y ajouteraient tant de prix. Cependant la présence de deux des filles d'Atlas, *Taygète* et *Alcyone*, qui n'étaient pas à la vérité du nombre des *Hespérides*, mais bien de celui des *Pléiades*, et surtout la présence d'*Hercule*, donne lieu de croire qu'Atlas remplissait dans cette suite de bas-reliefs relatifs aux exploits d'Hercule, le même office que sur d'autres monumens contemporains, savoir qu'il *soutenait le ciel*; c'est en effet de cette manière que le savant Heyne a interprété cette indication, trop succinctement donnée par Pausanias (2); et j'avoue que je serais volontiers de cet avis. Toutefois, ce n'est là qu'une conjecture; et dans l'incertitude où nous laisse le texte de Pausanias, on est libre de se représenter Atlas d'une autre manière; ce qui fait que je n'insiste pas davantage sur ce point.

Après avoir rendu compte de *trois* monumens antiques, tous les *trois* du premier ordre, où figurait le sujet d'Atlas, et dont il n'a été tenu aucun compte dans la dissertation de M. Letronne, il me reste à examiner les deux monumens, d'après lesquels, au défaut de tout autre, ce savant s'était fait de la représentation du personnage d'Atlas, l'idée qu'il a exposée; ces monumens sont le coffre de Cypselus, et la peinture qui décorait la barrière placée en avant du trône de Jupiter Olympien; l'un et l'autre indiqués par Pausanias dans la description des temples de Junon et de Jupiter, à Olympie. Sur le

(1) Pausan. III, 18, 7 : ἐπιέργασται δὲ καὶ Ἄτλας, καὶ Ἡρακλέους μονομαχία πρὸς Κύκλον, κ. τ. λ.

(2) Heyne, *über den Thron des Amycläus*, dans ses *Antiquarisch. Abhandlung.*, I, 17-18 : *Atlas, der den Himmel trägt*; et il ajoute en note : τὸν πῶλον, en citant Pausanias, VI, 19.

coffre de Cypselus (1), Atlas était représenté *portant le ciel et la terre*; ce sont les expressions de Pausanias; mais cette représentation était accompagnée d'une inscription gravée sur le monument antique, et cette inscription, que rapporte aussi Pausanias, et à laquelle n'a point fait attention M. Letronne, la voici :

Ἄτλας οὐρανὸν ὄψος ἔχει, τὰ δὲ μᾶλα μεθήσει,

Atlas porte le ciel, et va bientôt abandonner les pommes.

Or il résulte bien évidemment de cette inscription, qu'*Atlas*, dans la pensée de l'ancien artiste, telle qu'elle était ici rendue de sa propre main, et interprétée sur son propre ouvrage, ne *soutenait que le ciel*, οὐρανὸν ἔχει; l'addition : καὶ γῆν, est du fait de Pausanias; mais cette variante est sans la moindre importance, attendu que, dans le langage de Pausanias et dans celui de l'antiquité, les mots οὐρανὸς καὶ γῆ, le *ciel* et la *terre*, ne représentaient, appliqués au personnage mythique d'Atlas, qu'une même chose, le *monde*, et n'étaient exprimés que par une même image, le *globe*. C'est ce qui résulte aussi des expressions Ἀτλάλειον πῶλον, employées par Euripide, bien avant l'époque alexandrine, pour désigner le *globe céleste supporté par Atlas* (2); et c'est ce qu'observe, avec toute raison, le savant éditeur de Pausanias, M. Siebelis, dans sa note sur ce passage (3); il montre que ces paroles de son auteur, οὐρανὸν καὶ γῆν, répondent à cette autre indication du même écrivain, πῶλον ἀνεχόμενον ὑπὸ Ἀτλάλιος, que nous avons déjà interprétée dans le même sens, et qui revient à l'Ἀτλάλειον πῶλον, d'Euripide (4), à l'οὐράμιον πῶλον, d'Æschyle (5); il aurait pu ajouter que, dans deux passages d'Apollodore, où il est question des fonctions attribuées à Atlas, l'écrivain alexandrin, qui ne faisait que reproduire le texte de Phérécyde, conséquemment, la tradition de la

(1) Pausanias, V, 18, 1 (et non 4).

(2) Euripid., *Pirith.* apud Suid., v. Πῶλος; et Schol. Aristophan. *ad Av.* 179. Ce fragment, accru de quatre autres vers qui précèdent, est cité par Clem. Alex. *Strom.*, V, p. 563, D.

(3) *Annotat. ad Pausan.*, V, 18, 1, T. II, p. 251.

(4) Euripid., *Fragm.*, T. IX, p. 303, Ed. Matthiæ.

(5) Æschyl., *Prometh.*, 428-30.

haute antiquité grecque, se sert alternativement des expressions : τὸν οὐρανὸν ἔχει, et τὸν πόλον ἔχει (1); d'où il résulte que ces deux expressions étaient parfaitement synonymes, quant à l'image qu'elles représentaient, de même qu'elles l'étaient devenues, dans le langage ordinaire, dès le temps d'Aristophane (2). La signification de *globus*, donnée ici au mot πόλος (3) par l'éditeur de Pausanias, comme équivalent des mots οὐρανὸς καὶ γῆ, et comme symbole du monde, se justifie encore, aux yeux du même critique, par un terme analogue que les Latins employaient en pareil cas, et dont il cite

(1) Apollodor., I, 2, 3; *idem*, II, 5, 11, 14.

(2) Aristophan., *Av.*, 179-84.

(3) L'idée attachée à ce mot par les Grecs a dû varier suivant les temps, et il serait trop long, et d'ailleurs superflu, d'exposer ici en détail les diverses acceptions qu'il a reçues dans la langue écrite et dans celle de l'art; mais ce qui paraît constant, et ce qui est admis par tous les antiquaires, c'est que le Πόλος, donné comme attribut à tant de simulacres de l'art antique, tels que l'*Aphrodité*, de Canachus, à Sicyone, Pausan., II, 10, 4; la *Tyché*, de Bupalus, à Érythres, *idem*, IV, 30, 4, et l'*Athéné*, de la même ville, *idem*, VII, 5, 4, était un objet de forme sphérique, un globe; voy. à ce sujet, Facius, *Collectan.*, p. 11; Siebelis, *ad Pausan.*, II, 10, 4. Telle est aussi l'idée que nous en donnent les grammairiens grecs, et particulièrement, le Scholiaste d'Aristophane, *ad Av.*, 179; cf. Suid., v. Πόλος: Οὐρανός, καὶ Πόλου, Οὐρανοῦ ἢ Κόσμου.... Πόλον γὰρ οἱ παλαιοὶ... τὸ περιέχον ἄπαν. On trouve la même image dans des poètes, tels que Nonnus, qui traduisait en vers des traditions de la haute antiquité écrite ou figurée; *Dionysiac.*, VI, 64-70 : εὐκων κλον ΣΦΑΪΡΑΝ ἑλισσομένην, τύπον αἰθέρος, εἰκόνα κόσμου, καὶ ΠΟΛΟΝ ἀμφελελίξει; voy. Creuzer, *zur Gemmenkunde*, 182. Mais ce point est assez important dans la discussion actuelle, pour mériter que nous nous y arrêtions encore. Le mot πόλος, dans ses diverses acceptions, offre toujours l'idée d'un objet de forme sphérique. Ainsi, dans Pollux, II, 38, ce mot se prend pour signifier la tête, dans son ensemble : καλεῖται δὲ τὸ μὲν σύμπαν πόλος. Ailleurs, le même grammairien, voulant indiquer la forme d'un vase rond et creux, nommé σκάφη, dit qu'il ressemblait au πόλος, VI, 110 : κάλλη τις καὶ περιφερῆς λεκανίς.... εἶομαι δὲ πόλω; c'est précisément la forme du vase, nommé λοπάς, dans le passage d'Alexis, cité plus haut, p. 7, not. 3, que ce poète comparait à l'hémisphère, ou à la moitié du polos entier : τὸ τοῦ πόλου τοῦ παντὸς ἡμισφαίριον. Cette forme était aussi celle du cadran solaire, πόλος, ὠρολόγιον, dont Hérodote attribuait l'invention aux Babyloniens, Herod., II, 109; cf. Aristophan. *apud* Polluc., IX, 46, et qu'il faut se représenter comme un hémisphère concave,

pour exemple ce passage de Properce (1) : *tergo sustulit orbem*.

C'est de cette manière que, sans se créer à plaisir des difficultés imaginaires, les antiquaires avaient entendu ce passage de Pausanias; c'est ainsi que Clavier, en traduisant πόλος par globe, avait cru saisir la véritable idée de son auteur (2); et que, dans son ingénieuse restitution du coffre de Cypselus, M. Quatremère de Quincy a rendu plus sensible encore (3), en la traduisant en dessin, l'image que Pausanias n'avait pu décrire qu'en paroles. On voit donc qu'ici encore, en s'attachant exclusivement aux expressions de Pausanias, οὐρανὸν καὶ γῆν, sans tenir aucun compte de l'inscription originale, qui portait seulement ΟΥΡΑΝΟΝ, et dans l'idée où il était que le globe ne représentait point tout à-la-fois le ciel et la terre dont parle Pausanias, idée positivement contraire à celle de Pausanias, qui exprime ailleurs, comme nous l'avons vu, par le

au fond duquel s'élevait un gnomon, Schaubach, *Gesch. der griech. Anatom.*, Taf. III, 2. Ce qui le prouve indubitablement, malgré l'incertitude qui s'est manifestée à cet égard entre les critiques, voy. Creuzer, *sur Hérodote*, II, 109, p. 726, c'est ce que dit un écrivain grec, Moschion, dans la description du vaisseau d'Hiéron II, où se trouvait une salle dont la couverture était en forme de coupole, ou de πόλος, imitée de celle du cadran solaire d'Achradine, Moschion, *apud Athen.*, V, 207, F., c. XLII, p. 300, Schw. : κατὰ δὲ τὴν ὄροσθην πόλον, ἐκ τοῦ κατὰ τὴν Ἀχραδίνην ἀπομειμημένον ἡλιοτροπίου. Toutes ces notions sont si parfaitement d'accord entre elles, qu'elles équivalent à une démonstration rigoureuse; et l'on peut juger maintenant si M. Letronne était fondé à dire, comme il l'a fait quelque part, que le πόλος était proprement le cercle décrit dans le ciel par un astre, *Journal des Sav.*, 1817, décembre 739, 1; ce qui donnerait du πόλος une idée tout-à-fait fautive, à force d'être restreinte; on peut juger aussi jusqu'à quel point ce savant serait autorisé à soutenir que le πόλος, porté sur les épaules d'Atlas, devait être un disque, et non un globe; distinction, qui se trouverait encore formellement contredite par le témoignage de Cicéron, *de Natur. Deor.*, II, 18 : *In planis (formis) autem circulus aut orbis, qui κύκλος graecè dicitur*.

(1) Propert., *Eleg.*, IV, 9, 37. Add. Cicér., *de Nat. Deor.*, II, 41 : *Orbem signiferum*.

(2) M. Letronne, p. 142, not. 2, de sa seconde édition, dit que c'est à tort. Mais malgré cette assertion, je suis persuadé, et j'affirme à mon tour, que ce n'est pas Clavier qui s'est trompé.

(3) *Jupiter Olympien*, p. 132, pl. IV.

mot *κόλος*, *globe*, l'image qu'il traduit ici par *οὐρανὸς καὶ γῆ, le ciel et la terre, ou le monde*, M. Letronne s'est écarté de la véritable interprétation de ce monument.

C'est ce qui lui est arrivé encore, et ce qui devait lui arriver, comme une conséquence nécessaire de l'opinion qu'il avait adoptée, dans l'application qu'il faisait à son système du second monument qu'il cite d'après Pausanias, et dont le sujet d'Atlas est désigné dans les mêmes termes, *οὐρανὸν καὶ γῆν Ἄτλας ἀνέχων* (1). Les observations qui viennent d'être faites sur le sens de ces paroles de Pausanias, trouvant ici leur application, il serait inutile d'y insister de nouveau, s'il n'y avait, dans l'emploi que M. Letronne fait de ce passage de Pausanias, quelque chose de plus à rectifier. A la vérité, je devrais me faire quelque scrupule, et j'éprouverais quelque embarras à relever, de la part d'un critique aussi habile et aussi exercé, une de ces fautes qui ne sont et ne peuvent être que des inadvertances; mais c'est ce mérite même de critique, qu'il possède à un si haut degré, et dont il fait de si fréquentes et de si heureuses applications, qui m'impose en quelque sorte l'obligation de signaler à son attention une erreur qu'il a commise à son insu, et qui ne lui aurait certainement pas échappé dans le travail d'un autre; tant il est doué à cet égard d'une rare perspicacité.

Voici dans quels termes, M. Letronne rend compte du monument indiqué par Pausanias (2): « Un des bas-reliefs du

(1) Pausan., V, 11, 2 (et non pas 5).

(2) P. 172. Feu M. Clavier a rendu *ἐρύματα τρόπον τοίχων πεποιημένα*, par *cloisons en forme de murs*; ce qui n'exprime pas complètement l'idée de l'auteur. Mais une interprétation assez singulière est celle de M. Hermann, qui, dans son docte programme de *veterum Græcorum pictura parietum*, Lips., 1834, p. 11, est d'avis que *ces cloisons n'étaient point des murs, mais qu'elles semblaient représenter des murs*, et qui infère de là que j'ai peut-être accordé trop à l'opinion contraire, puisque rien ne prouve que *Panæus ait peint sur cet enduit*: Vereor ne plus quam opus erat largitus sit Rochettus parietum picturam Græciæ vindicantibus. Nihil est enim quod cogat credere in tectorio ista (isto) pinxisse Panæum, quoniam isti parietes, quos Pausanias *τρόπον τοίχων πεποιημένα ἐρύματα* appellat, non fuisse muri, sed muros representasse videntur. J'avoue que je ne puis rien comprendre à ces idées de

« mur d'appui du trône de Jupiter Olympien représentait Atlas qui soutenait sur ses épaules *le ciel et la terre*, *οὐρανὸν καὶ γῆν ἀνέχων*. » Or, ce que le savant académicien appelle ici des *bas-reliefs*, était une suite de *peintures*, et ce qu'il désigne, très improprement, par *le mur d'appui du trône de Jupiter*, était un *mur à hauteur d'appui, construit en avant du trône*, en d'autres termes, une *barrière en construction*, qui entourait le *trône* des quatre côtés. A cet égard, il n'y a aucune incertitude dans le passage de Pausanias, que je rapporte ici textuellement: ἐν Ὀλυμπίῳ δὲ ἐρύματα τρόπον τοίχων πεποιημένα, τὰ δὲ ἀπείργοντ' ἑστὶ τοῦτων τῶν ἐρυμάτων ὅσον μὲν ἀπαντικρὺ τῶν θυρῶν ἑστίν, ἀλλήλιπται κυανῶ μόνον, τὰ δὲ λοιπὰ ἀνῶθεν παρέχεται Παναίου γραφᾶς. Ἐν δὲ αὐταῖς ἑστὶ μὲν οὐρανὸν καὶ γῆν Ἄτλας ἀνέχων, κ. τ. λ. Il ne peut entrer dans mon esprit, ni dans celui de personne, qu'en traduisant ici *γραφᾶς* par *bas-reliefs*, M. Letronne ait pu se méprendre sur le sens du mot grec, ni qu'il ait pu ignorer la profession de Panæus; et j'étais si éloigné de le croire en défaut, sous ce

M. Hermann. Si la barrière en question n'était point un *mur réel*, mais un *mur imité en peinture*, comment Pausanias aurait-il dit que du côté qui faisait face aux portes (de l'Opisthodomé), *ce mur n'était que peint en bleu*, ἀλλήλιπται κυανῶ μόνον, tandis que les autres côtés offraient des peintures de Panæus, τὰ δὲ λοιπὰ ἀνῶθεν παρέχεται Παναίου γραφᾶς? Et si ces peintures de Panæus avaient été sur des tables de bois, seule hypothèse qui reste admissible, en n'accordant pas qu'elles fussent sur l'enduit même, comment Pausanias aurait-il pu dire que la barrière était peinte en manière de mur; et à quoi bon cette apparence de murs peints, laquelle devait être cachée sous des tableaux? J'ai peine à concevoir comment un critique aussi habile que M. Hermann a pu se livrer à de pareilles suppositions, en présence d'un texte aussi clair. Mais d'ailleurs les expressions de Pausanias, ἐρύματα τρόπον τοίχων πεποιημένα, signifient bien certainement des *barrières faites*, c'est-à-dire, *construites en manière de murs*, et non pas des *semblans de murailles en peinture*; dans ce cas, notre auteur eût dit: ἐρύματα τρόπον τοίχων γραφῆ εἰκασμένα, ou plutôt, γραφῆ μιμημένα; c'est la locution qui lui est familière en pareil cas; et l'interprétation de M. Hermann est fautive de toute manière. Je ne crains donc point d'avoir accordé trop aux partisans de l'opinion contraire, en leur laissant cette peinture de Panæus; et je maintiens cet exemple de *peinture sur mur*, nonobstant la critique de M. Hermann, et même malgré l'assentiment de M. Letronne.

double rapport, malgré cette double inadvertance, que dans mon *Mémoire sur la peinture*, où je citais ce texte de Pausanias, et où je l'expliquais, comme il n'est pas possible de ne pas l'entendre (1), je m'étais bien gardé de faire la moindre allusion à cette distraction d'un habile critique. Mais aujourd'hui, je me trouve peut-être fondé à relever chez lui de pareilles fautes, surtout quand j'observe que celle-ci est reproduite *quatre fois*, au commencement et à la fin de sa dissertation (2), et lorsqu'en y joignant la notion tout-à-fait fautive du trône de Jupiter, au lieu de la *barrière extérieure, placée en avant de ce trône*, notre auteur a donné lui-même à une première faute une sorte d'importance, que je me serais fait scrupule de lui attribuer, dans toute autre circonstance (3).

J'ai terminé, avec l'indication des cinq monumens d'antiquité grecque, relatifs au mythe d'Atlas, et décrits par Pausanias, la discussion préliminaire que j'avais engagée au sujet de la manière dont M. Letronne se représentait ce personnage, en ne faisant usage que de deux de ces monumens; et j'ai prouvé que, faute d'avoir connu ou employé les trois autres, mais surtout le monument placé dans l'Altis, l'idée de notre auteur se trouvait tout-à-fait dépourvue de fondement. Je dois maintenant entrer dans l'examen du mythe d'Atlas, en l'envisageant aussi, comme le savant académicien, sous le rapport des représentations figurées qui en existèrent chez les anciens, aux diverses époques de l'antiquité, et qui peuvent s'en être conservées jusqu'à nous.

Je remarque d'abord que M. Letronne, en ne considérant *Atlas* que comme un *personnage cosmographique*, a singulière-

(1) *De la peinture sur mur chez les Anciens*, p. 12-13.

(2) P. 162, lign. 20; 172, lign. 25; 173, lign. 2, 21 et 35.

(3) Je dois pourtant faire observer que dans la seconde édition de son *Essai*, l'auteur parle de la représentation de Panæus, comme étant une peinture; mais s'il y a rectification en ce point, je n'en puis dire autant de la manière dont il cite quelques lignes plus bas la peinture plus ancienne du sujet d'Atlas, qui se trouvait parmi celles du coffre de Cypselus; car M. Letronne fait ici une peinture de ce qui était notoirement un *bas-relief*.

ment réduit l'importance que ce personnage pouvait avoir eue dans les traditions de l'antiquité et sur les monumens de l'art. Les idées cosmographiques étaient chez les Grecs d'une date si récente et d'une si médiocre portée, qu'elles n'exercèrent sur les œuvres du génie grec qu'une influence, à peine sensible sur les productions mêmes de son dernier âge. Si Atlas n'eût été pour les Grecs, comme il l'est pour M. Letronne, qu'un *personnage cosmographique*, c'est-à-dire, qu'une personnification du *principe animé*, ἀνεόρου ἔμφυχτος (1), qui soutenait la voûte du ciel, il ne faudrait pas s'étonner, ainsi que l'a fait ce critique, de l'extrême rareté des monumens relatifs à ce personnage; c'est le contraire, s'il avait eu lieu, qui devrait surprendre; car qui ne sait que les idées purement cosmographiques ou géographiques, à quelque époque de la civilisation grecque qu'elles appartenissent, restèrent presque entièrement en dehors du domaine de l'imitation, qui s'exerçait principalement, et même à-peu près exclusivement, sur les sujets d'un ordre mythologique, sur les traditions de l'âge héroïque? C'est parce qu'*Atlas*, en qualité de membre de la famille des *Titans*, et comme auteur des races nombreuses issues des *Pléiades*, ses filles mythologiques; comme acteur dans le grand drame de la *Titanomachie*; comme frère de *Prométhée*, et à quelques autres titres encore que je m'abstiens d'indiquer (2), appartenait à une classe de mythes très importante dans une haute époque de la civilisation grecque; c'est surtout, parce qu'il intervenait, comme *acteur* et comme *témoin*, dans un des épisodes les plus illustres de l'*Héracléide*, dans l'expédition d'Hercule au jardin des Hespérides, que le nom et la destinée d'Atlas intéressaient la Grèce, et que la présence de ce Titan avait dû nécessairement se produire sur les monumens de l'art des Grecs. Aussi pouvons-nous remarquer dès à présent que sur les cinq représentations du

(1) Aristot. sive Auctor *de Cælo*, II, 1, p. 453, ed. Duval.

(2) Sur les nombreux rapports mythologiques qui se rattachent à Atlas, voy. surtout M. Völcker, *Mythologie des Japetisch. Geschlechtes*, p. 49, ff. 67, ff., 280-314.

sujet d'Atlas, décrites ou indiquées par Pausanias, les seules que nous connaissions avec certitude comme appartenant à la haute antiquité grecque, ce personnage ne figurait qu'à côté d'Hercule, dans une scène de l'Héracléide, conséquemment, en dehors de toute idée cosmographique; mais en même temps il y a dans ce fait de la rareté des représentations d'Atlas la preuve ou l'indice de quelque aversion nationale conçue pour ce mythe, à une certaine époque de la civilisation grecque.

La même disposition des esprits, due à la même cause, se remarque dans l'excessive rareté des monumens grecs qui ont rapport à Kronos-Saturne, à Cybèle-Rhèa, et généralement aux mythes d'origine étrangère, qui n'ayant pu, comme ceux d'Hélios et de Séléné, convertis de bonne heure en Apollon et Artémis, s'assimiler complètement dans la mythologie grecque sous des noms équivalens, étaient demeurés en dehors du domaine de l'art national, comme de celui de la religion publique, sauf quelques rares exceptions qui sont ici sans importance. Or, le motif qui fit si généralement exclure de la sphère des représentations de l'art hellénique les mythes, tels que celui de Kronos, ne put être que l'éloignement que les Grecs d'une certaine époque avaient conçu pour les mythes d'origine phénicienne; c'est une idée aussi profonde que judicieuse, qui a été mise en lumière par un savant du premier ordre, par M. Boettiger, dans une série d'observations sur toute cette classe de mythes (1), lesquelles s'appliquent en partie à la fable d'Atlas dérivée de la même source. Prométhée, frère d'Atlas, et comme lui membre de la famille des Titans, se trouvait aussi dans le même cas; et le défaut de culte hellénique rendu à ce Titan, fait admis par les plus habiles critiques de notre âge, tels que M. Welcker (2), et constaté par la rareté même des monumens grecs, est ici d'autant plus sensible

(1) *Ideen zur Kunst-Mythologie*, etc., p. 217-246.

(2) *Die Æschyl. Trilogie*, p. 69-70. Ce défaut de culte hellénique vient, selon M. Welcker, de ce que Prométhée n'était, pour les Grecs d'une certaine époque, que la représentation d'une idée, la personnification de Προ-

que le mythe de Prométhée était entré, par quelques-unes de ses circonstances, dans la religion nationale des Grecs, qu'il avait été popularisé sur leur théâtre, ainsi que nous en avons un exemple dans la Trilogie d'Æschyle, et dans le drame satirique d'Épicharme (1), sans que pour cela l'art ait cru pouvoir faire une exception en sa faveur. Les seuls monumens relatifs à Prométhée qui aient existé dans l'antiquité (2), ou qui nous soient restés d'elle, se réduisent à quelques pierres gravées, d'une exécution généralement médiocre, à des sarcophages, de travail romain, d'époque assez basse, ou bien à des peintures, telles que celle qui est décrite par Achille Tatius (3), et qui peut-être n'exista jamais que dans l'imagination de ce romancier; enfin, à des statues que nous ne connaissons également que par des témoignages, d'une époque assez récente et d'une assez faible autorité (4). Mais ne nous écartons pas de notre sujet, qui est la recherche et l'examen des monumens relatifs à Atlas.

μῦθος, Πρόνοις, Πρόνοια, etc. Je croirais bien plutôt qu'il était, comme Titan, l'expression d'un ordre de mythes, phéniciens d'origine, et à ce titre, devenus odieux aux Grecs. La lutte de l'ancienne religion orientale avec la religion hellénique, semble en effet l'idée qui répond le mieux à la moralité de la fable du Prométhée enchaîné, telle qu'elle a été conçue et exposée par Æschyle; voy. Welcker, *ibid.*, p. 94.

(1) Sur ce drame d'Épicharme, intitulé : Προμαθεύς, ἢ Πύρρα, voy. Völcker *Mythol. d. Japet. Geschl.*, p. 17.

(2) Parmi ces monumens en très petit nombre, qui ont été indiqués par M. Jacobs, *Anthol. Pal.*, X, 379, il n'y a guère qu'un tableau de Parrhasius, cité par Sénèque, *Controv.*, lib. XII, c. 10, qui appartienne proprement à l'antiquité grecque. Le vase peint, publié par Christie dans sa *Disquisition upon Etruscan Vases*, et reproduit par M. Welcker, *die Æschyl. Trilog.*, p. 261, n'a qu'un rapport indirect avec le mythe de Prométhée, même en admettant l'explication de ce savant, qui me paraît encore fort douteuse. Le vase même n'existe plus que dans le dessin de Christie; ce qui diminue encore le peu de confiance qu'il inspire.

(3) Achill. Tat., lib. III, p. 167, Salm.

(4) Une de ces statues est décrite par Libanius, t. IV, p. 1116, ed. Reisk. Il existe dans l'Anthologie quelques épigrammes sur une autre statue de Prométhée; voy. Brunck, *Analect.*, t. II, p. 498, carm. xxiii et xxiv; cf. Jacobs., *Animadv.*, t. X, p. 379.

Après avoir indiqué, trop sommairement sans doute, mais en me réservant de traiter de nouveau cette question dans un travail étendu qui embrassera la série entière des mythes d'origine phénicienne ou asiatique, après avoir, dis-je, indiqué le motif auquel pût tenir la rareté des représentations grecques d'Atlas, rareté qui a paru à M. Letronne un *fait assez remarquable*, et qui l'était en effet, sans qu'il ait exprimé à ce sujet autre chose que de l'étonnement; je devrais passer immédiatement à la discussion du *seul* (1) monument antique venu à sa connaissance, qui *représente Atlas, conformément à la tradition que les anciens artistes avaient suivie*. Mais pour comprendre cette tradition, qui n'est que l'idée de M. Letronne lui-même, il est nécessaire de bien connaître les élémens dont elle se compose.

Dans le système de M. Letronne, qui ne voit dans *Atlas* qu'un *personnage cosmographique*, deux fonctions principales avaient été dévolues à ce personnage par les anciens mythologues grecs; selon les uns, il *soutenait le ciel*; selon d'autres, il *soutenait le ciel et la terre*; telle est la distinction proposée et suivie par l'auteur de ce système, et telle est aussi la division de son travail.

Mais sur quoi se fonde-t-on pour établir et justifier cette distinction, qui semble indiquer *deux époques différentes* répondant à *deux graves modifications* du mythe d'Atlas? J'ai déjà eu occasion de montrer plus haut que l'idée du *ciel*, et celle du *ciel et de la terre*, s'exprimaient sur les monumens de l'art au moyen d'une seule et même image, par le *polos*. Or, d'après quels autres renseignemens a-t-on pu se trouver conduit et se croire autorisé à une distinction que n'offraient pas ces monumens? L'idée de soutenir *le ciel*, comme la plus simple, semblerait avoir dû se produire la première. Cependant le plus ancien témoignage écrit, concernant Atlas, qui nous reste de l'antiquité grecque, celui d'Homère, représente *Atlas soutenant les grandes colonnes qui séparent le ciel et la terre*;

(1) Cette expression est soulignée par M. Letronne lui-même.

voici ce texte célèbre, qui a tant occupé les interprètes anciens et modernes (1) :

ἔχει δὲ τὸ ΚΙΟΝΑΣ αὐτὸς
μακρὰς, αἱ ΓΑΙΑΝ τε καὶ ΟΥΡΑΝΟΝ ἀμφὶς ἔχουσιν.

Quelle que soit la manière dont on entende ici les mots ἀμφὶς ἔχουσιν, sur lesquels nous reviendrons tout-à-l'heure, il est évident qu'il s'agit ici de *colonnes tenant à-la-fois au ciel et à la terre*; et comme Atlas est mis dans un rapport immédiat avec ces *colonnes qu'il tient*, il en résulte irrésistiblement que, dans l'opinion d'Homère et de ses contemporains, le personnage, soit mythique, soit cosmographique d'Atlas, soutenait de cette manière le ciel et la terre. Nous retrouvons, à quelquess siècles de distance, la même image dans Æschyle; car voici comment ce poète fait parler Prométhée sur le compte de son frère, dont il déplore la triste destinée (2) :

Ἄτλαντος, ὃς πρὸς ἑσπέρους τόπους
ἔστηκε, κίων' ΟΥΡΑΝΟΥ τε καὶ ΧΘΟΝΟΣ
ἡμῶν ἐρείδων, ἄχθος οὐκ εὐάγκalon.

Sauf la circonstance des *deux colonnes*, réduites ici à *une seule* par la nécessité du mètre, c'est toujours *Atlas soutenant le ciel et la terre*. A la vérité, M. Letronne, qui cite ce texte d'Æschyle, l'interprète dans un sens métaphorique, en lisant, comme il dit, avec Blomfield, κίων οὐρανοῦ, au lieu de κίων' οὐρανοῦ; d'où il résulterait qu'Æschyle aurait qualifié *Atlas colonne du ciel et de la terre*, au lieu de dire qu'*Atlas soutenait de ses épaules la colonne du ciel et de la terre*. Mais d'abord Blomfield n'a rien

(1) *Odyss.*, I, 52, 53.

(2) Æschyl., *Prometh.*, v. 347-350, Stürz. (356-8, Blomfield). Ce dernier éditeur observe, en note, v. 357: κίονα citat Eustath. *ad Odyss.*, A, p. 138g, 61. An legendum κίων οὐρανοῦ τε καὶ χθονός, ἡμῶν ἐρείδων ἄχθος οὐκ εὐάγκalon? On remarquera que M. Letronne dit, en note, dans sa seconde édition, p. 141, note 4, qu'il suit la leçon et la ponctuation de Blomfield, ce qui n'est pas exact: car dans la citation qu'il fait lui-même de ce passage, il ne suit ni la leçon, ni la ponctuation de Blomfield.

changé au texte ordinaire, qui porte *κίων οὐρανοῦ*; en second lieu, il n'a proposé de lire *κίων οὐρανοῦ*, que sous la forme d'une conjecture, à laquelle il ne semble pas lui-même attacher beaucoup d'importance, puisqu'il cite Eustathe, qui lisait *κίονα*; et nous verrons ailleurs que Plutarque, citant ce même passage d'Æschyle, y lisait aussi *κίονα*: ce qui prouve un accord des manuscrits anciens, dont les critiques modernes auraient dû tenir plus de compte. Enfin, cette conjecture de Blomfield est contraire à la véritable intention d'Æschyle, qui ne peut avoir été que de représenter Atlas *soutenant la colonne du ciel et de la terre*, et qui en cela ne faisait que reproduire l'image homérique. Cette idée de *colonnes*, qui pouvait avoir été suggérée par le nom même que la montagne de l'Atlas portait dans la langue du pays, ainsi que l'assure formellement Hérodote (1), se retrouve à travers toute l'antiquité; car ces colonnes de *Kronos*, devenues depuis celles de *Briarée* ou d'*Atlas*, et enfin d'*Hercule* (2), nous représentent toujours la même tradition sous des noms divers; avec cette particularité, que les noms mythiques qu'on y ajoute sont toujours puisés à une source orientale, le nom d'*Hercule* excepté, qui marque le dernier âge ou la dernière forme de cette tradition, l'époque où, par la substitution d'*Hercule* à *Atlas*, le mythe hellénique remplaça le mythe phénicien (3). Ce qui achève de montrer qu'il y a dans cette idée de *colonnes*, et dans les noms mythiques qui s'y attachent successivement, une ancienne tradition phénicienne, c'est que le personnage de *Protée*, qui remplissait à l'est les mêmes fonctions qu'*Atlas* à l'ouest, dans la cosmographie poétique de l'Orient, avait aussi des *colonnes*, *Protei columnas* (4); et l'on sait que ce personnage, désigné par Homère

(1) Herodot., IV, 184: οὐρος, τῷ ὀνόματι ἐστὶ Ἄτλας..... τοῦτο ΚΙΟΝΑ τοῦ οὐρανοῦ λέγουσι οἱ ἐπιχώριοι εἶναι.

(2) Voy. à ce sujet, Voss, *Brief-Mythol.*, LXX, t. II, p. 312-3.

(3) Cette transformation du mythe phénicien en mythe hellénique a été fort ingénieusement expliquée par M. Voelcker, *die Mytholog. des Japet. Geschl.*, p. 61, 26, et p. 62.

(4) Virgil., *Æneid.*, XI, 262; vid. Serv. *ad h. l.* T. II, p. 21, ed. Lion.

absolument dans les mêmes termes qu'*Atlas*, c'est à savoir comme un être qui possédait tous les secrets de la mer (1), appartenait à la même famille mythologique; c'est un rapprochement neuf et curieux dû à la sagacité de M. Voelcker (2), qui jette beaucoup de jour sur l'origine comme sur la véritable signification du mythe d'Atlas.

Mais pour ne pas nous écarter de notre sujet, il est certain que l'idée de *colonnes soutenues par Atlas*, comme elle est exprimée par Homère et suivie par Æschyle, avait été l'idée primitive, et qu'elle fut long-temps admise dans son sens positif, avant d'être convertie, sur les monumens de l'art, en une image purement métaphorique, qui fit d'*Atlas* lui-même le *soutien* du monde. De là, cette tradition de *colonnes*, qui se retrouve à travers toute l'antiquité poétique (3), inséparable de la présence et de l'action d'Atlas, τῆς μυθικῆς κιονοφορίας, selon l'expression même d'Eustathe (4), et qui se traduit plus tard, dans le langage de la science, par une image équivalente. Alors, en effet, la *colonne portée ou soutenue par Atlas*, devint la *ligne droite qui s'étend d'un pôle à l'autre*, ἡ διῶσα εὐθεῖα ἕως τῶν πολῶν, ou πάλων (5); l'*axe rationnel du monde*, ὁ νοητὸς ἄξων ἀπὸ πόλου εἰς πόλον (6); et c'est dans ce sens qu'Aristote, interprétant le mythe d'une manière scientifique, considérait *Atlas* comme le *diamètre du monde*,

(1) Homer., *Odyss.*, IV, 385-386; et *Odyss.*, I, 52-53.

(2) *Mythol. des Japet. Geschl.*, p. 243.

(3) Ibycus apud Schol. Apollon., III, 106; Ἴβυκος δὲ ἐπὶ τῶν τὸν οὐρανοῦ βασταζόντων ΚΙΟΝΩΝ ῥαδινοῦς ἀντὶ τοῦ εὐμεγέθους; vid. Ibyc. Rhég., *Reliq.*, p. 118, ed. Schneidewin., 1833; add. Nonn., *Dionysiac.*, II, 260-1: καὶ αἰθερίας ἐπὶ γαῖαν ΚΙΟΝΟΣ ἐλαομένης, φηγέτω δεδονημένος Ἄτλας.

(4) Eustath. *ad Dionys. Perieg.*, v. 66: Ἄτλαντα, οἷον τινα ΚΙΟΝΟΦΟΡΟΝ. En rapprochant ce passage d'une glose d'Hésychius, v. Ἄτλαντα ὁμοσφῆρον, il me paraît évident que l'épithète ὁμοσφῆρον, expliquée par les interprètes d'une manière peu satisfaisante, attendu qu'elle offre un mot assez mal formé, doit se lire, κιονοσφῆρον. Saumaise avait proposé de lire οὐρανοσφῆρον; mais dans ce cas encore, c'eût été πολιοσφῆρον qu'il eût fallu lire.

(5) Hesych., v. Ἄτλας.

(6) Eustath. *ad Odyss.*, A, p. 1389.

faisant mouvoir le ciel par les deux pôles (1) : ὡς Ἰοῦλον (τῶν Ἀτλανῶν) ὡς περὶ διὰ μέτρον ἕντα, καὶ σφίροντα τὸν οὐρανὸν περὶ τοὺς πόλους. Mais, à cette époque encore, où le personnage mythique d'Atlas s'était entièrement perdu, en s'assimilant à la ligne abstraite du diamètre, l'idée ou l'image de la colonne ne disparut pas complètement des monumens relatifs à Atlas. Ainsi, dans le tombeau de la famille Pompeia, dont une des façades comprenait cinq rangs de niches sépulcrales, le dernier rang était supporté par des figures d'Atlantes, tenant embrassée des deux mains une colonne placée devant eux (2) : motif de décoration, où il faut voir une réminiscence de l'image antique d'Atlas soutenant une colonne, et non pas, comme l'avait pensé un illustre antiquaire de notre âge (3), un de ces bizarres caprices d'architecte qualifié de badinage. Ainsi, une pierre gravée, du cabinet de Stosch, offrait Atlas assis sur une montagne (4), adossé à une colonne, observant un astre qui est devant lui (5); et c'est de là sans doute qu'est venu l'emploi de la colonne dans les représentations qui ont rapport à l'astronomie, comme on en a un exemple sur la médaille connue de Samos, qui représente Pythagore avec une colonne supportant un globe. Il nous est resté une image plus directement

(1) Aristot., *de Animal. Mot.*, III, t. I, p. 541, ed. 1605.

(2) Voy. dans le recueil de Bartoli, *Sepolcri*, tav. 39, le dessin de ce tombeau, tel qu'il avait été exécuté de la main de Pirro Ligorio. C'est de là que le P. Monfaucon avait emprunté les figures d'Atlantes, qu'il a publiées dans son *Antiq. Expl.*, t. V, pl. 16, p. 54, et que Winckelmann a citées d'après lui, dans ses *Anmerkung. über die Baukunst der Alten*, Leipzig, 1762, 4°, 5, 57, ff. Voy. aussi, sur le même sujet, les *Observations* d'Eschenburg, dans les *Sämml. Schrift.* de Lessing, t. X., p. 373 et 385.

(3) Quatremère de Quincy, *Dictionn. histor. d'Architect.*, 2^e édit., au mot *Caryatide*, t. I, p. 317.

(4) Suivant une tradition béotienne, que rapporte Pausanias, IX, 20, 3, et qui se rattache à l'ensemble des traditions phéniciennes dont ce pays était le théâtre, on montrait, près de Tanagra, un lieu nommé Πολοσσόν, où l'on croyait qu'Atlas assis s'était livré à l'observation des phénomènes célestes : ἐν ταῦτα Ἄτλαντα καθήμενον πολυπραγμενεῖν τὰ τε ὑπὸ γῆν φασὶ καὶ τὰ οὐράνια : c'est là peut-être la meilleure explication de notre pierre gravée.

(5) Winckelmann, *Pierr. de Stosch*, p. 426, n. 112.

relative à Atlas, et puisée dans le même ordre d'idées, sur un monument numismatique, du dernier âge à la vérité : c'est un de ces médaillons contorniates, où quelques-uns des mythes de la haute antiquité, traités dans le style d'une extrême décadence, apparaissent comme un dernier effort d'une civilisation qui va s'éteindre, et d'un art épuisé comme elle. La face principale offre la tête de Trajan, sans qu'il en résulte aucun indice en faveur de l'époque où cette pièce aurait été frappée. Le revers présente Atlas barbu, la tête couverte d'une dépouille d'éléphant, vêtu d'une tunique courte, et assis sur des rochers, observant avec attention un zodiaque, qui paraît sculpté sur un disque ou bouclier, et qui est placé sur une espèce de trépied. Derrière Atlas s'élève, sur une colonne, un simulacre de Minerve-Tritonis, qui achève de désigner le lieu et de déterminer le personnage (1).

Il résulte de l'accord de ces témoignages et de ces monumens, aucun desquels n'avait été employé par M. Letronne, qu'en supprimant l'idée de colonnes du mythe d'Atlas, pour faire d'Atlas lui-même la personnification du soutien réel du monde, ce savant s'est éloigné de la véritable intention d'Æschyle, comme de la tradition primitive de l'antiquité. C'est

(1) Ce médaillon contorniate fut publié d'abord par Patin, dans son *Thesaurus*, p. 104, et reproduit, d'après un exemplaire qui s'en trouvait dans le cabinet Ottoboni, par Bianchini, *Istor. universal.*, Decad. III, t. I, p. 306. Winckelmann, qui le cite comme un monument très rare, ou même unique, *Werke*, II, 526-27; en quoi il se trompait, ne connaissait que l'exemplaire du cabinet de la reine Christine, qui appartenait alors au prince Bracciano; cette pièce est décrite dans le *Catalogue des médailles de Christine*, p. 111. Notre cabinet du Roi en possède un superbe exemplaire qui vient de la collection des ducs de Modène, et qui en porte la marque, un aigle d'argent, en contremarque. J'observe qu'Eckhel, qui a décrit ce médaillon d'après Havercamp, *Dissert. de Alex. M. Numism.*, ut et de Num. contorniat. (Lugdun. Batav., 1722, 4.), n. 29, p. 97, semble s'être laissé entraîner, contre son habitude, dans un excès contraire à celui d'Havercamp, qui aimait les explications bizarres et recherchées, en voyant ici un astrologue de profession, au lieu du personnage mythologique d'Atlas; voy. sa *Doctr. Num.*, VIII, 308; la dépouille d'Éléphant ne laissait aucun lieu de douter que ce ne fût réellement Atlas.

ici que vient se placer la discussion du passage d'Homère qui forme le principal élément de cette question, et dont l'interprétation exacte peut seule nous apprendre comment les Grecs du premier âge se figuraient l'espèce d'appui prêté au ciel et à la terre par le personnage mythologique d'Atlas. Or les paroles d'Homère (1) : ἔχει δὲ τὴν κίονας αὐτὸς μακρὰς, αἱ γὰρ αὖτε καὶ οὐρανὸν ἀμφὶς ἔχουσιν, signifient, suivant l'interprétation la plus littérale, qui est aussi la plus naturelle et la plus généralement admise par les critiques, qu'Atlas tenait les colonnes qui ont de chaque côté le ciel et la terre, en d'autres termes, qui séparent le ciel et la terre, διείργουσιν, suivant l'expression l'un Scholiaste; et c'est dans ce sens, que M. Voelcker explique, avec toute vraisemblance, la personnification d'Atlas (2), et l'office qu'il remplissait dans cette conception, plus poétique sans doute que cosmographique. C'étaient donc des colonnes, dont la base portait sur la terre, et dont le faite atteignait le ciel, offrant ainsi le double avantage de soutenir le ciel et la terre l'un par l'autre, tout en les séparant; et à cette idée simple et primitive, l'imagination des Grecs n'avait eu à ajouter que la présence d'un homme, d'un Titan, qui prêtât à ces hautes colonnes l'appui de son dos de bronze et de ses épaules de fer (3). Tel était, en effet, dans cette mythologie grecque du premier âge, et dans l'opinion des poètes qui s'en étaient rendus les interprètes, le véritable rôle d'Atlas;

(1) Homer., *Odys. Schol.*, I, 54 : ἀμφὶς ἔχουσιν· διείργουσιν.

(2) *Mythol. des Japet. Geschl.*, 59 : Also ein kundiger Seemann, das ist aus Homer gewiss, steht Atlas am Ende des Meeres, und hat die langen Säulen, welche Himmel und Erde auseinander halten, ἀμφὶς ἔχουσιν.

(3) Euripid., *Ion.*, v. 1 : Ἄτλας, ὁ χαλκίοισι νότοις οὐρανὸν..... ἐκτρέβων (cf. *Æschyl., Prometh.*, v. 427 : νότοις ὑποστενάζει); Antipat. Sidon. *apud Suid.*, v. Ἄτλας; σιδηρέους Ἄτλαντος ὤμους; cf. Antipat., *Carm. XL in Brunck. Analect.*, II, 17, t. VIII, p. 45, Jacobs. M. Letronne, qui cite les épithètes σιδήρειος et χαλκίος données au ciel, comme la preuve d'un système astronomique où le ciel était supposé une voûte solide, et qui dérive de cette opinion populaire, la tradition mythique, suivant laquelle le Ciel, Οὐρανός, était fils d'Æmon, enclume, aurait pu se convaincre par ces passages des poètes, où les mêmes épithètes σιδήρειος et χαλκίος sont données à Atlas, dans un

et voilà bien certainement comment il soutenait à-la-fois le ciel et la terre, en ne portant précisément sur la tête que le globe céleste. C'est ce qui résulterait encore de cet autre passage d'Æschyle, cité inexactement par M. Letronne (1), en y supprimant la notion essentielle du polos (2) :

Ἄτλατ', ὅς αἰὲν ὑπέραγον
σθένος κραταῖον
οὐράνιον τε πῶλον
νότοις ὑποστενάζει.

Là, sans le moindre doute, nous voyons le Titan gémissant sous le poids du globe céleste, οὐράνιον πῶλον νότοις ὑποστενάζει; et cette image ne peut être que l'équivalent de celle que j'ai signalée plus haut, puisque l'une et l'autre se rencontrent chez le même écrivain, dans le même poème, et que, sans faire violence à toutes les règles de la critique, on ne peut prêter à Æschyle deux opinions différentes du personnage d'Atlas, dans deux passages qui se suivent à si peu de distance, et qui s'expliquent si naturellement par la même image. Dans un autre passage d'Æschyle, négligé par M. Letronne,

sens évidemment métaphorique, qu'il n'y avait aussi, dans le premier cas, qu'une locution poétique; et quant à la tradition d'Æmon, il suffit de lire en entier le passage du *Grand Étymologique*, v. Ἄκμων, cité par M. Letronne lui-même, pour y voir d'autres étymologies, qui ôtent toute valeur à cette tradition.

(1) P. 143, (5), de la seconde édition.

(2) *Æschyl., Prometh.*, 428-30, Sturz.; 436-9, Blomfield. M. Hermann, dont la correction semble approuvée par M. Jacobs, *Anthol. Pal.*, VIII, 45, lisait ici κραδαίνων; voy. ses *Opuscul. Critic.*, t. I, p. 114, sqq.; et le passage de Virgile, *Æn.* IV, 481 : ubi maximus Atlas axem humero torquet, s'accorderait assez bien avec cette correction, d'après la manière dont Blomfield l'interprète à son tour; mais ce qui justifierait mieux encore la correction d'Hermann, en rendant plus sensible l'idée d'Æschyle, c'est l'expression d'Aristote, citée plus haut, σπρέφοντα (Ἄτλαντα) τὸν οὐρανόν; une autre correction d'Hermann, bien moins heureuse, celle d'ὑποστενάζει, a été justement réprouvée par Schneidewin, *Ihyc. Rleg. Reliq.*, p. 118, quoique admise dans le texte par Dindorf.

passage qui se trouve aujourd'hui parmi les *Fragmens incertains* de ce poète, mais qui doit appartenir à l'un des drames perdus de sa *Trilogie de Prométhée*, Atlas était représenté accomplissant, au milieu du deuil de sa famille, son immense travail de soutenir le ciel (1) :

Αἰ δ' ἔπτ' Ἄτλαντος παῖδες ὀνομασμέναι
 Πατρός μέγιστον ἄθλον οὐρανοστεγῆ
 Κλαίεισκον, κ. τ. λ.

C'est toujours la même idée exprimée en des termes différents. S'il fallait un nouveau témoignage à l'appui de cette manière de voir, je citerais encore ce début de la tragédie d'*Ion* d'Euripide (2) : Ἄτλας, ὁ χαλκίοισι νόοις οὐρανὸν..... ἐκτρίβων, où l'imitation d'Æschyle est sensible, et où l'idée d'*Atlas supportant le ciel* est exprimée, comme nous avons déjà vu qu'elle était rendue sur le coffre de Cypselus, par le double procédé de l'art et de l'écriture. Tout semble donc ici d'accord, dans les témoignages, comme sur les monumens, les uns et les autres d'une date bien antérieure à l'époque alexandrine, pour justifier l'idée que je me suis faite du personnage d'Atlas, telle que l'avait conçue l'antiquité grecque, d'Homère à Æschyle et aux Tragiques; et si quelque chose peut surprendre, c'est que la plupart de ces élémens écrits ou figurés de la question qui nous occupe, aient été omis, ou négligés, ou employés d'une manière fautive par l'auteur d'un travail qui avait pour objet de faire mieux connaître les représentations d'Atlas, mais dont il est vrai de dire que le résultat se trouvera peu conforme à son intention.

C'est maintenant cette opinion même qu'il me reste à exa-

(1) Æschyl. *apud* Athen., XI, p. 491, A, T. IV, p. 320, Schw. Le texte ordinaire porte οὐρανός τε γῆ; mais j'ai suivi l'heureuse correction de Heat, *Not. sive Lection. in Tragic.*, p. 163, admise par les éditeurs d'Æschyle; voyez *Fragm.*, 293, t. V, p. 198-9, ed. Stürz.

(2) Euripid., *Ion.*, 1-2.

miner; et j'avoue que c'est ici la partie la plus pénible de la tâche que je me suis proposé de remplir. Pour justifier la double fonction que, suivant M. Letronne, les mythologues grecs avaient attribuée à Atlas, d'abord, de soutenir le ciel, puis, de soutenir le ciel et la terre, ce savant s'est trouvé, je puis bien le dire, obligé de recourir à l'une des explications les moins heureuses du passage d'Homère fournies par Eustathe; c'est à savoir que les colonnes, tenues par Atlas, supportaient à-la-fois le ciel et la terre; d'où il résulterait, ce sont ses propres expressions, qu'Atlas, au lieu d'être placé sur la terre, aurait été dessous, et aurait rempli l'office des quatre éléphants de la cosmographie indienne (1). Voilà, si je puis me permettre de parler ainsi, une idée passablement extraordinaire; c'est le monde des anciens mis sens dessus dessous; c'est tout au moins le mythe d'Atlas retourné; et notre auteur ne paraît pas s'être fait illusion à cet égard, puisqu'il ajoute immédiatement : « On pourrait hésiter à admettre la réalité « d'une modification aussi importante dans les fonctions attribuées à Atlas, si plusieurs faits ne la mettaient hors de « doute. » Voyons donc quels sont ces faits.

Le premier est une simple allusion au nom d'Atlas tirée d'un passage de Platon (2); le second, est une plaisanterie de Plutarque,

(1) Letronne, *Mémoire cité*, p. 171.

(2) Platon in *Phædon.*, p. 417-18, ed. Fischer : Ἀλλὰ ἡγούνται τούτου ἂν ποτε Ἄτλαντα ἰσχυρότερον, καὶ ἀθανατώτερον, καὶ μᾶλλον ἅπαντα ξυνέχοντα ἐξευρεῖν. Selon M. Letronne, p. 171, ce passage ne peut évidemment s'entendre que dans le cas où Platon avait en vue l'opinion qu'Atlas, soutenant la terre dans l'espace, jouait le rôle du tourbillon dans le système d'Anaxagore, ou de l'air, dans celui d'Empédocle. Mais, même en admettant cette supposition, que pourrait-on inférer de ces conceptions philosophiques, où Atlas aurait joué le rôle du tourbillon, ou celui de l'air, que pourrait-on, dis-je, en inférer, par rapport aux représentations figurées du mythe d'Atlas? et qu'y aurait-il d'applicable à la personification du Titan, soutenant le ciel et la terre, dans ces idées d'Anaxagore, d'Empédocle, et d'autres philosophes de la même trempe? Prétendre que de pareilles idées, quelle qu'en fût la valeur philosophique aux yeux des Grecs de cet âge, eussent exercé la moindre influence sur les monumens de l'art, c'est méconnaître entièrement le génie de cet art, qui ne puisa jamais ses inspirations à cette source. Mais

fondée sur le passage d'Æschyle, qui a été rapporté plus haut (1), et dont M. Letronne affirme, d'un ton que je ne voudrais pas me permettre, et avec une assurance que je ne saurais partager, que Plutarque n'a pas du tout saisi le sens; car ce passage d'Æschyle, qui est si clair pour nous, ne devait pas être très obscur pour Plutarque, et je suis toujours étonné d'entendre dire à un critique de notre siècle, si sûr qu'il puisse être de son savoir, qu'un Grec comme Plutarque n'entendait pas le grec. Mais ce n'est pas là la question. Ce que M. Letronne appelle des *faits*, dont il s'autorise pour motiver la position d'Atlas, *au-dessous de la terre*, ne sont, comme on voit, que des allusions sans aucune valeur; et je pourrais borner là mes observations. Mais à ce qui n'est à mes yeux qu'une pure supposition, j'aime mieux opposer un témoignage positif, une autorité grave, que ne récusera pas le savant académicien; c'est ce passage d'Aristote qu'il a cité lui-même (2): οἱ δὲ Μυθηκοὶ τὸν Ἄτλαντα ποιῶσιν ἔπι τῆς γῆς ἔχοντα τοὺς πόδας, δαξάειν ἂν ἀπὸ διανοίας εἰρηκέναι τὸν μῦθον, dont voici la traduction littérale: « Quant aux Mythographes, qui représentent *Atlas*

d'ailleurs, M. Letronne attribue au passage de Platon un sens beaucoup plus explicite, beaucoup plus positif, qu'il ne le comporte. Le nom d'*Atlas* n'y est employé que de cette manière générale, qui en faisait un *soutien du monde*, et qui avait fini par attacher à ce nom, dans le langage ordinaire, l'idée de *fondement*, d'*appui*, de quelque espèce que ce fût; ainsi, pour n'en citer qu'un exemple, le mot *Atlas* est employé par un écrivain grec pour signifier les *fondations du Temple d'Ephèse*, Phil. Byz., de sept. Orb. Mirac., § VI, 20: προῦπαθεὶς τὸν Ἄτλαντα τοῖς βάρεσι; cf. *Annotat.*, p. 122, ed. Orell. J'observe enfin que l'éditeur de Platon n'a pas entendu ce passage autrement que suivant l'opinion unanime de l'antiquité, qui faisait d'*Atlas*, *sur la terre*, le *soutien du Ciel*; voici la note de Fischer, qui s'autorise du témoignage de Cicéron, si nourri, comme l'on sait, des opinions platoniciennes: H. c. hoc *Atlante*, qui sustinere fertur cælum, atque adeo illud distinere a TERRA. Voyez Cicér., *Tuscul.*, 5, 13.

(1) Plutarch., de *Fac. in orb. Lun.*, t. IX, p. 652, Reisk. Notez qu'ici encore Plutarque lit κενὸν οὐρανῶ, dans le texte d'Æschyle qu'il avait sous les yeux; ce qui ne justifie pas la conjecture de Blomfield, admise par M. Letronne.

(2) Aristot. de *Animal. mot.*, § III, 541 (p. 702, B. Duval.)

« ayant les pieds SUR LA TERRE, il semble qu'ils expriment le mythe avec intelligence. » Or, si telle était la manière générale de représenter *Atlas*, ayant les pieds sur la terre, et si cette expression du mythe était jugée raisonnable par Aristote, que dirons-nous de la supposition qui plaçait Atlas SOUS LA TERRE, et qui n'avait pour fondement qu'une interprétation forcée d'un Scholiaste d'Homère? Mais au témoignage de ce Scholiaste, j'en veux encore opposer un de la même valeur; c'est celui d'un Scholiaste d'Æschyle, qui cite à l'appui de son explication du texte de son auteur, ces vers d'un poète inconnu, qui ne laissent aucun doute sur la manière dont on se représentait le personnage d'Atlas (1):

Μῦθος παλαιός, ὡς Ἄτλας νότοις φέρει
 Τὸν οὐρανὸν ΚΑΤΩΘΕΝ ἘΚ Γῆς ἀνέχων,

 Ἄτλαντα νότοις εἰσσεῖ ΠΟΛΟΝ φέρειν.

Voilà bien encore Atlas, *s'élevant de la terre*, κάτωθεν ἐκ γῆς, et portant le ciel sur ses épaules, νότοις τὸν οὐρανὸν ἀνέχων; et ce ciel était rendu sensible par l'image du *polos*, ou du *globe céleste*, πόλον φέρειν; en sorte qu'à l'extrémité de la civilisation grecque, nous retrouvons encore l'idée d'Atlas qui s'y était formée dans son berceau, et l'image qui en avait été l'expression graphique et populaire.

Poursuivons l'examen de l'opinion de M. Letronne, qui, plaçant Atlas dans l'espace, lui fait jouer ainsi, ce sont les propres expressions de l'auteur, le rôle du tourbillon dans le système d'Anaxagore, ou de l'air, dans celui d'Empédocle. Une fois admise, cette modification de l'attribut d'Atlas, fondée sur une des interprétations du passage d'Homère, il im-

(1) Ces vers, cités par le Scholiaste d'Æschyle, dans un des manuscrits qu'on en possède, apud Stürz., *Excurs. II, ad Prometh.*, 169, se trouvent aussi, avec quelques variantes, dans l'ἰνὸν de l'impératrice Eudoxie, publié par Viljoison, p. 16-17.

portait d'en trouver l'expression figurée sur quelques-uns des monumens de l'art antique. A cet effet, M. Letronne cite les deux représentations d'Atlas indiquées par Pausanias, sur le coffre de Cypselus et sur la barrière du trône de Jupiter Olympien; or, on a pu voir, d'après la discussion qui a précédé et sur laquelle il est inutile de revenir, jusqu'à quel point ce savant était fondé à trouver sur ces monumens la représentation d'Atlas, telle qu'il se l'était figurée, c'est à savoir : *Atlas les bras élevés enveloppant un disque, qu'il supportait sur ses épaules, lequel disque était surmonté de la voûte surbaissée du ciel ayant même diamètre.* Voilà bien effectivement l'Atlas de M. Letronne, tel qu'il l'avait conçu, d'après la connaissance particulière qu'il s'est acquise du monde d'Homère, d'Hésiode, de TOUS LES POÈTES et de TOUS LES ARTISTES antérieurement à l'époque alexandrine; tel enfin qu'il l'a trouvé dans le système de représentation que Pausanias a décrit. Sur toutes ces assertions, que j'ai rapportées dans les propres termes de l'auteur, il y aurait bien des observations à faire; une seule suffira, pour montrer ce qu'il peut y avoir d'inexact dans des propositions si générales, énoncées sans aucune preuve à l'appui. Qu'entend-on ici par le système de représentation que Pausanias a décrit, où le ciel se trouverait figuré de la manière indiquée par M. Letronne? Pausanias s'est contenté de dire : Ἄτλας οὐρανὸν καὶ γῆν ἀνέχων; Atlas soutenant le ciel et la terre; pas un mot de plus, pas un mot de moins; or, je le demande, y a-t-il là un système de représentation décrit? Peut-on trouver, dans ce peu de paroles, qui suffisaient pour l'objet de l'écrivain, parce qu'il s'agissait d'une représentation très familière à ses lecteurs, le plus léger indice que le ciel y fût figuré d'une manière ou d'une autre? Y a-t-il dans ce texte la moindre présomption en faveur de l'opinion de M. Letronne, qui veut que le disque supporté par Atlas ait été surmonté de la voûte surbaissée du ciel ayant même diamètre? En admettant même que le mot πῶλος ait pu signifier ici un disque, et non un globe, ce que je nie positivement, est-il possible de découvrir dans l'énoncé de Pausanias la moindre

indication de cet appendice de la voûte surbaissée du ciel ayant même diamètre, c'est-à-dire, de cette lourde machine cosmographique, dont l'invention peut faire beaucoup d'honneur à l'imagination de M. Letronne, mais dont le poids, ajouté de sa main sur les épaules d'Atlas, n'est qu'une charge nouvelle propre à faire gémir le Titan, déjà écrasé sous son fardeau? Et s'il y a quelque chose de certain à inférer de ce témoignage de Pausanias, en le rapprochant de cet autre texte du même écrivain, où il est question du polos, ou du globe céleste soutenu par Atlas, πῶλον ἀνεχόμενον ὑπὸ τοῦ Ἄτλαντος, n'est-ce pas une représentation du ciel sous la forme de polos, plutôt que toute autre chose?

L'auteur du mémoire que j'examine ne s'est point arrêté à ces difficultés, car il continue en ces termes : « Telle était l'opinion que je m'étais faite de cette représentation; mais je ne pouvais l'appuyer d'aucun exemple tiré de quelque monument, parce que je n'en connaissais pas qui exprimât la pensée de Pausanias. » On conçoit que, dans une pareille situation, notre auteur ait été flatté de devoir, comme il le dit, à M. de Stackelberg, la connaissance d'un monument qui confirmât de tout point ses idées. Mais je crains bien qu'il ne résulte tout le contraire de l'observation du monument en question; ou plutôt je ne crains pas d'assurer, contre mon usage, que c'est dans l'explication qu'il a donnée de ce monument, et dans l'application qu'il en a faite à son système, que consiste la plus grave des erreurs commises par le savant académicien. C'est ce que je montrerai tout-à-l'heure; mais je dois auparavant entrer dans quelques explications au sujet d'un vase peint, relatif au mythe d'Atlas, que M. Letronne n'a pas cru devoir prendre en considération, attendu qu'il n'avait, suivant lui, qu'un rapport indirect avec ce sujet.

Ce vase existe dans la bibliothèque du Vatican, et il a été publié par Passeri (1), dont l'estampe, très défectueuse de toute manière, est la seule que M. Letronne ait connue, ou

(1) Passeri, *Pictur. Etrusc. in Vasc.*, t. III, tab. CCXLIX.

du moins qu'il ait citée, même dans la seconde édition de son mémoire, publiée à deux ans d'intervalle de la première. On y voit *Hercule*, et non pas *Atlas*, succombant sous le poids du *ciel*, qui est figuré comme un *segment de cercle* où sont un *croissant* et *deux étoiles*. D'après cette seule indication, donnée par M. Letronne lui-même, il est évident que ce vase a un rapport très direct au mythe d'Atlas, puisque c'est la circonstance de ce mythe, où le héros grec vient de se charger du fardeau du Titan, qui est exprimée dans cette peinture. Il n'est pas moins certain que la représentation du *ciel*, tel qu'il est ici figuré sur les épaules d'Hercule, a la même valeur que s'il se trouvait placé sur celles d'Atlas, conséquemment, qu'on devait en tenir le même compte (1). Or, au lieu d'y voir le *disque de la terre surmonté de la voûte surbaissée du ciel ayant même diamètre*, c'est-à-dire *le ciel et la terre*, rendus à la manière de M. Letronne, on y voit, suivant son propre aveu, *un segment de cercle avec un croissant et deux étoiles*, c'est-à-dire *un segment du polos orné d'astérismes*, *πόλου ἡμισφαίριον*, ce qui est conforme à la tradition de toute l'antiquité. Mais d'ailleurs, M. Letronne s'est trompé en éliminant Atlas de cette peinture, et cela probablement, parce qu'il n'avait consulté que le recueil de Passeri, où les deux côtés du vase sont gravés dans deux estampes séparées. Il lui eût suffi, pour éviter cette erreur, de recourir au premier recueil d'Hamilton (2), où se trouve un dessin beaucoup meilleur du vase en question, et propre à donner une bien plus juste idée de sa composition, de son style et de sa fabrique. On y voit *Hercule* à demi courbé sous le faix dont il a consenti à soulager les épaules d'Atlas, et près du héros, est figuré le *Titan*, sous la *forme humaine* qui lui appartenait en cette qualité, avec la *barbe*, qui ne convenait pas moins bien à son personnage, et dans l'occupation que lui prête la tradi-

(1) Aussi M. Quatremère de Quincy s'est-il servi de cette peinture, en y adaptant le personnage d'Atlas, dans sa restitution du coffre de Cypselus, *Jupiter Olympien*, pl. IV, p. 132.

(2) T. III, pl. 94.

tion mythologique, c'est à savoir, se disposant à cueillir les *pommes de l'arbre des Hespérides* (1), et ce groupe est placé *entre deux des nymphes Hespérides*: en sorte que rien ne manque à l'expression claire et positive du sujet. Cette peinture, dont M. Quatremère de Quincy s'est servi avec raison pour sa restitution du coffre de Cypselus, n'a pourtant pas empêché l'auteur du mémoire que j'examine de faire contre cette restitution des objections que je ne puis m'empêcher de relever, et qui portent également sur la représentation du sujet d'Atlas attribuée à Panæus. M. Letronne trouve une extrême difficulté à interpréter cette image d'Atlas *soutenant le ciel et la terre*, attendu qu'il serait impossible, ce sont ses propres expressions, *d'imaginer qu'Atlas était ici représenté portant dans chaque main une statue*. J'avoue que cela serait effectivement impossible; mais aussi pourquoi se livrer à de pareilles suppositions? Pourquoi prêter gratuitement à Pausanias ou à Panæus l'absurde idée d'un Atlas portant dans chaque main une statue, au lieu de voir, dans ce texte comme dans cette peinture, ce que toute l'antiquité voyait dans le mythe d'Atlas, c'est à savoir, un personnage supportant sur ses épaules le *ciel et la terre*, sous la forme de *polos*, ou de *globe*? C'était bien, en effet, sous une *forme cosmographique*, comme s'exprime notre auteur, que le *ciel et la terre* devaient être ici figurés, non point par une statue dans chaque main; et de son aveu encore, cet objet cosmographique, quel qu'il fût, ne pouvait être placé que sur les épaules et au-dessus de la tête d'Atlas. Ce double point admis de part et d'autre, il ne reste plus qu'une question à débattre, c'est de savoir sous quelle forme précise cet ob-

(1) Le témoignage classique concernant ce trait curieux de l'Héracléide, est le fragment de Phérécyde, qui nous a été conservé par le Scholiaste d'Apollonius, ad IV, 1396; cf. Pherecyd. *Fragm.* XXX, p. 132-141, Sturz. C'est à cette source qu'avait puisé Apollodore, II, 5, 11; et les détails ou les allusions que nous offrent d'autres auteurs, Euripid., *Herc. Fur.*, 400, sqq.; cf. Herodor. *apud* Clem. Alexandr. *Stromat.*, I, p. 360; Schol. Sophocl. ad *Trachin.*, 1106, se rapportent à la même tradition; voy. à ce sujet Voelcker, *Mythol. des Japet. Geschl.*, p. 64, 29, et *Mythisch. Geograph.*, 138. 314.

jet prétendu cosmographique qui représentait le ciel et la terre était figuré sur les épaules d'Atlas; or, cela ne sera pas difficile, pour peu que l'on se prête à l'idée de notre auteur, et que l'on rejette celle de M. Quatremère de Quincy, qui représentait sous forme de globe ce qu'Atlas soutenait dans les deux peintures antiques (1). Mais en représentant cet objet en forme de globe, sans prétendre sans doute exprimer une intention cosmographique, M. Quatremère de Quincy avait tout simplement reproduit l'image qu'il avait trouvée sur le vase peint du Vatican; et encore une fois, cette image était celle qu'avait eue en vue l'antiquité tout entière, soit écrite, soit figurée, c'est-à-dire, le polos, ou le globe. Au contraire, suivant l'auteur du mémoire, bien persuadé comme il l'est que le globe ne fut employé qu'à partir de l'époque alexandrine, à l'effet de représenter, soit le ciel, soit la terre; pour les anciens artistes, comme pour les anciens poètes grecs, la terre n'était qu'un disque dont l'Océan occupait les bords, et le ciel était une voûte surbaissée qui venait s'appuyer sur les extrémités du disque. C'est donc conformément à ce système, ajoute M. Letronne, que devaient être figurés le ciel et la terre dans les bas-reliefs décrits par Pausanias (2). Or, je ne crains pas d'affirmer à mon tour que cette conséquence est tout aussi fondée qu'il est vrai que les deux monumens décrits par Pausanias et cités précédemment comme deux peintures, soient deux bas-reliefs, comme on les appelle ici; et j'ajoute que l'idée cosmographique de représenter la terre comme un disque avec la voûte surbaissée du ciel appuyée sur les extrémités de ce disque, n'est jamais entrée dans la tête d'un artiste grec, ni avant ni après l'époque alexandrine, n'a jamais été figurée sur un monument grec, de quelque époque que ce fût; que le mérite de cette idée appartient tout entier à M. Letronne, comme à son inventeur; et qu'enfin M. Quatremère de Quincy a parfaitement eu raison de ne mettre sur les épaules de son Atlas, au lieu de l'objet cosmographique de la façon de notre auteur, que le polos de l'antiquité. Mais quoi

(1) Lisez : dans une peinture et un bas-relief.

(2) Lisez encore ici : dans la peinture et dans le bas-relief.

qu'il en puisse être du bas-relief sculpté sur le coffre de Cypselus et de la peinture de Panæus, deux monumens de la haute antiquité grecque irrévocablement perdus pour nous, où Atlas était représenté supportant le polos, nous sommes certains d'avoir du moins, sur le vase peint du Vatican, sur un monument bien authentique aussi de l'art grec, d'un âge indubitablement antérieur à l'époque alexandrine, une représentation figurée d'Atlas sous la forme humaine, en même temps qu'une expression graphique du ciel sous la forme du polos: car ce sont là deux élémens de cette représentation acquis à la science, sans qu'il soit au pouvoir de personne d'en infirmer l'autorité et d'en contester la valeur. Appliquons maintenant ces deux notions positives au monument nouveau attribué par M. Letronne au mythe d'Atlas, et qu'il regarde comme la seule représentation antique de ce sujet que nous possédions.

Ce monument est un bas-relief occupant un des côtés d'un candélabre trouvé à Athènes. M. Letronne, qui d'abord ne s'était point expliqué sur la matière de ce monument, qui est de bronze, s'est trompé dans sa seconde édition, en disant qu'il était de marbre; de plus, il avait ignoré que ce bas-relief était publié depuis plusieurs années par un habile antiquaire, M. Éd. Gerhard (1); ce sont là de ces fautes légères auxquelles tout le monde est sujet, quand on n'a pas vu soi-même les monumens dont on parle, et sur lesquelles il ne conviendrait pas de se montrer trop rigoureux, bien que la dernière ne soit pas sans quelque importance, de la part d'un critique qui avait dû embrasser dans un travail approfondi toutes les représentations connues du personnage d'Atlas. Ce qui rendrait cette omission encore plus grave, c'est qu'à défaut du monument original qu'il ne connaissait pas par lui-même, et qui se trouvait dans la collection de feu M. Dodwell, à Rome, où j'ai pu l'examiner par mes propres yeux, il eût été fort important pour M. Letronne de comparer avec le dessin que lui avait communiqué

(1) *Venerè Proserpina illustrata* da Od. Gerhard, tav. II, fig. 2, Poligrafia Fesolana, 1826, 8°.

M. de Stackelberg un autre dessin publié par M. Éd. Gerhard, et qui en diffère à quelques égards; car c'est à l'aide de ces variantes, soigneusement confrontées, que l'antiquaire peut procéder avec quelque sécurité dans ses recherches, comme le philologue a coutume d'en user dans les siennes; et les variantes des monumens, telles qu'elles apparaissent en divers temps à diverses personnes, ne sont pas moins importantes à constater que les variantes des manuscrits. Mais notre auteur s'étant privé de cette ressource, examinons, d'après le seul dessin qu'il a eu à sa disposition, l'hypothèse qu'il a fondée sur ce dessin.

Le bas-relief dont il s'agit offre un *personnage jeune et imberbe* qui se termine en *deux queues de serpens*, et qui, des deux mains élevées, soutient au-dessus de sa tête un objet figuré comme un *croissant*, dont les extrémités sont tournées vers en bas. M. Letronne y reconnaît évidemment *Atlas*, sous forme de Titan, comme il devait être sur le coffre de Cypselus et le trône d'Olympie; puis il ajoute: « et la manière dont s'y trouvent figurés le ciel et la terre répond exactement à ce que l'examen attentif des anciens textes m'avait fait présumer. » C'est au lecteur qui a le dessin du monument sous les yeux à juger de l'exactitude de cette assertion, à décider si le ciel et la terre, tels qu'ils sont figurés sur ce dessin par une espèce de croissant retourné, répondent effectivement à l'image d'Atlas enveloppant de ses deux bras un disque surmonté de la voûte surbaissée du ciel. C'est une question dont l'œil seul peut être juge, et que je m'arrête d'autant moins à discuter, que le monument même, d'un relief très bas, d'une exécution très négligée, est malheureusement fort dégradé à sa surface, en sorte qu'on ne saurait se fier le moins du monde à des détails qui devraient être rendus avec beaucoup de précision pour la haute importance cosmographique qu'on y attache. Mais une question bien autrement grave, c'est de savoir si c'est réellement Atlas qui se voit représenté, sous forme de Titan, dans cette figure imberbe et anguivède. Cette question, qui intéresse essentiellement la connaissance du mythe d'Atlas, et qui touche

à plusieurs points d'antiquité, mérite d'être discutée avec soin; et le monument est dû moins assez bien conservé, en ce qui concerne ces deux particularités importantes, pour qu'on puisse espérer de la résoudre avec certitude.

Rappelons d'abord que le bas-relief qui nous occupe faisait partie d'une base trilatérale, qui avait servi pour un candélabre; conséquemment, qu'il était accompagné de deux autres bas-reliefs, de même proportion, sculptés sur les deux autres faces de la même base. M. Letronne n'a tenu aucun compte de ces deux bas-reliefs; cependant il est contraire à toutes les règles de la critique, d'entreprendre l'explication d'un monument composé de plusieurs parties, sans comprendre ces diverses parties dans le même examen, attendu qu'elles devaient toutes se rapporter à une intention commune. Nous procéderons d'une toute autre manière, et nous arriverons à un résultat tout différent.

Le monument en question fut trouvé, avons-nous dit, à Athènes, d'où il fut apporté à Rome par feu M. Dodwell; c'est donc, suivant toute apparence, un monument attique. Les deux faces latérales, dont nous avons d'abord à nous occuper, représentent, d'un côté, la *chouette de face*, avec une *amphore* sous les pieds; de l'autre, un *casque*; ce casque est l'attribut de Minerve, et la *chouette avec l'amphore* est le type des monnaies d'Athènes; ce sont bien là les deux symboles proprement et incontestablement attiques; ces deux parties du monument sont donc parfaitement d'accord avec sa provenance; et jusque-là, il ne saurait y avoir lieu à la moindre incertitude. Maintenant, on se demande, à quel titre Atlas aurait pu figurer, sur un monument attique, entre le casque et l'oiseau de Minerve? Par quels rapports, dans quel ordre d'idées, le mythe d'Atlas, étranger à la Grèce, ou du moins à l'Attique (1), aurait pu se trouver

(1) Il n'y aurait, à ma connaissance, qu'une seule circonstance qui pût motiver un rapport quelconque du mythe d'Atlas avec l'histoire attique; c'est celle de la guerre des Athéniens contre les peuples de l'Atlas, sujet brodé sur le péplus des Petites Panathénées: καὶ ἦν ἡν ἰδεῖν τοὺς Ἀθηναίους, νικῶντας τὴν πρὸς Ἀτλαντίνους πόλεμον, Schol. Platon. Ruhnken., p. 143; vid. Boekh., Gr. Tragœd. Princip., p. 193. Mais cette fable, dont il n'existe de vestige que

associé à des symboles purement attiques, sur un meuble de l'usage le plus vulgaire, tel qu'un candélabre, et à une époque, où depuis si long-temps la représentation d'Atlas n'intéressait plus la Grèce, que comme un élément nécessaire d'une scène de l'*Héracléide*? Car, on n'a pas oublié que le personnage d'*Atlas* ne figure dans les monumens de l'antiquité grecque qui nous sont connus, n'y figure, disons-nous, qu'à côté de celui d'*Hercule*; et nous savons qu'*Atlas* n'était devenu un personnage cosmographique, qu'à une époque de l'antiquité, où l'art, déjà bien déchu de toute manière, s'exerçait peu sur de pareils sujets. Voilà, sans doute, des difficultés assez graves, qui résulteraient de la seule présence d'*Atlas*, sur un monument attique, entre des symboles attiques; et ces difficultés, on ne semble pas les avoir même soupçonnées, puisqu'on n'a pas dit un mot des bas-reliefs accessoires qui y donnaient lieu.

Admettons cependant que des liens secrets, des rapports inconnus, avaient pu motiver la représentation d'*Atlas* sur ce monument attique; et voyons si, dans cette *figure imberbe et anguipède*, considérée isolément, à part des symboles attiques qui l'accompagnent, nous pouvons reconnaître *Atlas*, sous la forme de *Titan*, comme il devait être, assure-t-on, sur le coffre de *Cypselus* et le trône d'*Olympie*. Or, il est manifeste qu'ici M. Letronne a confondu les *Titans*, fils d'*Ouranos*, ou du *Ciel*, avec les *Géans*, fils de *Ghé*, ou de la *Terre*, lesquels, en cette qualité, avaient effectivement des queues de serpens, en guise de jambes. La méprise du critique est rendue plus sensible par la manière dont il s'exprime dans la seconde édition

dans le commentaire de Proclus sur la *République* de Platon, Schol. ad Platon. *Polit.*, I, p. 395, Bekker, est par là même d'une autorité très suspecte, et en tout cas d'une époque trop récente, pour pouvoir être attribuée à la haute antiquité attique, et pour avoir pu figurer sur ses monumens. C'est ce qu'en a pensé tout récemment un des premiers antiquaires de notre siècle, M. K. Ott. Müller, dans les *Hyperbor.-Rœmisch. Stud.*, p. 278-9, renonçant ainsi lui-même à une application qu'il avait cru trouver de ce mythe sur un monument d'Athènes, *Minerv. Pol. Ed.*, p. 6, 4). Je reviendrai bientôt sur ce sujet.

de son *Mémoire* (1), où il dit en termes exprès, que les jambes terminées en corps (2) de serpens sont un caractère distinctif des *Titans*. L'erreur où il est tombé à cet égard pouvait être produite, jusqu'à un certain point, par la confusion qui règne dans les idées de l'antiquaire, sur la foi duquel il cite deux pierres gravées représentant *Jupiter qui foudroie un Géant*. Winckelmann, c'est cet antiquaire, nommé indistinctement, dans sa description de ces deux pierres (3), les *Titans* et les *Géans*, comme si ces deux races d'êtres mythologiques formaient une seule et même famille, comme s'ils avaient été conçus et figurés par les anciens sous une seule et même forme. Ce n'est pas ici le lieu de nous expliquer, avec tous les détails que ce sujet comporte, sur les circonstances relatives au mythe des *Titans* et à celui des *Géans*; deux mythes essentiellement distincts l'un de l'autre, qui produisirent, sous les noms de *Titanomachie* et de *Gigantomachie*, des poèmes et des monumens appartenant à la haute antiquité grecque. Bornons-nous à dire, que suivant la tradition la plus généralement admise, les *Géans*, comme fils de la *Terre*, *Γηγενεῖς*, furent toujours représentés *anguipèdes*, *δρακονόποδες*; c'est ce que nous apprennent Pausanias (4), Apollodore (5), et d'autres auteurs (6); et ce qu'à défaut de leur témoignage, nous aurions

(1) P. 154.

(2) Des jambes terminées en corps!

(3) *Monum. ined.*, tav. 4 et 10, p. 3 et 11.(4) Pausan., VIII, 28, 3: δράκοντας δὲ ἀντὶ ποδῶν τοῖς Γηγᾶσιν εἶναι, πολλαχῆ τε ὁ λόγος ἄλλη καὶ ἐν τῷδε εἰδείχθη μάλιστα ὡς ἔστιν εὐθής. Du reste, on pourrait dire que Pausanias se montre ici lui-même passablement *euthés*, quand il entreprend de réfuter gravement, par l'exemple du cadavre humain de *Céant*, trouvé dans le lit de l'*Oronte*, la tradition populaire sur les jambes de serpens des *Géans*, lesquelles n'étaient évidemment qu'un trait du langage symbolique de l'art et de la poésie. Mais ce qu'il importe de remarquer, c'est que l'idée qui considérait les serpens comme fils de la *Terre*, était puisée dans un fond de doctrine asiatique, à en juger par le trait que rapporte Hérodote de la réponse des *Telmises* à Crésus, I, 78: λέγοντες ὄφιν εἶναι γῆς παῖδα.(5) Apollodor., I, 6, 1: εἶχον δὲ τὰς βάσεις φυλίδας δρακόντων; cf. Heyn. *ad h. l.*, T. I, p. 68.(6) Schol. Lycophron., *ad v.* 63: Γῆ κατὰ Τιτάνων ἀγανακτούσα γεννᾷ Δρα-

révéla les monumens mêmes, où les personnages *anguipèdes*, terrassés par les Dieux, sont toujours des *Géans*, et où les sujets de ce genre, autant qu'on en peut juger d'après les œuvres de l'art antique venues jusqu'à nous, ou décrites par les anciens eux-mêmes, sont tous puisés exclusivement dans la *Gigantomachie*. L'une des plus célèbres de ces *Gigantomachies* figurées (1), après le fronton du grand temple de Jupiter Olympien d'Agrigente (2), fut sans doute l'admirable suite de sculptures, de bronze, décrite par Thémistius (3), et placée devant la *Curie* de Constantinople, où les *Géans*, combattant contre les Dieux, avaient tous des *queues de serpens*. Il nous est probablement resté, dans deux bas-reliefs du Musée du Vatican (4), des copies, d'époque romaine, de quelques-unes des grandes compositions de ce genre, qui existèrent dans l'antiquité grecque, telles, entre autres, que les bas-reliefs sculptés dans le fronton du *trésor* des Mégariens, à Olympie (5);

ἀντιπόδας; cf. Nonn. *Dionys.* XLVIII, 48, ὄπλα Δρακόντων; cf. *ibid.*, 54: Γηγεύων Δρακόντων; Macrobi., *Sat.* I, 20.

(1) Il existait à Athènes une *Gigantomachie*, représentée par une suite de figures de ronde bosse, une desquelles, le *Bacchus*, fut renversée par le vent, et tomba dans le théâtre; c'est Plutarque qui rapporte ce fait, in *M. Anton.*, § 60, dont il y a lieu d'être surpris qu'aucun des critiques modernes n'ait fait mention, bien qu'il n'eût pas échappé à l'immense lecture de Meursius, in *Ceramic.*, c. XIII, p. 37. Je ne parle pas d'autres *Gigantomachies* figurées, existant aussi à Athènes, telles que le bas-relief, encastré dans le mur septentrional de l'Acropole, et dédié par Attale, Pausan., I, 25, 2, et une autre sculpture qui décorait la partie concave du bouclier de la Minerve du Parthénon, Pausan., I, 17, 2, et X, 34; cf. Plin., XXXVI, 5, 4; monumens trop connus des antiquaires, pour avoir besoin d'une indication plus détaillée.

(2) Diodor. Sic., XIII, 82.

(3) Themist., *Orat. amat.*, XIII, p. 176, Petav. (p. 217, 2, Dindorf); voy. K. Ott. Müller, *Pallantid. am Theseustempel*, dans les *Hyperbor.-Römisch. Stud.*, p. 278, 2.

(4) L'un de ces bas-reliefs, le plus beau et le plus complet à tous égards, publié d'abord dans la *Baccolta* de Cavaceppi, III, 55, a été compris par Visconti, dans le *Mus. P. Clem.* IV, x, p. 15-19; le second, qui faisait partie des *Monum. Mattei*, t. III, tab. XIX, 1, 33, a été publié dans le *Mus. Chiaram.*, tav. XXVII, p. 47-51.

(5) Pausan., VI, 19, 9.

dans celui du grand temple de Junon, à Argos (1); et si cette conjecture, qui a pour elle toutes les conditions de la vraisemblance et l'autorité de Visconti (2), est admise par la critique (3), il ne restera plus le moindre doute sur la manière dont les *Géans* y étaient figurés, avec des *queues de serpens*; puisque c'est sous cette forme qu'ils nous apparaissent sur le plus beau et le plus considérable de ces bas-reliefs romains du Vatican. La même particularité s'observe dans les groupes isolés, puisés dans la *Gigantomachie*, tels qu'il s'en est conservé jusqu'à nous d'assez nombreux exemples, sur les pierres gravées (4), sur les médailles (5), et jusque sur les vases

(1) Pausan., II, 17, 3.

(2) Cette opinion de Visconti, qui regardait le bas-relief du Vatican comme une copie des sculptures du fronton du grand temple d'Agrigente, a été appliquée de la manière la plus heureuse par M. Cockerell, dans sa restauration de la façade orientale de cet édifice, pl. II. Un antiquaire sicilien a cru trouver aussi, sur un beau vase peint, découvert à Girgenti même, le sujet de la *Gigantomachie*, représenté avec les figures des Dieux seulement, par un procédé analogue à celui qui fut mis en pratique sur le sarcophage romain, où l'on ne voit que les figures des *Géans*. Cette idée de M. Politi ne manque ni de sagacité, ni de vraisemblance; et le vase qui la lui a suggérée, un des plus beaux qui soient sortis des anciennes fabriques d'Agrigente, ne se prête pas trop mal à cette application; voy. la *dissertation* publiée par M. Politi, sous ce titre: *La pugna dei Giganti*, Palermo, 1828, p. 1-16, avec le vase qu'il y a joint, dessiné et gravé par lui-même. Ce vase, qui se trouve maintenant dans la *Glyptothèque* de Munich, a été reproduit dans les *Annal. de l'Institut. archéol.*, pl. XX, avec des explications de M. Panofka et de M. Welcker, différentes de celle de l'antiquaire sicilien.

(3) C'est ce qu'on doit supposer, d'après l'assentiment que cette opinion a obtenu de la part de M. Thiersch, *Ueber die Epochen der bild. Kunst.*, p. 316 (74, 103).

(4) Plusieurs de ces pierres gravées, d'ancien style, sont publiées par Millin, *Pier. grav. inédit.* VIII, 20; XIX, 52; XXI, 57. Il s'en trouve d'autres, de style et d'âge différens, dans Gori, t. II, 324, 325, 489; *Aut. di Cortona.*, VI, 181, 599; *Cabinet d'Orléans*, t. I, pl. 8, où le *Géant anguipède* est appelé un *Titan*; Visconti, *Cab. de la Turb.*, n. 23, *Oper. var.*, t. III, p. 405; Gori, *Mus. Florent.*, t. I, tab. 57, n. 7; Zannoni, *Galler. di Firenz.-Camm.*, t. II, tav. XLIV, n. 1, 2, 3, p. 54, sgg.; et qui ne connaît le fameux camée d'Athénion, publié en dernier lieu dans le *R. Mus. Borbon.*, t. I, tav. LIII?

(5) Telles que les médailles de Séleucie, de Cilicie, frappées sous Cara-

peints (1), un desquels, trouvé récemment dans un des tombeaux étrusques de *Vulci*, nous a offert le combat de *Jupiter*, ZEVS, contre le géant *Typhon*, représenté avec deux immenses queues de serpens (2): d'où il résulte irrésistiblement, qu'à la différence des *Titans*, figurés sous la forme humaine, en qualité de Dieux de la dynastie antérieure aux Olympiens (3), les *Géans nés de la Terre*,

calla et Gordien III, avec la *Minerve combattant Encelade*, et où le Géant est anguipède; voy. Eckhel, *Num. veter.*, tab. XIII, n. 15, p. 23; Boeckh, *Gr. Trag. Princip.*, p. 194; telles encore que les médailles de *Brusus*, de Phrygie, où se voient, au-dessous de la figure de *Jupiter assis*, deux *Géans anguipèdes*, en attitude de lancer un quartier de rocher. Je citerai encore le beau médaillon d'Antonin-le-Pieux, qui représente *Jupiter*, dans un quadrigé, foudroyant un *Géant anguipède*, sujet du camée d'Athénion; Eckhel, *Choix de pierr. grav.*, p. 32, et *Doctr. num.*, VII, 34: ce médaillon a passé du musée du Vatican dans notre cabinet des Antiques; il est gravé dans les *Nunism. max. mod. Mus. Alban.*, t. I, tab. XIX. Le même type s'était déjà produit sur les deniers d'argent de la famille *Cornelia*; voy. Eckhel, *D. N. V.*, 189; et le savant antiquaire avait relevé à cette occasion, comme il l'avait fait précédemment, au sujet des médailles de *Caracalla* et de *Gordien*, frappées à *Séléucie*, de *Cilicie*, qui offrent la figure de *Minerve combattant un Géant*, avait dis-je, relevé l'erreur des premiers antiquaires, qui avaient vu dans ce *Géant* un *Triton*.

(1) Un de ces vases, du Musée de Naples, est décrit par M. Panofka, *Neapels Bildwerke*, t. I, p. 334, n° 208. *unterhalb in Schlangen ausgehend*; et c'est avec ses propres expressions, et d'après un exemple fourni par lui-même, que je puis réfuter l'assertion, erronée de tout point, qu'il avait avancée, dans un ouvrage antérieur, *Mus. Bartold.*, p. 88: *che i pittori de' vasi, ben d'accordo coi poeti antichi, non hanno mai rappresentati i Giganti con serpi invece de' piedi*.

(2) *Catalog. di scelt. antichità*, etc., n° 530, p. 59.

(3) C'est à cette opinion que se rapportent les expressions, *πρότεροι Θεοί*, *Hesiod. Theogon.*, 424, *Θεοὶ ὑποταρταρία*, *Iliad.*, XIV, 279; cf. *Hymn. Homer. ad Apoll. Pyth.*, 157; *Θεοὶ ἐνέστεροι*, ou *χθονία*, *Hesiod. Theog.*, 97, qui indiquent, sous le nom de *Titans*, un ordre de puissances surnaturelles remplacé par un autre; c'est de cette manière, comme un système de *Dieux antérieurs*, que le mythe des *Titans* était exposé dans la *Theogonie* de *Phérécyde*, et qu'il est compris par M. Voelcker, p. 302-306; et en y joignant le point de départ assigné par *Æschyle*, *Fragm.* 178, t. V, p. 125, *Shütz.*, qui indique une *origine phénicienne*, *φαινικίπεδον ἐρυθρᾶς ἰερῶν γεῦμα*, ou ne sera pas bien éloigné de la vérité.

étaient toujours représentés avec des queues de serpens (1).

Je n'ignore pas cependant que, dans la dernière période de l'antiquité, il arriva plus d'une fois que l'on confondit les *Titans* avec les *Géans*; c'est une de ces méprises commises par les anciens eux-mêmes, que la science moderne a pu constater; et c'est un point sur lequel des critiques du premier ordre, souvent divisés d'opinion dans l'explication des mythes anciens, tels que *Heyne* (2) et *Voss* (3), sans compter d'autres savans de notre âge, tels que M. *Voelcker* (4), le célèbre auteur de l'*Aglaophamus* (5), et en dernier lieu, M. *Bode* (6), se sont tous trouvés d'accord. Mais il ne paraît pas que cette confusion des *Titans* avec les *Géans*, de quelque source qu'elle provint, se fût étendue jusqu'aux œuvres de l'art, même à celles de la dernière époque, ou du dernier ordre, à en juger du moins par les monumens que nous possédons. C'est une observation qu'avait dictée à *Visconti*, dans l'explication du beau bas-relief du Musée du Vatican (7), le sentiment si juste et l'intelligence si profonde qu'il possédait de l'antiquité

(1) Il y eut pourtant quelques exceptions à ce système, puisque sur le bas-relief *Mattei*, du Musée du Vatican, un des *Géans* est représenté sous la forme humaine; et telle était sans doute aussi la manière dont ils étaient figurés sur le péplus des *Grandes Panathénées*, à en juger par les groupes de la *Gigantomachie*, sculptés sur le vêtement de la *Minerve* de *Dresde*, *Augusteum*, I, pl. x, xi, et qui doivent être imités de ces broderies attiques; voy. *Boeckh, Gr. Trag. Princip.*, p. 191-201, qui semble avoir épuisé ce sujet; ajout. *Virgil. Cir.*, v. 28-34, et *Sillig, ad h. l.*

(2) *Heyn. ad Apollod.*, I, 6, 1, t. I, p. 69; Ed. *Gotting*, 1783.

(3) *Voss, Mythol. Brief.*, LXX, t. II, p. 301-303, ed. *Stuttg.*, 1827.

(4) *Voelcker, Mythol. des Japet. Geschl.*, p. 307, 32, et 308, 33).

(5) *Lobeck, Aglaophamus*, p. 426, et alib.

(6) *Bode, Scriptor. rer. mythic. latin. Tres.*, *Observat.* I, 11, p. 176.

(7) *Mus. Clem.* IV, x, p. 16: Son ben diversi però i Giganti, prodotti dalla Terra sdegnata contro di Giove, da' fratelli di Saturno, figli della stessa madre, alcuni de' quali erano pur mostri, e giganti; nati però dal Cielo, e denominati i Titani. Quantunque alcun poco gli antichi, e più i moderni, abbian confuso questi personaggi e queste favole: i Titani, nè dagli scrittori, nè DAGLI ARTEFICI, SONO MAI RAPPRESENTATI ANGUIPEDI.

figurée; et l'on a quelque peine à concevoir comment une méprise, signalée avec tant d'autorité et de raison par un maître de la science, d'accord sur ce point avec tant d'illustres critiques, a pu se reproduire, de nos jours encore, dans les écrits de plus d'un savant antiquaire.

Effectivement, M. Letronne n'est pas le seul qui ait commis l'erreur, si souvent relevée, de confondre les *Titans* avec les *Géans*, en prenant pour le *Titan Atlas* la figure anguipède du candélabre de M. Dodwell. L'habile antiquaire, M. Éd. Gerhard, qui le premier avait publié ce petit monument, y avait vu de même, dans cette figure anguipède, *Atlas* avec le *polos* sur la tête (1); et plus récemment encore, M. Panofka s'est servi de cette explication, qu'il admettait sur la foi de M. Letronne, pour rendre compte d'une figure pareille, qui s'est rencontrée sur une médaille de Magnésie du Méandre (2), et qu'il a cru relative au mythe de Tantale. On voit donc combien il importait de fixer les idées sur ce point d'antiquité, puisque la confusion, qui a commencé dans l'antiquité même, et résisté jusqu'ici à tous les efforts de la critique, produit tous les jours de nouvelles erreurs; et c'est ce qui m'oblige à m'y arrêter encore.

La médaille de Magnésie que je viens de citer, offre, dans le champ, aux pieds de la figure de *Minerve*, un personnage à queues de serpent, qui soutient un disque des deux mains. En voyant dans ce disque, le *polos*, symbole caractéristique d'*Atlas*; en supposant, d'après le monument de M. Dodwell, et conformément à l'explication qu'avait donnée M. Letronne, que les queues de serpens conviennent à ce personnage; enfin, en admettant, comme réel, le rapport entre *Atlas* et *Minerve*, qui paraît résulter de ce monument, M. Panofka s'est trouvé naturellement conduit et s'est cru suffisamment autorisé à voir aussi le mythe d'*Atlas* sur la médaille de Magnésie; et comme

(1) *Veneris Proserpina*, tav. II, n. 2, p. 38, not. *.

(2) Cette médaille, du cabinet Fontana, a été publiée par M. Panofka, dans les *Annal. de l'Institut archéol.*, pl. XLIX, A, n. 1, avec une explication, T. V, p. 117-125.

il ne trouvait dans l'antiquité aucun indice du culte d'*Atlas* à Magnésie, aucun témoignage direct ou indirect qui servît à motiver la présence de ce personnage mythique sur un monument public de cette ville, il s'est vu réduit à expliquer par le mythe de *Tantale* un type qui lui avait offert la figure d'*Atlas*, en substituant *Tantale* à *Atlas*, d'après des rapports étymologiques qui peuvent paraître très ingénieux, mais qui manquent à mes yeux de fondement solide.

Mais au lieu de rechercher péniblement dans le rapport des noms grecs Ἄτλας et Τάνταλος, qui peuvent se réduire en effet à une origine et à une signification communes, et dans la comparaison des mythes d'*Atlas* et de *Tantale*, gémissant, l'un, sous le poids de la voûte céleste, l'autre dans l'éternelle appréhension de la chute du rocher suspendu sur sa tête, au lieu, dis-je, de rechercher dans cette voie hasardeuse la preuve positive d'une assimilation d'*Atlas* et de *Tantale*, qui lui a échappé, et qui lui était nécessaire, je suis surpris que M. Panofka ne se soit pas rappelé un passage classique d'Euripide, qui lui eût procuré pour son opinion un appui bien autrement solide; ce sont les beaux vers du chœur de l'*Oreste*, qui représentent le vieux *Tantale*, l'auteur de la race des Pélopidés, placé entre le ciel et la terre, avec le rocher suspendu à des chaînes d'or, avec le globe détaché de l'*Olympe* qui tourbillonne au-dessus de sa tête (1); image, empruntée, suivant le Scholiaste, à la philosophie d'Anaxagore, mais qui réduite au

(1) Euripid., *Orest.*, 980-85 (970-76, Matt hie):

μύλοισι τᾶν οὐρανοῦ
 μέσον κλονός τε τεταμέναν
 αἰωρήμασι πέτραν
 ἀλύσει κρυσταῖσι φερομένην
 δίναισι, βῆλον ἐξ Ὀλύμπου,
 ἦν ἐν θρηνησίην ἀναβράσσω
 πατρί γέροντι Ταντάλω,
 κ. τ. λ.

sens historique par le Scholiaste lui-même, fait de *Tantale*, soutenant le ciel de ses deux mains élevées, un personnage cosmographique, absolument du même ordre qu'*Atlas*(1). Il y avait dans ce texte, qui nous représente *Tantale* comme un autre *Atlas*, et dont l'importance n'avait pas échappé à la sagacité de M. Voelcker(2), un élément curieux à mettre en œuvre, non-seulement pour M. Panofka, qui cherchait à établir l'analogie des deux personnages, mais encore pour M. Letronne, qui s'occupait de l'examen des idées cosmographiques rattachées au nom d'*Atlas*. Mais malgré l'appui que cette tradition mythologique semblerait prêter à l'opinion de M. Panofka, je n'en suis pas moins convaincu que la *figure angui-pède* de la médaille de Magnésie, ne saurait être *Tantale*, pas plus que la *figure semblable* du candélabre de M. Dodwell ne saurait être *Atlas*; et voici mes raisons, qui paraîtront, je crois, péremptoires.

En ce qui concerne *Tantale*, ce personnage, d'ordre purement historique, comme père de Pélops et de Niobé, placé ainsi à double titre en tête des généalogies des plus illustres familles de la Grèce, ne pouvait être réputé *Géant*, ou *fils de la Terre*, Γηνής; seule qualité, en laquelle il eût pu être représenté avec des *queues de serpens*. Le titre de *Géant*, *Gigas*, qui lui est donné par un Mythographe latin, de la dernière classe (3), ne constitue pas même une faible présomption à cet égard, quand elle se trouve en opposition avec la tradition unanime de l'antiquité. D'ailleurs, des monumens de l'art, d'une autorité bien autrement grave, et d'une assez haute époque, tels que l'un des célèbres vases de Canosa (4), nous

(1) Schol. ad h. l. : ἀλλ' ἡ μὲν ἱστορία λέγει, τὸν Τάνταλον ἀνατεταμένους χερσὶ φέρειν τὸν ΟὔΡΑΝΟΝ.

(2) *Mytholog. des Japet. Geschl.*, p. 64, 30), et 66, 37), où il justifie l'assimilation des mythes d'*Atlas* et de *Tantale*, d'après l'étymologie commune de ces deux noms.

(3) *Scriptor. rer. mythic.*, ed. Bode, I, 12, p. 4 : Tantalus, pater Pelopis, Gigas, etc.

(4) Millin, *Vases de Canosa*, pl. III, p. 11-12.

ont offert *Tantale*, non-seulement sous la forme humaine, mais avec tout le costume des monarques asiatiques, avec la *tiare*, la longue *stole* brodée et le *sceptre*; et même sur des monumens d'époque romaine, où régnait, sur le compte des *Géans*, la confusion dont j'ai parlé, *Tantale*, expiant son crime dans les enfers, où il est représenté *nu*, apparaît encore sous la même forme (1). On pourrait se prévaloir, jusqu'à un certain point, dans la recherche des monumens figurés relatifs au mythe de *Tantale*, d'une médaille, qui aurait pu aussi ne pas échapper à la connaissance de M. Letronne, dans son examen du personnage cosmographique d'*Atlas*; c'est une médaille de Cume, d'Éolide, ville voisine du Sipyle, et, conséquemment, du siège de l'ancien royaume de *Tantale* (2). On y voit, au-dessus d'un *édifice*, qui paraît précédé de *portiques* et flanqué de *tours*, une *figure virile, nue*, en marche, avec un *disque* qu'elle soutient *sur sa tête* de ses deux mains élevées (3). Haverkamp, qui trouvait ce type très remarquable, avait cru y reconnaître *Hercule*, soutenant le ciel à la place d'*Atlas*; mais l'absence de tout attribut caractéristique, propre à *Hercule*, et la jeunesse même de la figure nue, ne lui avaient pas permis de s'arrêter à cette explication : en quoi il avait eu certainement raison. Ces mêmes caractères de *jeunesse* et de *nudité* s'opposeraient également à ce qu'on pût voir le monarque du Sipyle, *Tantale*, dans la figure en question. Ces deux hypothèses écartées, l'édifice, qui paraît être un *gymnase*, ou une *palestre*,

(1) *Admiranda*, tab. 77; voy. Visconti, *Mus. P. Clem.*, T. V, tav. XIX.

(2) Sur ce royaume du Sipyle, voy. les nouveaux témoignages produits par M. Osann, dans le *Rheinisch. Museum*, H. I, S. 62-64, à l'appui d'une ingénieuse correction d'un passage d'Alcée, *apud* Schol. Pindar., *ad Olymp.* 1, 97, proposée par M. Éd. Gerhard : κείται πὰρ κεφαλῶν μέγας ὄρεος Σιπύλω λίθος.

(3) Cette médaille fut publiée par Haverkamp, dans ses *Num. Regin. Christ.*, tab. XXXIV, n. 4, d'après un exemplaire frappé avec l'effigie de Gordien Pieux. La même médaille existe dans notre cabinet du Roi; et le même type s'y retrouve encore, sur une autre médaille, au revers de Valérien; voy. Mionnet, *Description*, etc., t. III, p. 13, n. 75 et 78.

suggère la seule interprétation qu'on puisse admettre de ce type : c'est que cette figure d'*Éphèbe nu et imberbe*, portant un *disque* (1), est celle d'un jeune Δισκοφόρος, dont l'image suffit en effet pour caractériser cet édifice, et s'accorde parfaitement avec sa destination. Mais, dans le cas encore où l'on préférerait à une explication si naturelle l'hypothèse d'*Atlas*, ou celle de *Tantale*, l'opinion qui avait cru voir l'un et l'autre de ces personnages mythologiques dans une figure anguipède, n'en resterait pas moins démentie par le type de la médaille de Cume.

Du moment que l'idée de *Tantale*, personnage d'ordre historique, ne peut s'appliquer à une figure anguipède, appartenant au mythe des *Géans*, et que des motifs équivalens empêchent d'y reconnaître *Atlas*, qui, en sa qualité de *Titan*, appartenait à une famille toute différente, c'est par une autre voie qu'il faut procéder à l'explication de la figure gravée dans le champ de la médaille de Magnésie : la même, qui apparaît sur le candélabre de M. Dodwell. Or, une première donnée qui résulte de ce que cette figure est placée, sur le candélabre, entre le *casque* et l'*oiseau de Minerve*, et sur la médaille, aux pieds de la figure même de *Minerve*, c'est qu'un personnage à queues de serpens, qui se trouve dans un rapport si intime et si direct avec des symboles de la religion attique, doit s'expliquer exclusivement par les mythes attiques. Ce point établi, il ne peut y avoir que la fable d'*Érichthonius*, qui rende compte de cette figure remarquable. Nous savons en effet par le témoignage des Mythographes (2), qu'*Érichthonius*, en qualité de *filz de la Terre*, Γηγενής (3), était habituellement représenté avec des *jambes de*

(1) Il suffit de jeter les yeux sur cet objet, tel qu'il est figuré sur notre médaille, et décrit par Lucien, *de Gymnas.*, § 27, t. VII, 187, Bipont. : εἶδος δὲ καὶ ἄλλο τι ἐν τῷ γυμνασίῳ χαλκοῦν, περιφερές, ἀσπίδι μικρῆ ἑκείνης ὄχανον οὐκ ἐχούσῃ οὐδὲ τελαμῶνας, pour se convaincre que c'est bien ici l'image d'un *Discophore*, la plus propre en effet à désigner un *Gymnase*.

(2) Hygin. *Fabul.* CLXVI; Serv. et Philarg. *ad Virgil.*, *Georg.* III, 113; voy. Visconti, *Mus. P. Clem.* IV, 16, e).

(3) Cette origine, déjà indiquée par Homère, *Iliad.*, II, 547 : τέκε δὲ γει-

serpens, quelquefois même, sous la forme entière d'un *serpent*; tel il était, entre autres exemples que nous en offre l'histoire de l'art, aux pieds de la *Minerve* du Parthénon (1), le plus célèbre de tous les grands monumens de la religion attique; et c'est ce monument même, où *Érichthonius*, en forme de *serpent*, se voyait placé aux pieds de la *déesse* et au-dessous de son *bouclier*, dont nous retrouvons une image, bien réduite sans doute, dans le type de la médaille de Magnésie : car nous y voyons, aux pieds de la figure de *Minerve*, un personnage anguipède, soutenant des deux mains un *disque* qui doit être le *bouclier rond* de la *déesse*. La même interprétation s'applique sans la moindre difficulté au personnage anguipède, placé, sur le candélabre de travail attique, entre le *casque* et la *chouette* de *Minerve*, lequel personnage soutient des deux mains un objet figuré comme le *polos*, et qui, sous la forme assez indécise qu'il présente dans l'état actuel du monument (2), peut être le *bouclier* de *Minerve*, plus que toute autre chose; et c'est

δωρος ἄρουρα; vid. Interpret. *ad h. l.*, s'accorderait avec la signification même du nom d'*Érichthonius*, Creuzer, *Symbolik*, II, 380, 733, 748; voy. sur ce mythe attique et les diverses transformations qu'il a subies, les observations de M. Brøndsted, *Voyages et Recherches*, etc, t. II, p. 227 et suiv.; et, quant aux monumens figurés qui ont rapport à la naissance d'*Érichthonius*, consult. les *Annal. de l'Institut. archéol.*, pl. IX, 1, pl. X et XI; pl. XII, 1, 2, 3, et pl. XII, 1 a; T. I, p. 290-304, et 397-8.

(1) Pausan., I, 24, 7 : καὶ οἱ πρὸς τοῖς ποσσὶν ἀσπίς τε καὶ τὰ καὶ πτεροῖν τοῦ δῶρατος, δράκοντος ἐστίν : εἴη δ' ἂν ἘΡΙΧΘΟΝΙΟΣ οὗτος ὁ ΔΡΑΚΟΝ.

(2) La différence qu'offrent, sur ce point, le dessin de M. Éd. Gerhard et celui de M. de Stackelberg, prouve suffisamment que le bas-relief antique a souffert, dans cette partie, quelque dégradation; et c'est ce dont j'ai pu m'assurer, par mes propres yeux, en observant le monument original, tandis que M. Letronne, écrivant d'après le dessin de M. de Stackelberg, sans même connaître celui de M. Gerhard, n'a soupçonné ici aucune altération, et n'a témoigné aucune hésitation. Il est, du reste, fâcheux pour ce savant, qui, de sa vie, n'avait entrepris l'explication d'un monument d'antiquité figurée, d'avoir exercé pour la première fois sa critique sur un monument si maltraité et sur un dessin si trompeur. Mais cet essai malheureux lui aura servi à quelque chose, s'il en devient à l'avenir plus indulgent pour autrui, et plus circonspect pour lui-même.

en effet à cette explication que je m'arrête, la seule qui mette d'accord tous les élémens du sujet et tous les témoignages de l'antiquité.

Mais j'irais plus loin encore; et même, en abandonnant, pour le candélabre attique, comme pour la médaille de Magnésie, l'explication si naturelle, si plausible, si conforme à toutes les notions de la science, qui se tire du mythe d'Érichthonius, je soutiendrais qu'à aucun titre, *Atlas*, *Titan* ou *Géant*, n'aurait pu être représenté *anguipède*, sur un monument attique; et nous avons acquis la certitude que le candélabre de M. Dodwell était un meuble de sujet et de travail attiques. En effet, s'il est une notion démontrée pour tout homme, tant soit peu familier avec les monumens de l'antiquité, c'est que les compositions, puisées dans la *Gigantomachie*, qui s'exécutaient à Athènes, ne présentaient jamais les *Géans*, d'après la tradition la plus ancienne, celle d'Homère et d'Hésiode, que sous la forme humaine, seulement avec une stature colossale et avec une physionomie sauvage. Nous en avons la preuve par les groupes de *Minerve combattant un Géant*, sculptés sur le vêtement de la Minerve de Dresde (1), groupes certainement imités de compositions pareilles, brodées sur le *péplus panathénaique* (2), qui se reproduisait, comme on sait, tous les cinq ans, et qui avait dû constituer, pour ces sortes de sujets, une tradition d'art et de culte doublement respectable. Des groupes à-peu-près semblables, qui formaient le sujet d'autant de métopes d'un temple antique de Sélinonte (3), ont justifié cette idée, en établissant de plus en plus la haute réputation dont jouissaient dans l'antiquité grecque ces représentations attiques; et plusieurs vases peints, parmi les plus beaux que nous aient procurés des dé-

(1) *Augusteum*, T. I, pl. X, p. 68.

(2) Le témoignage classique le plus formel à cet égard est celui de Platon, in *Eutyphron*, 6, p. 26-27, ed. Fischer., à l'appui duquel M. Bœckh a produit beaucoup d'autres autorités, *Gr. Tragœd. Princip.*, p. 193, sqq.

(3) *Sculptured Metopes discovered amongst the Ruines of the Temples of Selinus*, etc., pl. III et IV, London, 1826.

couvertes récentes, vases offrant des compositions tirées de la *Gigantomachie*, et certainement exécutées sous l'influence des idées et des modèles attiques (1), ont achevé de mettre hors de doute cet axiome archéologique, que *les Géans étaient constamment figurés par l'art attique sous une forme humaine*. C'est en se fondant en partie sur ces considérations et sur ces monumens, qu'un célèbre antiquaire de nos jours, M. K. Ott. Müller, a cru pouvoir expliquer, par le *mythe des Pallantides*, race de Géans attiques, les sculptures qui décorent la frise de la façade orientale du temple de Thésée (2); et cette explication aussi savante qu'ingénieuse vient d'obtenir une confirmation éclatante, par l'apparition inattendue de nouvelles métopes d'un autre temple de Sélinonte, une desquelles a offert un groupe de *Minerve terrassant un personnage de taille gigantesque, avec une longue barbe, un caractère de figuré sauvage, la tête couverte d'un casque et les jambes avec des cnémides*; groupe où le docte et élégant antiquaire sicilien, à qui nous devons et la découverte et la publication de ce précieux morceau de sculpture grecque, M. le duc de Serradifalco, a reconnu le *combat de Minerve contre le géant Pallas* (3), tel qu'il était figuré d'a-

(1) Tels sont le vase de Tischbein, II, 20, avec le géant *Alcyoneus*, terrassé par *Hercule*; deux vases de Lamberg, I, XII et XLIII, où se voit la *lutte de Neptune contre le géant Éphialte*; le vase du musée Bartholdy, trouvé à Capri, et représentant *Minerve et le géant Encelade abattu à ses pieds*, *Mus. Bartoldian.*, n. 13, p. 87, sgg., pour ne pas parler d'autres vases récemment découverts en Sicile et dans le territoire étrusque, Maggiore, *Monum. Sicil. di Antich. figur.*, fasc. I, tav. 6; Gerhard, *Rapport.*, n. 240.

(2) C'est dans ses *Monum. de l'art antique*, pl. XXI, n. 109, que ce savant avait d'abord indiqué cette idée, qu'il a depuis exposée avec toutes les preuves nécessaires et tous les développemens convenables, dans un mémoire particulier qui fait partie des *Hyperboreische-Römische Studien für Archäologie*, p. 276-396, Berlin, 1833.

(3) *Antichità della Sicilia esposte ed illustrate dal d. di Serradifalco*, T. II, tav. XXXI, p. 63-64; ouvrage conçu et exécuté avec autant de goût que de savoir, et qu'il m'est doux d'avoir lieu de citer, à l'occasion d'un monument si précieux, pour rendre à l'auteur d'une si belle publication le juste hommage de la reconnaissance que lui doivent tous les amis de l'art et de l'antiquité.

près les modèles attiques. Un pareil accord de faits, obtenu sur des points si divers du domaine de l'antiquité, par l'acquisition de monumens d'un genre si différent, tous de la haute époque de l'art, et du premier ordre, équivaut à une certitude complète; et je n'hésite pas à affirmer que les sujets puisés par l'art attique, soit dans la *Titanomachie*, soit dans la *Gigantomachie*, représentaient ces personnages mythologiques sous la forme humaine tout entière, jamais avec des jambes de serpens. Érichthonius, étranger par sa naissance à ces deux ordres de mythes, resterait seul aussi en dehors de ce système, avec un bien petit nombre d'exceptions.

Une de ces exceptions, qu'il n'est pas hors de propos de signaler ici à l'attention du lecteur, est celle que nous a offerte un des tombeaux récemment découverts à Corneto (1). On y voit représentés, sur deux faces d'une stèle, ou d'un pilastre carré, qui supporte le plafond de la chambre sépulcrale, deux personnages, ailés et anguipèdes, entre lesquels est placée une *Femme vêtue et ailée, qui se termine en rinceaux de feuillages*. Un docte et ingénieux antiquaire, M. Orioli, a vu dans cette représentation neuve et curieuse l'expression d'un mythe indiqué par Hygin (2), le mythe des Aloïdes, adossés l'un à l'autre et liés à une colonne, dans l'enfer; et, suivant cette explication, la figure de *Femme*, avec des extrémités de feuillages, serait celle de la *Terre*, mère mythologique des Aloïdes. Effectivement, la tradition la plus généralement suivie dans l'antiquité faisait Otus et Éphialte, *fils de la Terre*, et les considérait, en cette qualité, comme des *Géans* (3); et de là, l'épithète *serpentipedes*, qui leur est donnée par Ovide (4), d'accord

(1) Voy. dans les *Monum. public. dall' Instit. archeol.*, t. II, tav. II, III, IV, le plan et les détails de ce tombeau, dont une explication savante ne tardera pas à être donnée par M. Orioli.

(2) Hygin., *Fabul.* XXVIII.

(3) Hygin., *Præfat.*, p. 3-4; Virgil., *Æneid.*, VI, 582-4; Ovid., *Fast.*, V, 35: Terra ferus partus, immania monstra, Gigantas; cf. Phil. Byzant. *de Sept. Orb. Miracul.*, § VI, p. 21; Orell. *ad h. l.*, p. 120.

(4) Ovid., *Trist.*, IV, 7, 17: *Serpentipedesque Gigantas*; cf. Burmann., *ad Fast.* III, 439.

avec tout ce que nous savons de la forme des *Géans anguipèdes*. Selon la tradition homérique, qui les prétendait *fils de Neptune* et d'*Iphimédie* (1), ils avaient été *nourris par la Terre*: θρέψε δὲ Ζεῦδος Ἄρουρα; et, dans ce système encore, ce serait la personnification de la *Terre-Nourrice*, Ζεῦδος Ἄρουρα, image équivalente à celle de Γῆ κοροπρόφος, qu'il faudrait voir dans la figure de *Femme vêtue et ailée avec des extrémités de feuillages*, que nous a montrée le tombeau étrusque (2). Cependant, malgré cet accord de témoignages et de monumens, il est certain que, sur d'autres monumens de l'art antique, les deux Aloïdes, Otus et Éphialte, avaient été représentés sous la forme humaine, et non avec des queues de serpens; tels on les voit, par exemple, sur deux vases peints, d'ancien et beau style, publiés par M. Millingen (3), l'un desquels offre le géant *Éphialte*, désigné par son nom, ΕΦΙΑΛΤΕΣ. Mais cette différence, dans la configuration de ces êtres mythologiques, tient à l'influence de l'art attique, qui n'admettait pas la représentation de *Géant anguipède*, si ce n'est pour Érichthonius, et encore, dans un assez petit nombre de cas; influence sous laquelle il est maintenant avéré qu'avaient été produites la plupart des peintures de vases; et c'est une distinction qui a échappé à l'illustre antiquaire, à qui nous devons la publication des cinq métopes nouvellement découvertes à Sélinonte (4).

(1) Homer., *Odys.*, XI, 304-309.

(2) Il est impossible de n'être pas frappé de l'analogie qu'offre, dans le mode de composition, cette personnification de Γῆ ou Ἄρουρα, avec celle de la figure symbolique que j'ai prise pour une personnification de *Panticapée*; et il ne tiendrait qu'à moi de voir, dans ce trait d'analogie fourni par l'antiquité étrusque, un témoignage à l'appui de mon explication. Mais comme cette idée a été contestée, d'abord par M. Panofka, et plus récemment, par un savant antiquaire italien, M. Cavedoni, j'attendrai qu'il se présente une autre occasion de soumettre à une discussion nouvelle cette classe entière de figures symboliques.

(3) Millingen, *anc. uned. Monum.*, P. I, pl. VII et IX.

(4) *Antich. di Selin.*, p. 60, et 104-105, 186). L'illustre auteur s'est trompé, en attribuant l'invention des *jambes de serpens* à Apollodore, qui ne faisait que suivre Phérécyde, et qui exprimait conséquemment une tradition de l'antiquité, différente des idées attiques.

Mais, à part toutes ces considérations, à part tous ces monuments, restés inconnus à M. Letronne, je soutiens que le *Titan Atlas*, le *vieil Atlas*, n'aurait pu figurer, ni sur le monument attique, ni sur aucun autre, avec des *queues de serpens en guise de jambes*, et avec la *figure imberbe d'un Éphèbe*, ou d'un *Adolescent*. L'idée de faire porter le *poids du ciel et de la terre*, ἄχθος οὐρα εὐάγκαλον, suivant l'expression d'Æschyle, sur une figure à *queues de serpens*, implique en soi une contradiction si choquante, qu'il est impossible de prêter gratuitement une pareille idée à la Grèce, surtout quand il résulte du silence absolu de ses écrivains, sur ce point, une présomption contraire. Ainsi Pausanias, décrivant les figures sculptées sur le coffre de Cypselus, a soin de remarquer que *Borée enlevant Orithyie*, était figuré *avec des queues de serpens, au lieu de jambes* (1); ce qui était conforme à son caractère de *Géant*, ou de Γηγενής (2); et, si le personnage d'*Atlas*, représenté sur le même monument, eût offert à Pausanias la même particularité, elle eût certainement été pour lui l'objet d'une semblable remarque; mais il n'en a rien dit, ni ici, ni ailleurs; et ce silence de l'écrivain, auquel nous devons la connaissance de tous les monuments figurés d'*Atlas*, qui existèrent dans la haute antiquité grecque, ou du moins qui en subsistaient encore de son temps, d'accord avec tout ce que nous savons d'autre part sur la généalogie et la famille d'*Atlas*, acquiert ici la plus grande valeur.

Mais, d'ailleurs, la manière dont nous avons vu *Atlas* représenté sur le vase peint du Vatican, tranche toute difficulté à cet égard. Le *Titan* nous y apparaît *sous la forme humaine tout entière*, et *barbu*; tel qu'il devait être, en effet, confor-

(1) Pausan. V, 19, 1 : Βορέας ἐστὶν ἡρπακίως ἠρείθουιν· οὐραὶ δὲ ὄφειν ἀντὶ ποδῶν εἶσιν αὐτῷ.

(2) C'est au même titre qu'Æschyle fait de *Zephyrus* un *Géant*, *Agamemn.*, v. 701 : Ζεφύρου Γίγαντος ἄρα; car il y a, dans cette qualification, une allusion à la tradition qui avait fait donner des *queues de serpens* à *Borée*; c'est un trait qui n'a pas été compris de tous les interprètes d'Æschyle, voy. Stürz, ad v. 699, et qui se fonde sur le témoignage d'Hésiode, *Theogon.*, v. 379.

mément à toutes les traditions de l'antiquité. C'est ce qu'est venu confirmer la représentation d'un miroir étrusque, sorti en dernier lieu d'un des tombeaux de *Vulci*, et publié par M. Micali (1). *Atlas*, nu et barbu, sous la forme humaine, y soutient, de ses deux mains, sur ses épaules une *portion de sphère étoilée*, tandis qu'*Hercule* semble s'éloigner avec les *fruits de l'arbre des Hespérides* qu'il a déjà reçus, et qu'il tient de la main gauche: c'est la dernière circonstance du mythe où pût encore figurer *Atlas*, celle qui suit immédiatement la scène représentée sur le vase du Vatican (2); et *Atlas* s'y montre absolument sous la même forme. Il reste donc démontré par l'apparition de ce monument curieux, qui est venu démentir si promptement une prophétie si hasardée (3), qu'il y eut, dans la représentation d'*Atlas*, en tant que personnage obligé d'une des principales scènes de l'*Héracléide*, une tradition de l'art grec, qui fut commune à l'art étrusque; et cette tradition étant aussi, comme nous le verrons bientôt, celle qui fut adoptée sur tous les monuments d'époque alexandrine et romaine, où figure *Atlas*, comme personnage cosmogra-

(1) Monumenti per servire alla Stor. degl. ant. Popol. Ital., tav. XXXVI, n. 3.

(2) Le dernier trait du mythe des Hespérides, la scène où *Hercule* a recueilli, grâce à l'assistance que lui a prêtée *Atlas*, les fruits de l'arbre des Hespérides, est celle qui se trouve le plus souvent figurée sur les vases; et jamais on n'y voit apparaître le personnage d'*Atlas*; preuve que ce personnage n'intéressait plus la Grèce à cette époque, que par son rapport avec l'histoire d'*Hercule*, puisqu'on ne l'admettait que dans la seule circonstance du mythe où sa présence fût rigoureusement nécessaire. Je citerai particulièrement, en fait de vases peints, qui représentent *Hercule au Jardin des Hespérides*, le célèbre vase d'Asstéas, du musée de Naples, Millin, *Vases peints*, I, 3, et un superbe vase du musée Biscari, à Catane, Passeri, I, XI, et Hamilton, III, 123. Quant aux bas-reliefs, qui offrent le même sujet, voy. Zoëga, *Bassiril.*, II, LXIV, p. 82, sgg., et 89, sgg.

(3) Letronne, *Mém. cit.*, p. 174: « D'avance, on peut prédire que, si, sur les monuments qu'on découvrira, le ciel est figuré comme un *globe* (je ne dis pas un *cercle*), ils appartiendront à l'époque alexandrine ou romaine. » Je ne serais pas étonné que, pour soutenir sa *prédiction*, M. Letronne prétendit assigner au miroir étrusque une époque alexandrine ou romaine; mais la prétention et la prédiction seraient de la même valeur.

phique, il ne saurait plus y avoir le moindre fondement à l'opinion qui avait cru le reconnaître dans une *figure anguipède* et *imberbe*.

Avant de poursuivre l'examen des monumens figurés qui ont rapport au mythe d'*Atlas*, je dois encore, pour compléter l'explication du miroir étrusque qui nous a offert ce personnage vis-à-vis d'*Hercule*, rendre compte des inscriptions en lettres étrusques, *ADIL* et *CALANICE*, qui accompagnent ces deux personnages. Rien de plus insolite, au premier aperçu, que ces deux inscriptions, dont la première, *ADIL*, ne se rapporte à aucun thème connu jusqu'ici, à aucune circonstance mythique; dont la seconde, *CALANICE*, diffère si complètement du nom *HECULE*, toujours donné à *Hercule* sur les monumens de l'art étrusque, que M. Micali s'est cru autorisé par cette circonstance à lire *ALAAKE*, pour y trouver le nom d'*Alcide*. Mais ce n'est là qu'une fausse leçon, obtenue au moyen de suppositions arbitraires (1); et le moindre défaut du mot *ALAAKE* est de ne pas même représenter le nom grec *ΑΛΚΙΔΗΣ*, sous la forme étrusque. S'il pouvait paraître douteux, sur le miroir étrusque qui nous occupe, que le mot *CALANICE* servît à y désigner *Hercule*, le doute serait dissipé, à la seule inspection d'un autre miroir, sorti des mêmes tombeaux de *Vulci*, et publié pareillement par M. Micali (2), où *Hercule*, libérateur de *Prométhée*, est désigné par

(1) Pour arriver à cette leçon, M. Micali a négligé la première lettre, *C*, puis il a réuni les deux caractères *I* et *C* pour en former la lettre *K*. De pareilles libertés ne peuvent s'excuser que par l'état defectueux du monument; et j'en tire à mon tour quelque présomption, en faveur de ma supposition, que le nom *ADIL*, de la gravure de M. Micali, ne représente pas très exactement l'inscription originale, maltraitée sans doute par le temps, ou mal lue par le dessinateur moderne.

(2) *Monum. per servir. all. Stor.*, etc., tav. L, n. 1. Le nom *ΓΔΥΜΑΟΝ* représente bien le nom grec, sous la forme dorique, *ΠΡΟΜΑΘΕΥΣ*, tel que les Étrusques avaient pu le puiser directement chez les Grecs de la Campanie, ou de la Sicile; tel que l'avait proféré Épicharme, sur le théâtre de Syracuse, dans son drame *Προμαθὲς ἢ Πύρρον*; voy. à ce sujet les témoignages recueillis par M. Voelcker, *Mythol. d. Japet. Geschl.*, 15 ff. Mais la manière

le même nom *CALANICE*, très distinctement gravé, tandis que *Prométhée* lui-même s'y trouve appelé de son nom grec, sous la forme étrusque, *ΓΔΥΜΑΟΝ*: monument, encore unique dans son genre, et d'un rare intérêt, sous le rapport archéologique, qui, rapproché du précédent, nous montre les deux *Titans*, issus du même père, *Atlas* et *Prométhée*, représentés l'un et l'autre sous la forme humaine, avec la barbe, l'un et l'autre ayant à leurs côtés *Hercule*, conséquemment, comme acteurs d'une scène de l'*Héracléide*: d'où l'on voit encore, par cette apparition de la figure de *Prométhée*, nouvelle sur les monumens de l'art étrusque, mais conforme à celle que nous connaissions par les monumens de l'art grec, avec quelle fidélité s'appliquaient, dans la haute antiquité, sur les divers points de son domaine, les types consacrés pour ces personnages d'ordre mythique.

Nous allons retrouver, dans l'explication des mots, *ADIL* et *CALANICE*, de notre miroir étrusque, une nouvelle preuve de ces rapports intimes qui unissaient, dans une tradition commune, les nombreux élémens de l'antiquité figurée. Le

dont la délivrance de *Prométhée* est représentée sur notre miroir étrusque, par *Hercule*, *CALANICE*, assisté de *Castor*, *CASIVD*, se rapporte sans doute à quelque tradition particulière aux Étrusques. M. Micali, qui a cru voir ici *Pollux* désigné par le nom de *CALANICE*, au lieu de celui de *ΓΥΛΥCE*, qui lui est donné sur tous les monumens étrusques, a non-seulement méconnu la véritable signification de ce nom *CALANICE*; mais encore il s'est mis en opposition avec la tradition de l'antiquité tout entière, qui n'attribue qu'à *Hercule* la délivrance de *Prométhée*; car, sur ce point, il n'y a de variantes, ni dans les témoignages écrits, ni sur les monumens figurés; voy. Voelcker, *Géograph. myth.* § 20, p. 131, suiv., et p. 138, 134; aj. *Mus. Capitol.*, IV, 25; Millin, *Galer. myth.*, pl. XCIII, n. 383. L'*arc* et la *massue*, sculptés dans le champ de notre miroir, près du personnage d'*Hercule*, sont d'ailleurs les deux attributs connus de ce personnage, l'un et l'autre étrangers à *Pollux*; et le *corps*, ou *objet rond*, porté à la main d'*Hercule* et de *Castor*, peut s'expliquer de plus d'une manière, sans avoir besoin d'y voir, comme M. Micali, l'*auf*, symbole des Dioscures. Dans cette supposition, ce n'est pas un *auf entier*, mais un *demi-auf*, qui eût dû servir ici de symbole; Alexis, *apud Athen.*, II, p. 60, B: ὑπέβαινον ὄσων ἡμίτοιμα τοῦ ἀστέραι.

nom *ADIL*, tel qu'il a été lu par M. Micali, appliqué au personnage d'*Atlas*, auquel il se rapporte indubitablement, a paru tout-à-fait inintelligible à ce savant; je crois pourtant y reconnaître le nom que les indigènes de l'Afrique donnaient au mont *Atlas*, à une époque où cette montagne occupait déjà une grande place, et jouissait d'une grande célébrité dans le monde géographique des anciens. Ce nom, qui nous a été conservé par Strabon (1), par Plin (2), et par leurs copistes (3), était ΔΥΠΙΝ; mot dont presque tous les élémens se retrouvent dans l'inscription étrusque *ADIL*, surtout, si l'on suppose que cette inscription, peut-être un peu endommagée par la vétusté, n'a pas été très exactement représentée dans la gravure de M. Micali. Quant au nom *ΣΑΛΛΙΝΙΣ*, employé pour désigner Hercule, sur deux miroirs étrusques, sortis de la même localité, et sans doute provenant de la même école de l'antique Étrurie, il est évident que ce mot, entièrement grec, est une de ces épithètes significatives et caractéristiques, dont on se servait quelquefois chez les anciens, à défaut, ou en guise de noms propres, qui n'étaient le plus souvent eux-mêmes que des qualifications, et dont il s'est conservé plus d'un exemple sur les monumens du plus ancien style. Ainsi, l'on sait qu'*Ériphyle* est désignée par les noms ΚΑΛΟΠΑ (Καλώπα) et ΚΑΛΙΦΟΡΑ (Καλλιφόρα), sur des vases peints (4); *Argus* est de même appelé ΠΑΝΟΨ (Πάνωψ, Πανόπης), sur un superbe vase, qui se trouve maintenant à Paris, dans l'ineestimable collection de M. Durand (5); et c'est en se fondant sur de pareils exemples, qu'un habile antiquaire et un savant philologue, M. Welcker, a cru voir *Thésée* dési-

(1) Strabon., XVII, 825.

(2) Plin., *H. N.*, V, 1, 13.

(3) Eustath. *ad Dionys. Perieg.*, v. 66. Si l'on est curieux de connaître l'étymologie sémitique du nom d'*Atlas*, on peut consulter le *Cadmus* de M. Sickler, p. LXIX; ouvrage curieux, mais qui n'explique rien, précisé-ment parce que l'auteur a eu la prétention de tout expliquer.

(4) Millingen, *Vases grecs*, pl. XX et XXI.

(5) Brøndsted, *a brief Description of thirty-two ancient greek painted Vases*, n. 1, p. 6.

gné, sur deux autres vases peints (1), par le mot ΚΑΛΛΙΑΣ ou ΚΑΛΛΙΘΕΣ, et par l'épithète ΔΑΚΙΜΑΧΟΣ (2). Je puis ajouter enfin qu'Hercule lui-même est qualifié, sur un de ces vases, ΔΙΟΣΠΑΙΣ, *fils de Jupiter* (3). Il n'y aurait donc rien que de très conforme à l'usage de l'antiquité, si l'on reconnaissait ici, dans le mot *ΣΑΛΛΙΝΙΣ*, un surnom d'*Hercule*. Or, nous savons, par des témoignages positifs, que l'épithète Καλλίνικος était employée comme un surnom *exclusivement propre* à *Hercule* (4); et en effet, cette épithète se trouve ajoutée au nom d'*Hercule*, d'une manière tout-à-fait solennelle, dans une invocation presque de teneur hiératique, qui faisait partie d'un *Hymne à Hercule*, poème célèbre d'Archiloque (5); et elle est mise dans la bouche même du héros, en quelque sorte comme l'équivalent de son nom, par Euripide (6). Maintenant, on ne peut douter que le mot étrusque, *ΣΑΛΛΙΝΙΣ*, ne représente, dans tous ses élémens, le mot grec ΚΑΛΙΝΙΚΟΣ (Καλλίνικος); et la circonstance que ce nom désigne, sur le monument étrusque, le héros auquel s'appliquait exclusivement cette épithète, dans l'antiquité grecque, change cette présomption en certitude. C'est là, si je ne me trompe, un des résultats les plus satisfaisans, comme les plus positifs, auxquels ait pu conduire encore l'étude comparée des monumens grecs et étrusques; et

(1) Ces deux vases ont été publiés par M. Millingen, *anc. uned. Monum.*, P. I, pl. XIX, et *Vases peints*, pl. 9.

(2) Voy. dans le *Bulletin. dell' Instit. archeol.* de 1833, p. 150-151, un article de M. Welcker, qui n'est que la traduction italienne de celui qui avait paru en allemand, dans le recueil intitulé : *Hyperboreisch-Raemische Studien*, (Berlin, 1833), p. 305-307.

(3) Millingen, *anc. uned. Monum.*, P. I, pl. XXXVIII.

(4) Aristid., *Orat. in Hercul.*, t. I, p. 34 : αἱ τῶν ἐπωνυμῶν ΚΑΛΛΙΝΙΚΟΣ τε καὶ Ἀλεξίκακος, ἡ μὲν ΜΟΝΩι Θεῶν, ἡ δ' ἐν τοῖς πρώτοις δίδεται, κ. τ. λ.; add. Phavorin., p. 44, colon. 1 : Καλλίνικος ὁ Ἡρακλῆς.

(5) Archiloch. *Fragment. LXXVII*, ed. Liebel., p. 182 : ὦ ΚΑΛΛΙΝΙΚΕ χαῖρ' ἄναξ Ἡράκλεος; cf. Liebel. *ad h. l.*, p. 182-85; add. Hemsterh. *ad Lucian.*, t. I, p. 402.

(6) Euripid., *Hercul. Fur.*, v. 582 : Οὐκ ἂν Ἡρακλῆς ὁ ΚΑΛΛΙΝΙΚΟΣ, ὡς πάριθεν, λέξομαι.

ce ne sera pas, en tout cas, l'une des notions les moins importantes que nous aura procurées le beau miroir étrusque, auquel nous devons la représentation si neuve et si curieuse d'*Atlas supportant le ciel*.

Revenons maintenant à cette représentation même, qui nous a conservé, à n'en pouvoir douter, le type grec de la figure d'*Atlas*, puisque tous les élémens en étant puisés, aussi bien que le sujet et le choix des personnages, dans les sources helléniques, il n'est pas possible de supposer que la figure d'*Atlas*, telle qu'elle nous apparaît sur ce miroir étrusque, ait été conçue en dehors des modèles grecs. C'est d'ailleurs ce qui résulte de l'observation d'un certain ordre de monumens antiques, qui se rapporte directement au nom, comme à la figure d'*Atlas*, et dont je ne saurais assez m'étonner que M. Letronne n'ait pas compris l'examen, et n'ait tenu aucun compte, dans un travail qui avait pour objet la recherche et l'appréciation des représentations figurées d'*Atlas*. Je veux parler des *Atlantes* qui formèrent, dès une assez haute époque de l'architecture grecque, un de ses membres principaux, et qui, dans l'emploi qu'en firent les Grecs et les Romains, pour soutenir des corniches ou des parties d'entablement, furent modelés d'après la figure d'*Atlas, soutenant le monde*: le témoignage de Vitruve est formel sur tous ces points (1). Il ne nous serait resté, sur les *Atlantes* grecs, les *Télamons* latins, que cette seule notion, due à Vitruve, que nous devrions tenir pour certain, que c'étaient des figures viriles, virili figura, conséquemment avec des jambes humaines, et non avec des queues de serpens (2); et de plus, que la composi-

(1) Vitruv., VI, 7 (10), § 6, ed. Schneider. : Item, si qua VIRILI FIGURA signa mutulos aut coronas sustinent, nostri Telamones appellant, ... Græci vero ἄτλαντες vocitant. Atlas enim historia formatur sustinens mundum, ... eaque re a PICTORIBUS et STATUARIIS deformatur pro eo beneficio sustinens MUNDUM; cf. Serv. ad Æn., IV, 246 : Sane Atlas Telamon latinè dicitur.

(2) C'est aussi ce qu'a inféré de ce passage de Vitruve, M. Voelcker, *Mythol. d. Japet. Geschl.*, p. 66, 37).

tion de ces figures était empruntée, comme leur nom même, du type de la figure d'*Atlas, soutenant le monde*, telle qu'elle était exécutée par les peintres et les statuaires, a *Pictoribus et Statuariis deformatur*. Mais nous avons encore ici le témoignage des monumens, qui vient à l'appui de celui de Vitruve. Qui ne connaît maintenant, par les travaux d'habiles architectes de notre âge, M. de Klenze, M. Hittorff, M. Cockerell (1), ces figures gigantesques d'*Atlantes*, qui formaient un second ordre dans l'intérieur du temple de Jupiter Olympien, à Agrigente, et dont les débris épars ont été retrouvés en assez grand nombre dans des fouilles récentes, sur le sol même de ce prodigieux édifice? Or, si l'on compare, avec la figure d'*Atlas* de notre miroir étrusque, ces *Atlantes* (2), tels qu'ils nous apparaissent dans les ruines d'un monument grec du cinquième siècle avant notre ère, on se convaincra sans peine que ces figures colossales, faisant ici l'office de colonnes, comme *Atlas* lui-même (3), dérivait du même type d'après

(1) Voyez le mémoire de M. Klenze, *der Tempel des Olymp. Jupiter zu Agrigent*, p. 32, Taf. IV, fig. 1 et 2. Une restauration complète et détaillée du même édifice par M. Cockerell, a paru dans les *Antiquities of Athens and other Places in Greece, Sicily, etc.* t. IV, 1830, p. 1-10, pl. I-IX. Mais le travail qu'on attend de M. Hittorff, s'il répond au succès des fouilles entreprises par lui dans les temples grecs de la Sicile, et à l'importance des résultats qu'il en a déjà publiés, ne saurait manquer d'être plus satisfaisant encore. J'ai regret de dire que les observations de feu M. Carelli, sur ce point de l'histoire de l'architecture grecque, laissent autant à désirer, sous le rapport de la connaissance des monumens, que sous celui de l'appréciation des témoignages; v. sa *Dissertaz. isag. intorn. all' origine dell' Archit. grec.*, p. 171-3.

(2) Improprement nommés Géans par M. K. Ott. Müller, *Monumens de l'art*, pl. XX, n. 102.

(3) L'idée métaphorique dans l'emploi du mot colonne, κίον, στύλος, pour désigner un homme fort, un héros, idée que l'on retrouve à travers toute l'antiquité grecque, doit se lier avec le mythe d'*Atlas*, qui offrait la même image, avec l'emploi matériel d'une colonne. C'est dans ce sens qu'*Achille* est nommé par Pindare, *Olymp.*, II, 89, ἀστραβῆ κίονα, ainsi qu'*Hector*, par Lycophron, v. 281; et c'est dans le même sens qu'Euripide a dit aussi, *Iphig. in Taur.*, v. 57: Στύλοι γὰρ οἰκων παῖδες εἰσὶν ἄρσενες; vid. Meurs., *Comment. in Lycophron.*, t. III, p. 1215-16, ed. Muller.

lequel avait été conçue la figure du Titan. Tel était donc, à n'en pouvoir douter, le modèle général de ces figures d'*Atlantes*, employées dans l'architecture grecque, ainsi que nous en avons un exemple dans la construction du célèbre vaisseau d'Hiéron II (1); telles, en effet, nous les retrouvons dans les imitations qui s'en firent, à d'autres époques, sur une foule de monumens étrusques et romains (2); et telles nous pour-

(1) Athen., V, 42, p. 208, B: Ἀτλαντες... ἐξαπίχαις.

(2) J'en puis citer pour exemple une urne étrusque publiée par Gori, *Mus. Etrusc.*, tab. CLII, aux deux extrémités de laquelle sont deux figures d'*Atlantes*, absolument dans la même attitude que les colosses d'Agriente. Des figures pareilles, en terre cuite, ont été trouvées dans une salle des *Thermes* de Pompeï, où elles étaient employées d'une manière analogue, adossées contre les montans qui soutenaient un entablement; voyez le *R. Mus. Borbon.*, t. II, tav. LIV; et tout récemment, des débris d'*Atlantes*, de la même proportion, du même style, et de la même matière que ceux des *Thermes* de Pompeï, sont sortis des fouilles des *Thermes* de Corneto, entreprises par M. Fossati. J'ai vu, dans le musée de Parme, un cippe funéraire, d'époque romaine, dont la tablette est supportée, aux deux extrémités, par deux figures, sculptées de bas-relief, qui offrent la représentation exacte des Géans d'Agriente; Lama, *Iseris. di Parma*, n. XXXV, p. 93; et sans doute, il est encore plus d'un exemple du même genre, qui m'a échappé, mais qui ajouterait peu de chose à la notion que j'ai voulu établir. Mais, à défaut d'autres exemples, je puis citer encore un passage curieux de Servius, où il est question d'*Atlantes gibbosi*: quod gibbosos imitantur, dum opera sustinent, ad Virg. *Æn.*, I, 746; cf. Martial., *Epigramm.* VI, 77: *Atlas cum compare gibbo* (et non *mulo*, que portent les éditions ordinaires). Cette indication générale est parfaitement d'accord avec toutes les figures d'*Atlantes* que nous connaissons par les monumens. J'en excepte pourtant le fragment d'*Atlante* Farnèse, portant sur sa tête une *corbeille*, publié par Winckelmann, *Monum. ined.*, n. 205, qui croyait que cette figure avait fait partie de la décoration antique du Panthéon; erreur réfutée avec toute raison par Visconti, *Mus. P. Clem.*, t. II, p. 42, d). J'en excepte aussi les figures, improprement qualifiées *Atlantes*, qui soutiennent l'architrave d'un temple de *Mercur*, au revers d'un grand bronze de Marc-Aurèle; ce sont de véritables *Hermès*, employés en guise d'*Atlantes*, ou de *Télamons*. La manière dont ils se terminent *en gaine*, ne laisse aucun doute à cet égard; et la méprise commise par Havercamp, qui a publié cette médaille, *Numism. Regim. Christ.*, tav. XIX, n. 3, mérite d'autant plus d'être signalée, qu'elle a entraîné dans la même erreur l'habile architecte anglais, M. Cockerell, qui a cru trouver, sur cette médaille, une preuve du fréquent usage qui se faisait

rions encore nous les imaginer, en les voyant décrites dans des vers du vieux poète Nævius, où la distinction entre les *Atlantes*, de stature colossale, et les *Géans*, à double nature, c'est-à-dire, à queues de serpens, est exprimée d'une manière qui résume en quelque sorte, et qui justifie toutes nos observations sur ce sujet (1):

Inerant signa expressa, quomodo Titani,
Bicorpores Gigantes, magnique Atlantes,
Rhuncus atque Purpureus, filii Terras.

Les monumens que nous venons de passer en revue, nous ont fait connaître le type de la figure d'*Atlas*, tel qu'il avait été connu et réalisé dans l'antiquité grecque (2), imité et reproduit dans l'antiquité étrusque et romaine. Il y eut cependant un autre type de la même figure, qui appartient à la dernière période de l'antiquité, et qui se rapporte à un autre ordre d'idées. C'est celui que nous possédons dans la célèbre figure de l'*Atlas Farnèse*, aujourd'hui placée au Musée Bourbon de Naples (3), et dans une autre figure d'*Atlas*, de petite pro-

des figures d'*Atlantes* dans l'architecture des anciens; voy. sa restitution du temple de *Jupiter Olympien* d'Agriente, p. 7, not. d. J'observe que sur une inscription grecque, récemment découverte à Mésembrie, il est fait mention d'un *Télamon* de marbre, qui portait un pséphisme, et qui devait être placé dans un temple d'Apollon.

(1) *Apud Priscian.*, VI, p. 679, ed. Putsch. J'ai lu ces vers, de la manière dont la leçon en a été fixée par M. K. Ott. Müller, dans son excellente édition de Varron, de *Ling. Lat.* VII, 16, p. 124. L'épithète *bicorpores* donnée aux *Géans*, par opposition à celle de *magni* qui caractérise les *Atlantes*, cf. Virgil., *Æn.*, I, 741, *Maximus Atlas*, indique bien la différence de ces deux classes de figures mythologiques. Le mot latin *bicorpores* répond à l'expression grecque δῆμορπος [Θεός], employée par le Scholiaste de Lycophron, ad v. 881, pour désigner *Triton*, demi-homme et demi-poisson.

(2) J'ajoute encore, à l'appui de cette observation, que la figure d'*Hercule* soutenant le *polos*, sur le vase peint du Vatican, est représentée d'après le même modèle; ce qui devait être, puisqu'en prenant le fardeau d'*Atlas*, *Hercule* avait dû se placer dans la même attitude; voy. Zoëga, *Bastiril.*, II, 83, 114.

(3) Publié par Passeri, sous le titre: *Atlas Farnesianus marmoreus*, avec un commentaire, qui forme le III^e volume du *Thesaurus Gemmarum astrife-*

portion et de travail médiocre, qui fut trouvée, en 1790, dans le port de Marseille: laquelle doit se rapporter au dernier âge de l'antiquité (1). L'intention symbolique exprimée par cette figure, telle qu'elle nous apparaît, appuyée sur un genou en terre, et soutenant des deux mains un globe sur ses épaules, doit avoir été puisée dans les idées de l'Égypte; car c'est l'attitude donnée aux groupes de figures qui soutiennent le Zodiaque de Dendéra; et cette attitude agenouillée, εν γόνασιν, pour me servir de l'expression consacrée par Eudoxe, par Hipparque, et par tous les astronomes grecs instruits à l'école de l'Égypte (2), se retrouve en effet sur tous les monumens de l'époque romaine, où prévalut l'influence égyptienne, et où le personnage d'Atlas, dépouillé de toutes ses circonstances mythiques, n'était plus devenu qu'un personnage cosmographique. Cette nouvelle manière d'envisager Atlas, telle qu'elle est exprimée par les monumens romains qui nous offrent sa figure, a été appréciée avec beaucoup de sagacité par M. Hug (3); et sur ce point encore, il y aurait lieu de s'étonner que M. Letronne n'ait fait aucun usage d'une distinction si impor-

rarum, de Gori, 1750, p. 180; voy. Hirt, *Bilderbuch*, taf. XVI, n. 1; reproduit en dernier lieu dans le *R. Mus. Borbon.*, V, LII.

(1) Elle est publiée dans une des planches jointes à la *Notice sur J. F. Paul Fauris de Saint-Vincens*, Aix, an VIII; il est dit, dans cette *Notice*, p. 13, que ce monument faisait alors partie du cabinet de ce respectable antiquaire. Je ne sais, du reste, quel peut être le mérite de la petite figure en question, que je ne connais que par la gravure, laquelle n'est pas propre à en donner une idée bien avantageuse; et je remarque, avec l'auteur de la notice, que cette figure, présumée d'Atlas, est imberbe: ce qui pourrait faire naître des doutes sur son antiquité, ou sur cette attribution même. Mais ce sont là autant de questions qui ne pourraient être résolues qu'en présence du monument original. Il est presque superflu d'ajouter que M. Letronne n'en a rien dit, certainement parce qu'il n'en avait eu aucune connaissance; car cet Atlas imberbe était trop favorable à ses idées, pour qu'il eût négligé de le citer.

(2) Arat. *Phænomen.*, v. 63-66; cf. Theon. *ad h. l.*, p. 94, ed. Oxon. Dans la traduction de ce passage d'Aratus, Cicéron a latinisé le mot engonasin; voy. de *Natur. Deor.*, II, 42, p. 377, ed. Creuzer.; cf. Eratosthen., c. 4, *ibid.* Schaub.; Hygin., *Poët. Astronom.*, II, 6.

(3) Hug, *über den Mythos*, p. 214-217.

tante, justifiée par les monumens, s'il n'était évident qu'il n'avait eu de ces monumens mêmes qu'une connaissance insuffisante; on en jugera par la citation qu'il en a faite, et que je rapporte textuellement (1):

• Les représentations jusqu'ici connues d'Atlas, soit statues, soit bas-reliefs, soit médailles, sont toutes de l'époque romaine, et se rapportent uniquement à la première forme du mythe, celle d'après laquelle Atlas soutenait le ciel; le ciel y est représenté sous forme de globe, et, dans un seul exemple, sous la forme d'un disque, sur lequel sont représentés les douze signes du Zodiaque, comme une image symbolique du ciel (2).

D'après des indications si vagues, énoncées d'une manière si générale, concernant des monumens de nature si différente, il est évident que M. Letronne n'a pas même soupçonné qu'il existât dans l'antiquité deux classes distinctes de figures d'Atlas, l'une, qui représentait ce personnage debout, dans l'attitude des Atlantes, et qui était propre à l'art grec (3); l'autre, qui avait pour trait essentiel l'attitude agenouillée, εν γόνασιν, d'invention égyptienne et d'époque romaine. C'est cette dernière représentation qu'avait en vue Philostrate l'ancien, dans la description qu'il nous a laissée d'une peinture d'Atlas, et que M. Letronne ne devait certainement pas oublier; car cette pein-

(1) *Mémoire*, cité, p. 174.

(2) Dans Guattani, *Monum. ant. ined. ann.* 1786, p. 52. — Cette citation appartient à M. Letronne.

(3) C'est encore cette attitude fournie par les monumens grecs qu'il avait sous les yeux, que Nonnus avait en vue dans ces vers, qui semblent dictés sous l'impression d'une de ces figures d'Atlas, *Dionys.* III, 348-50:

εἰσὶτι κάμνει
ὧμοῖς θλιβομένοισι ΓΕΡΩΝ κυρτούμενος ἌΤΛΑΣ,
αἰθέρος ἐπτάζωνεν ἀστράζων κενεῶνα.

L'idée de fatigue, exprimée ici par le poète, avait été donnée pour motif à l'attitude agenouillée par Aratus: μαγέοντι ἀνδρῖ; cf. *Cicero*, de *Natur. Deor.*, l. I.: *defessa*.

ture, qu'elle ait existé en réalité, comme il y a tout lieu de le croire, ou seulement dans l'imagination de l'écrivain, n'en représente pas moins pour nous le type de la figure d'Atlas, tel qu'il était employé sur les monumens de cette époque. Or, voici de quelle manière Philostrate nous décrit cette figure (1): καὶ ἌΤΑΑΝΤΙ ὁ ἩΡΑΚΛῆΗΣ ἤρισεν, ὡς τὸν οὐρανὸν ὄσων μᾶλλον ἢ ὁ Ἄτλας· τὸν μὲν γὰρ συγκυρφότα εἴωρα, καὶ πεπιεσμένον καὶ ΚΕΪΜΕΝΟΝ ἘΣ ΤΟΝΥ ἤτερον, κ. τ. λ. A ce dernier trait, on reconnaît, sans la moindre incertitude, l'Atlas, dans l'attitude agenouillée, tel que nous le montre en effet la statue Farnèse. Le même personnage est figuré, de la même manière, sur un médaillon de bronze, d'Antonin Pieux (2), que M. Letronne a eu sans doute aussi en vue, en citant des médailles, et qui est pourtant le seul monument numismatique, venu jusqu'à nous, où se trouve cette image d'Atlas; mais à défaut d'autres médailles (3), je citerai des monumens de la glyptique, qui ne sont pas compris dans l'énumération de M. Letronne, plusieurs desquels nous ont pourtant conservé le type de la figure d'Atlas, gravé sur la monnaie romaine, tels, par exemple, qu'une sardoine, du cabinet Buonarotti, publiée par Pas-

(1) Philostrate. *Sen., Imag.*, II, 20, p. 87-88, ed. Jacobs.; *cum Animadv.* Welcker., p. 512., sqq.

(2) Ce médaillon, publié par Venuti, dans ses *Numism. mus. Alban.*, tab. XX, p. 39, et employé en guise de vignette sur le frontispice, a passé du musée du Vatican dans notre cabinet des médailles, où il s'en trouvait déjà un exemplaire, décrit par Vaillant, *Numism. Imper. Roman.*, t. III, p. 124, dont on est surpris qu'Eckhel n'ait pas fait mention, parmi les médaillons du même prince, qu'il a décrits, et qui offraient des sujets analogues, tels que *Prométhée formant l'homme*, et *Hercule aux Hespérides*; voy. sa *D. N.*, T. VII, p. 34. Ce dernier sujet, *Hercule aux Hespérides*, forme le type d'un grand nombre de médailles, grecques et impériales, de tout âge et de tout module, sans qu'on y voie jamais le personnage d'Atlas; ce qui confirme encore l'observation que nous avons faite à plusieurs reprises; voy. dans Zoëga, *Bassiril.* II, 84, 114, l'indication de ces médailles.

(3) Je ne comprends pas parmi les médailles, la pièce contorniate dont il a été parlé plus haut, p. 23, not. 1.

seri (1); d'autres, en plus grand nombre, qui nous offrent la figure d'Hercule, remplaçant Atlas, toujours dans l'attitude agenouillée (2), telles qu'il s'en trouve gravées dans plusieurs recueils dactylographiques (3).

Quant aux bas-reliefs romains, cités sans aucune indication particulière, je serais fort embarrassé de savoir quels monumens de ce genre on désignait ainsi en masse, attendu qu'il n'en existe aucun, à ma connaissance (4), si je n'avais été mis sur la voie par l'observation, que, dans un seul exemple, le ciel figurait, sous la forme d'un disque, sur lequel sont représentés les douze signes du Zodiaque. Cette observation ne peut porter, en effet, que sur un monument de la villa Albani, cité d'après le recueil de Guattani (5). Mais cette fois encore, l'auteur du *Mémoire sur les représentations d'Atlas*, à défaut du monument original qu'il ne connaissait pas par lui-même, aurait dû faire choix d'un meilleur guide; il eût évité la méprise qu'il commet, en prenant ce morceau de sculpture antique pour un bas-relief, et d'autres erreurs non moins graves,

(1) *Atlas Farnes.*, p. 8; et *Nov. Thesaur. Gemmar.*, t. I, tab. III.

(2) Sur Hercule *ingeniculus*, voy. Creuzer, *Symbolik*, II, 210.

(3) *Atlas Farnes.*, p. 80; *Gemm. ant. caelat.*, G. Ogl., tab. XXXV; *Nov. Thesaur. Gemmar.*, T. II, tab. XLIV; Mariette, *Pierres grav. du Roi*, pl. LXXVIII; Gravelle, *Recueil*, T. I, pl. xxxv; ces cinq gravures nous représentent sans doute la pierre décrite dans la *Dactyliotheque* de Lippert, I, 588, p. 217; voy. aussi Raspe, *Catal. de Tassie*, nos 5840-5844, où l'éditeur rapporte, à l'occasion de cette pierre, l'opinion de Gori, *Dactyl. Smith.*, t. I, p. clvi, qui la croyait une production moderne, et l'œuvre de G. A. Rossi.

(4) M. Letronne n'a pu avoir en vue le bas-relief capitulin, relatif à la fable de Prométhée, *Mus. Capitol.* IV, 25, où l'interprète a cru voir Atlas, assis sur une montagne, près de l'arbre des Hespérides; attendu que, même en admettant cette interprétation, l'Atlas assis de ce bas-relief n'aurait aucun rapport avec l'Atlas, *soutient du monde*. Mais d'ailleurs, l'interprète du Musée du Capitole s'est trompé en prenant pour Atlas le Génie du Caucase, représenté par un *vieillard barbu*, assis sur des rochers, avec un serpent près de lui; ce qui était le type généralement adopté pour cette sorte de personnification de Génies de lieux.

(5) *Monum. ined. per l'ann.* MDCCLXXXVI, p. LIII-LVI, tav. III.

où il est tombé à son sujet. Ce monument, tel qu'il est représenté dans l'estampe du recueil de Guattani, avec la figure entière d'*Atlas agenouillé*, de ronde bosse, supportant des deux mains un *Zodiaque* sculpté de bas-relief, pouvait bien être conçu à-peu-près de cette manière dans son état primitif; mais, dans l'état actuel (1), il ne conserve d'antique que la partie supérieure de la figure du *Titan*, la *tête*, la *poitrine*, et les *deux bras*, avec la petite portion du *disque* qu'ils soutiennent; tout le reste est de restauration moderne, conséquemment, de nulle valeur archéologique; et c'est ce qu'on aurait pu savoir, si, au lieu de puiser la connaissance de ce monument dans le recueil suranné et dans l'estampe infidèle de Guattani, on eût consulté l'excellent ouvrage de Zoëga (2), où le monument, dans ce qu'il a d'antique, est très exactement rendu et très judicieusement interprété. Zoëga avait remarqué avec raison que la figure du *Titan*, d'un grand et noble caractère, offrait la plus belle *tête d'Atlas*, de travail romain, qui nous fût restée de l'antiquité; et en donnant mon assentiment à cette observation, j'ajouterai que le *Titan* y est aussi représenté *barbu*, comme il convenait à sa qualité même de *Titan*, et non pas *imberbe*, comme on se l'était imaginé, d'après la figure de l'*adolescent anguipède*, qui a été prise pour celle du *vieil Atlas*, γήρων Ἄτλας, sur le candélabre de M. Dodwell.

Ici se termine notre examen des représentations d'Atlas, envisagées principalement sous le rapport de l'art. En me bornant aux seuls monumens d'antiquité relatifs à ce personnage que nous possédons encore, ou sur la composition desquels il nous est resté des indications précises, je n'ai pas dû comprendre dans cet examen des statues, telles que celle qui existait dans le temple de la Déesse d'*Hiéropolis*, et dont parle Lucien, ou l'auteur du traité de la *Déesse de Syrie* (3),

(1) Il est décrit sous le n° 173, dans l'*Indicaz. antiquar.*, p. 18, 2^a ediz. (n. 178, p. 22, de la 1^a ediz.) Le cippe sur lequel il est placé porte une inscription romaine, publiée par Marini, *Iseriz. Alban.*, n. CXXX, p. 123.

(2) Zoëga, *Bassirilievi di Roma*, t. II, tav. cviii, p. 271-73.

(3) Lucian. *de Deâ Syr.*, § 38, t. IX, 121, Bipont.

mais sans ajouter le moindre renseignement sur la manière dont était composée cette statue, sans nous apprendre dans quel système de représentation elle était conçue. D'ailleurs, la question d'Atlas se rattache, par des rapports bien autrement importans que les rapports purement cosmographiques, que l'on s'est contenté d'y rechercher, et qui n'ont, à aucune époque de l'antiquité grecque, exercé la moindre influence sur les monumens de cet art, se rattache, dis-je, à toute une classe de mythes et de monumens figurés, qu'il est nécessaire de connaître dans leur ensemble, pour apprécier le vrai caractère des représentations d'Atlas. Mais c'est là un côté de la question que j'ai pu à peine effleurer, et que je me réserve de traiter avec les détails qu'il comporte, dans un travail général, qui embrassera la totalité de ces mythes, d'une origine étrangère à la Grèce, et l'examen des monumens qui s'y rapportent. Ce travail, qui exigera de longues recherches, mais dont j'ai déjà réuni presque tous les élémens, en profitant, autant qu'il m'a été possible, de toutes les acquisitions récentes qu'a faites la science en ce genre de monumens antiques, achevera, si je ne m'abuse, de mettre dans tout son jour la question d'Atlas, réduite par M. Letronne à des proportions si mesquines, et présentée d'une manière si insuffisante, sous le double rapport des textes et des monumens qui y appartiennent.

FIN.

ADDITIONS ET CORRECTIONS.

L'impression de ce petit écrit était depuis assez long-temps terminée; mais des motifs, dont il est inutile de rendre compte, m'avaient mis dans le cas d'en différer la publication. C'est à ce retard, tout-à-fait indépendant de ma volonté, que j'ai dû l'avantage inespéré de voir confirmer toutes mes idées par l'apparition d'un monument nouveau; et c'est par une circonstance non moins heureuse, que j'ai pu recevoir à temps d'une main amie un dessin de ce monument, qui devient à-la-fois pour mon travail le meilleur corollaire et un ornement précieux. Dans des études, telles que les nôtres, où le secours des monumens manque trop souvent à l'intelligence des textes, il est rare d'être servi aussi à propos par la fortune; mais nous vivons dans un temps, où tant de révélations inattendues sur l'antiquité sortent du sein de la terre, qui renferme encore tant de secrets du même genre, qu'au milieu de ces conquêtes de chaque jour, il n'est presque plus rien qui doive surprendre, si ce n'est la présomption de certains critiques, qui croient tout savoir et qui se flattent de tout prédire, avec une assurance toujours égale et toujours démentie.

S'il m'est permis de me féliciter de la découverte de ce monument, et cela, dans l'intérêt de la science, encore plus que dans celui de mon opinion, qui pouvait, à la rigueur, se passer d'un pareil appui, c'est aussi pour moi une occasion favorable de rectifier quelques inexactitudes que j'ai commises dans mon travail, en même temps que de corriger quelques fautes, qui ne viennent pas uniquement de mon fait. Parmi ces *errata*, il se pourra que j'aie lieu d'ajouter aussi quelques éclaircissemens nouveaux, que des publications récentes ont rendus nécessaires.

Pag. 11, à la première ligne de la note : *Anatom.* lisez : *Astronom.*, et à la fin de cette note, ajoutez :

La notion du *Polos*, envisagée à-la-fois dans les textes et sur les monumens où elle se produit, fournit une matière si

abondante, qu'au lieu d'une note, passablement longue, telle que celle-ci, j'aurais pu faire tout une dissertation, ou même un livre entier. Il sera temps de me livrer à ce travail, si le petit nombre de faits que j'ai établis et de témoignages que j'ai cités, éprouve de la part du critique quelque contradiction, et si cette contradiction vaut la peine qu'on y réponde. En attendant, je dois dire, qu'au milieu des idées diverses que s'étaient faites du *Polos* la plupart des antiquaires modernes, à raison du motif primitif auquel ils rapportaient cet objet symbolique, la *forme sphérique* ou *cylindrique* est toujours celle qu'ils avaient en vue; voy. à ce sujet, Bœttiger, *Amalthea*. III, 157-158, 11), Schwenck, *etymol. myth. Andeutung*, 87, ff., et surtout, Éd. Gerhard, qui a cité un grand nombre de monumens où figurent le *Polos* et le *Modius*, afin de parvenir à fixer les idées qui s'attachent à ces meubles symboliques, de forme et d'intention analogues, mais qui n'a peut-être pas rempli parfaitement son objet; voy. son *Prodrom.*, p. 23-25, 36-48), et particulièrement, p. 23, 39), et 40), où sont cités les monumens relatifs à *Atlas*, avec le *Polos*, y compris l'autel triangulaire de M. Dodwell, sur lequel l'auteur continue à voir, au dessus de la tête d'Atlas, un double globe, *eine doppelte Kugel*; ce qui n'offre pas, à mon avis, une image bien claire; sans compter que cela ne répond en aucune façon à la représentation originale. Je dois encore, au risque d'anticiper sur le travail que j'ai annoncé, ajouter ici quelques nouveaux éclaircissemens sur la *sphéricité* du *Monde*, tel que les anciens se le figuraient, et conséquemment, sur la *forme sphérique* du *Polos*, qui était l'expression à-la-fois matérielle et symbolique de cette idée.

Le témoignage le plus grave et le plus formel sur la *sphéricité* de la *terre*, est sans doute celui-ci d'Hérodote, IV, 36 : εἰ Ὀκεανὸν τὰ ῥέοντα ΓΡΑΦΟΥΣΙ περίξ τὴν Γῆν, εὐρῶσαν ΚΥΚΛΟΤΕΡΕΑ ὡς ἂν Ὀ Τόρνοϋ; car il résulte bien positivement de ce passage, que cette idée d'un *globe fait au tour*, appliquée à la terre, était l'idée ancienne et universelle, celle du vulgaire, aussi bien que des cosmographes, bien qu'elle fût contraire à l'opi-

nion d'Hérodote lui-même; voy. sur ce point, les observations des derniers éditeurs de l'Historien grec, tom. II, p. 351, ed. Baehr. et Creuzer. A l'appui de ce témoignage, en voici un autre, qui m'a été rappelé par mon savant ami, M. Creuzer; c'est celui-ci de l'*Axiochus*, dialogue qui peut bien ne pas appartenir à Platon, et qui peut être attribué à Æschine ou à Xénocrate; ce qui est encore controversé; mais qui est certainement antique; seule chose qui nous importe ici. Or, on y lit, § 19, p. 162, ed. Fischer (p. 515, ed. Bekker.): ἅτε τῆς μὲν γῆς ἐχούσης τὰ μέσα τοῦ κόσμου, τοῦ δὲ ΠΟΛΟΥ ὅτιος ΣΦΑΙΡΟΕΙΔΟΥΣ, οὗ τὸ μὲν ἕτερον ἩΜΙΣΦΑΙΡΙΟΝ θεοὶ ἔλαγον οἱ οὐράνιοι, τὸ δὲ ἕτερον οἱ ὑπένερθεν. Ici encore, dans ce système du monde, tel que le concevaient les philosophes, le *Polos* représentait un *sphéroïde*, dont l'hémisphère supérieur appartenait aux dieux; et c'est précisément cet hémisphère que porte sur les épaules *Atlas*, ou à son défaut, *Hercule*, sur le vase peint du Vatican: en sorte que l'image graphique, expression fidèle de la tradition ancienne et populaire, ne répond pas moins exactement à une opinion philosophique. Ces témoignages suffiraient sans doute pour prouver qu'au temps où furent exécutés les monumens relatifs à *Atlas*, cités par Pausanias, l'idée de la *sphéricité* du *monde* était si généralement répandue dans la Grèce, et la *forme sphérique* du *Polos*, tellement liée avec cette idée, qu'il n'est pas possible de se représenter l'objet imposé sur les épaules d'Atlas, l'objet peint par Panænus, et nommé *πόλος* par Pausanias, autrement que comme un *objet sphérique*. Cette idée devait être dérivée d'une source orientale, comme le mythe même d'*Atlas*, à en juger d'après tant de monumens de la haute antiquité asiatique, tels que ces cylindres babyloniens, où le *globe*, symbole du *monde*, est l'attribut du Dieu suprême; et il ne sera pas inutile de montrer incidemment, que la même idée, réalisée sans doute aussi sous la même forme, appartient également à la haute antiquité étrusque. Or, c'est ce que nous apprend Plutarque, dans ce passage si curieux de sa *Vie de Romulus*, où décrivant les cérémonies qui se pratiquaient à la fondation des villes étrusques, et qui

eurent lieu pour celle de Rome, il parle de la fosse ronde, βόθρος κυκλοτερής, qui se creusait dans le comice, et où l'on jetait des prémices de toutes choses, laquelle fosse s'appelait du même nom que le monde, mundus, ἡ καὶ τὸν ἄλυτον ὀνόματι μῦθον καλοῦσι, parce qu'elle en offrait l'image réduite, aussi bien que la forme; Plutarch. *in Romul.* § 10, T. I, p. 97, Reisk. Nous retrouvons la même idée dans la fondation attribuée à Numa du temple de Vesta, de forme ronde, par analogie avec celle du monde, dont ce temple devait être aussi l'image réduite, Festus, *v. Rotundam*, p. 223, ed Lindemann, : *Rotundam eadem Vestæ Numa Pompilius rex Romanorum consecrasse videtur, quod eandem esse Terram,.... crediderit; eamque PILÆ forma esse, ut sui simili templo Dea coleretur*; cf. Plutarch. *in Num.* §. 11; et la manière dont Ovide, si versé dans les antiquités de son pays, exprime cette idée, n'en est pas moins significative, pour être présentée sous une forme poétique, *Fast.* VI, 265-282 :

Terra PILÆ similis, nullo fulcimine nixa,

Arte Syracosia suspensus in aëre clauso

Stat GLOBUS, immensi parva figura POLI.

Et quantum à summo, tantum secessit ab imis

Terra; quod ut fiat, forma rotunda facit.

Par facies templi.

Voy. à ce sujet la dissertation de Noehden, *on the Worship of Vesta*, dans le *Klassical Journal*, n. XXIX, p. 126-127. Personne, d'après cela, ne doutera que, dans les idées étrusques, le monde n'eût une forme sphérique, et que la fosse ronde du comice, aussi bien que le temple rond de Vesta, ne fût une expression symbolique, tout-à-fait équivalente à celle du *Polos* de l'antiquité grecque.

P. 19, 2); Stürz. lisez : Schütz. La même faute doit être corrigée ailleurs, p. 25, 2), p. 26, 1), p. 29, 1), p. 54, 2), et même p. 42, 3), où ce nom, qui m'a presque toujours porté malheur, est reproduit d'une manière encore un peu fautive, Shütz, au lieu de Schütz.

P. 24, not. 2, ajoutez : c'est aussi de cette manière que l'un es plus récents et des plus habiles interprètes d'Homère,

M. Nitzsch, *erklärende Anmerkungen zu Homer's Odyssee*, t. I, p. 18, a entendu l'expression homérique, ἀμφὶς ἔχουσιν; mais je remarque qu'en citant, au même endroit, le vers d'Æschyle, *Prometh.* 357, il a lu (mit Blomfield) κίων οὐρανοῦ; en quoi je ne suis pas de son avis.

P. 25, lign. 6 : Ἄτατ', lisez : Ἄτλαντ'.

P. 27, not. 2, ajoutez : M. Creuzer, à l'immense lecture duquel rien n'échappe, m'avertit encore que Wytttenbach avait déjà cité, sur ce passage du *Phædon*, Aristot. *de Cælo*, 11, 1, et Philostrat. *Imag.* 11, 20. Un renseignement que je dois encore au vaste savoir de M. Creuzer, et que j'ajoute ici, c'est qu'il est question de ce même passage de Platon dans le traité d'Eubulus, *advers. Aristotelem*, in *Collect. Scriptor. Vatican.* vol. II, p. 664, ed. Ang. Mai.

P. 37, not. 1. Je dois rectifier ce qui est dit dans cette note, sur la tradition mythique de la guerre des Athéniens contre les peuples de l'Atlas. En supposant, comme je l'avais fait, que cette tradition rapportée seulement par un commentateur de Platon, était d'une époque trop récente et d'une trop faible autorité pour nous déterminer à croire qu'elle ait pu appartenir à la haute antiquité attique et figurer sur ses monumens, j'oubliais que la fable en question avait été racontée par Platon lui-même, dans le *Timée*, p. 24, sqq. (Bipont. IX, 294, sqq.; Bekker, p. 17, sqq.), et qu'il y est fait encore allusion dans le *Critias* du même auteur, p. 120 (Bip. X, 64; Bekker, 172); d'où il suit que le témoignage du scholiaste, en ce qui concerne le péplus des petites Panathénées, orné de sujets relatifs à cette fable, doit être admis avec toute sa valeur. Mais tout en corrigeant la faute que j'avais commise à cet égard; tout en accordant qu'Atlas ait pu trouver place sur les monumens de l'art attique, à raison de cette tradition, et sans aucun rapport avec l'Héracléide, je n'en persiste pas moins à croire que jamais Atlas n'a pu figurer, comme un personnage imberbe et anguipède, sur un monument attique, non plus que sur aucun autre; et je maintiens sur ce point mon opinion tout entière.

J'ajoute à cette occasion, que le monument qui nous a occupé vient d'être l'objet d'un nouvel examen de la part de M. K. Ott. Müller, dans la seconde édition de son *Handbuch der Archäologie*, p. 601. Il ne pouvait échapper à un homme, si profondément versé dans la connaissance de l'antiquité figurée, que l'intelligence de ce monument, du moment qu'il était reconnu comme un meuble attique, à la provenance et aux symboles du *casque* et de la *chouette avec l'amphore*, ne devait être cherchée que dans les mythes attiques. Cela posé, et sur ce point, l'on voit que le savant antiquaire de Gœttingue se trouvait d'accord avec moi, il n'y avait plus lieu à choisir, pour l'explication de la *figure anguipède*, qu'entre *Érichthonius* et *Triton*. C'est pour cette dernière opinion que s'est décidé M. K. Ott. Müller, d'après des motifs que je ne connais pas encore, et conséquemment, que je ne saurais apprécier. Tout ce que je puis dire, n'ayant pas encore entre les mains le livre de mon savant ami, c'est que la figure du candélabre de M. Dodwell, aussi bien que celle de la médaille de Magnésie, se termine certainement en *queues de serpent*, et non en *queues de poisson*, comme cela serait nécessaire pour y voir un *Triton*. L'appendice des *nageoires* se trouve toujours, comme caractère essentiel, à toutes les figures de *Tritons* que nous connaissons par les monumens; et sur ceux de ces monumens, du plus ancien style, tels que les vases peints et les médailles, où apparaissent des personnages *demi-hommes* et *demi-poissons*, la manière dont les extrémités inférieures de *poissons* sont rendues, y diffère complètement de celle qui s'employait habituellement pour représenter les personnages *terminés en reptiles*, tels que les *Géants*, et qui a servi pour la figure *anguipède* du candélabre de M. Dodwell. Sur ce seul fondement, et sans entrer dans la discussion de l'hypothèse de M. K. Ott. Müller, je crois donc pouvoir maintenir en toute assurance l'explication d'*Érichthonius* que j'ai donnée de cette figure. Mais en tout cas, il résulte encore de cette interprétation nouvelle de M. K. Ott. Müller, un nouvel accident pour celle de M. Letronne, qui ne saurait être admise dans aucun sys-

tème, attendu qu'elle n'est fondée sur aucun motif, et qu'elle est contraire à toutes les notions antiques.

P. 56-60. M. K. Ott. Müller m'avertit qu'il a proposé, de son côté, dans son nouveau *Manuel d'Archéologie*, p. 601 et 633, la même explication que j'ai donnée ici d'Hercule *Καλλίπικος*. Ce n'est pas la première fois que je me suis ainsi rencontré avec ce savant célèbre; mais c'est toujours avec une satisfaction nouvelle que j'éprouve cet accord de vues dans nos travaux archéologiques; car il résulte d'une pareille conformité d'opinions sur quelques points de la science, entre deux hommes, travaillant si loin l'un de l'autre, avec toute l'indépendance de leur esprit, plus d'autorité pour les données mêmes de la science, et je puis me permettre d'ajouter, plus de confiance pour les travaux qui satisfont à ce genre d'épreuve.

C'est ici qu'il convient de faire connaître le monument nouveau, qui est venu confirmer, d'une manière aussi péremptoire qu'inattendue, mon opinion sur la représentation de la figure d'*Atlas*, telle qu'elle avait été conçue, comme je l'avais présumé, d'après un modèle grec.

Ce monument est un superbe vase peint trouvé, au mois d'avril 1834, dans un tombeau de Ruvo, et acquis, à Naples, par le major Lamberti. Il en a été donné dans le *Bulletin de l'Institut archéologique*, août 1834, p. 165, l'indication succincte que voici : la ricchezza del suo dipinto che comprende oltre settanta figure e due bei soggetti, cioè la morte di *Archemoro* illustrata da numerose iscrizioni, ed *Ercole nell' orto dell' Esperidi*, etc. Sur cette indication, je conjecturai que la figure d'*Atlas* pouvait se trouver sur le vase en question; et ce motif, joint à tant d'autres, qui rendaient précieuse pour la science la découverte d'un vase si richement orné, me fit désirer d'en obtenir un dessin fidèle. Mon attente a été complètement remplie à la vue de ce dessin; j'y ai trouvé, dans la scène des *Hespérides*, *Atlas*, figuré, comme il devait l'être, d'après tous les renseignemens antiques que nous possédions; et l'on en jugera, d'après le dessin de cette figure que je joins à ce mémoire.

Le *Titan* est représenté debout, de face, dans une attitude qui répond absolument à celle des *Atlantes* du temple d'Agri-gente, c'est à savoir, les jambes, les pieds et les bras parallèlement disposés, avec une sorte de symétrie qui a quelque chose d'architectonique, et qui convient bien en effet à la situation de ce personnage. Le style de la figure offre aussi une apparence de rigidité hiératique, qui s'accorde bien avec cette attitude, et avec la fonction attribuée à Atlas. On remarque, sur ses deux pieds, à la hauteur de la cheville, une espèce d'*anneau*, qui semble indiquer qu'*Atlas* était ici *attaché*, comme son frère *Prométhée* l'était sur le Caucase; et cette particularité nouvelle offre un motif de plus d'analogie dans le mythe des deux Titans, puisé certainement à la même source. *Atlas* est nu, à la réserve d'un *petit manteau* jeté sur ses deux bras; il est *barbu*, comme il convenait à sa qualité de *Titan* et à son grand âge; ses *cheveux*, qui retombent sur ses épaules, et sa physionomie, qui a quelque chose d'étrange, offrent deux traits du caractère asiatique, non moins bien appropriés à ce personnage. Mais ce qui achève de le caractériser, c'est qu'il soutient des deux bras levés à la hauteur de la tête une portion de *sphère étoilée*, ou de *Polos*, dont la forme s'explique si nettement aux yeux, qu'elle dispense de tout commentaire.

Ce n'est pas ici le lieu de m'étendre sur les détails, aussi singuliers que neufs, de la scène mythologique où figure Atlas, placé en haut de la peinture, entre le *char du Soleil*, et *Lucifer à cheval*, portant un *flambeau*. Ces détails, qui seraient étrangers à mon sujet, aussi bien que la scène entière du *jardin des Hespérides*, trouveront une explication plus convenable dans le travail particulier que je me propose de publier sur ce rare et intéressant monument.

P. 62, not. 2; ajout. à la fin de cette note: l'inscription citée ici, comme provenant de Mésembrie, a été publiée en dernier lieu par M. Boeckh, *Corp. inscr. gr.* t. II, p. 76, n. 2053, b; et l'on peut consulter, dans le même recueil, p. 79, n. 2056, une autre inscription de Mésembrie, connue depuis long-temps, où il est aussi question d'un *Télamon* de marbre.